

PER

E-419

BNQ

es écrits

Pierre Morency

Écrire

Frédéric-Jacques Temple

Calendrier du Sud

Philippe Haeck

Les femmes et H.

Roseline Cardinal

Fait divers

Jovette Marchessault

La chasse au personnage

Gloria Escomel

Au large des grands songes

La vigne sauvage

Roland Bourneuf

Quand ils viendront

Jean Châteauevert

L'essieu

Claudine Bertrand

Langue de pièges

Gisèle Villeneuve

Et il ne pleuvait même pas!

Paul Beaulieu

Les sentiers parallèles

André Ricard

Fondu au blanc, journal du retour



les écrits

les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur : Jean-Guy Pilon
Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier
Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Conseil d'administration : Jean-Pierre Duquette
Jean-Louis Gagnon
Jean-Guy Pilon
Jean Royer
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jacques Folch-Ribas
Madeleine Gagnon
Naïm Kattan
Claude Lévesque
Louise Maheux-Forcier
Madeleine Ouellette-Michalska

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 25,00 \$; Institutions et Étranger : 35,00 \$

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

*Le Conseil des arts du Canada
et le Conseil des arts
de la Communauté urbaine
de Montréal ont subventionné
cette publication.*

*Maquette de
la couverture :*
NANCY DESROSIERS

Copyright ©, les écrits

*Dépôt légal
2^e trimestre 1996
Bibliothèque nationale
du Québec
Bibliothèque nationale
du Canada
ISSN 1200-7935*

les écrits

MONTREAL 1996

86

les écrits

PIERRE MORENCY

Écrire

RÉCIT

J'aimerais vous parler de mon métier. Je suis écrivain. Ce n'est pas une véritable profession, me direz-vous. Peut-on gagner sa vie en produisant des écritures? Dans les pages jaunes de l'annuaire du téléphone, entre le mot écologiste et le mot écrou, nulle mention d'une fonction sociale nommée écrivain. Et pourtant, quand un recenseur ou un fonctionnaire d'administration s'enquiert de mon occupation, je réponds par le seul mot qui me semble convenir : écrivain. Avec le temps je me suis habitué aux réactions de mes interlocuteurs; elles varient de l'admiration teintée de surprise à la curiosité dubitative. On vous dévisage, cela est certain. On cherche quelque chose dans votre allure, sur vos vêtements, dans votre manière de porter lunettes et moustaches. On cherche quoi? Une preuve, un signe, un caractère d'authenticité sans doute. Écrivain? Vous voulez dire que, le front ceint de laurier, vous voyagez à travers le monde, que vous recevez de partout des lettres qui font rêver, que vous fréquentez de grands auteurs? Certainement, monsieur, madame. Et mieux encore. Tenez. Avez-vous

quelques minutes? Je vais vous raconter un épisode de la vie de Philibert.

Tout d'abord je dois vous dire qu'un des premiers outils de l'auteur, on ne le voit que les yeux tournés vers le haut. C'est l'avion, le long courrier, le Boeing par exemple, ce même appareil où vient de prendre place Philibert Lebic, un des ornements de notre littérature. Philibert est en voyage. Il vole vers San Francisco avec, pour tout bagage, sa machine à écrire portative et quelques effets personnels. Arrivé en Californie, il loue une voiture et sans tarder il se dirige vers Monterey où il a l'intention de poursuivre des recherches sur la migration automnale du papillon Monarque, sujet de son prochain ouvrage. À la réception de l'hôtel Pacific Hall, dont il est un client estimé, on lui remet quelques messages : une invitation à dîner le lendemain chez le professeur R.C. Robin, autorité mondiale en entomologie et la confirmation d'un rendez-vous avec une journaliste du *Monterey Free Journal* qui désire réaliser une interview avec l'écrivain sur le thème : la ville de Québec est-elle vraiment la huitième merveille du monde ?

Il monte à sa chambre, se rafraîchit et se poste un long moment devant la fenêtre qui donne sur le port très animé. Dans la cour de l'hôtel, une dizaine d'étages plus bas, il aperçoit la grande piscine en forme de fruit exotique, presque déserte en ce milieu de l'après-midi. Il enfouit son carnet rouge dans sa poche, descend prestement par l'escalier de secours et se retrouve au bord de la piscine. Sous un pin parasol, il repère une chaise longue où il se reposera un moment de son voyage. Il va s'assoupir. Mais, derrière la haie qui sépare la cour de l'hôtel d'un domaine privé, il saisit les bribes d'une conversation entre deux hommes dont

l'un est un pilote d'hélicoptère qui la veille a participé au sauvetage en pleine mer d'une embarcation occupée par un groupe de naturalistes et attaquée par deux épaulards enragés. Tiens, un bon sujet de reportage, se dit Philibert. Il se prépare à aller rejoindre les deux hommes, mais en longeant les cabines de bain, il se heurte à une jeune femme qui s'exclame en le voyant : « Oh, mister Lebic ! Je suis enchantée de vous trouver ici. Je suis Jane Clearwater du *Monterey Free Journal*. — Ah oui ! Bonjour. — Si vous êtes libre ce soir, j'aimerais que nous fassions l'interview, ici même, à l'hôtel. »

— Épatant, s'empresse de répondre Philibert. Je suis tout à fait libre. Euh...excusez-moi quelques secondes, je...

— Non, non, c'est moi qui suis désolée de vous déranger. À ce soir.

Il serre la main de Miss Clearwater, traverse la haie par une éclaircie et se retrouve dans un jardin magnifique. Malheureusement les deux hommes n'y sont plus. Il furète un moment et découvre près d'une remise un arbre qu'il connaît bien : l'espèce de conifère parasité par un lichen qui pend en longs cheveux verdâtres, arbre que les papillons Monarque adoptent, pour une raison encore inconnue, comme dortoir hivernal.

Vers la fin de l'après-midi l'écrivain se rend à la bibliothèque municipale pour y consulter la collection de journaux anciens et revient à pied à l'hôtel en suivant la Cannery Row, puis en longeant les quais. À huit heures précises, il pénètre dans la salle à manger de style espagnol où l'attend Miss Clearwater. La rencontre est plaisante, délectable même, d'autant plus que la journaliste s'adonne

avec passion, depuis ses années de collège, à l'étude des cactus californiens et principalement du Cholla, ce bouquet dodu d'aiguilles dorées qui illumine les montagnes arides à l'est de San Diego. Un voyage d'observation est organisé pour le surlendemain.

La soirée est déjà vieille quand l'auteur prend congé de la charmante Miss Clearwater. Il se prépare à regagner sa chambre, mais en attendant l'ascenseur, il est retenu par la musique venant du bar et décide finalement d'aller prendre un dernier verre.

Le lieu est obscur et feutré. Deux couples piétinent en cadence sur la minuscule piste circulaire. Au bar, l'auteur commande une fine et se met en frais de noter les derniers événements sur son inséparable carnet rouge. Il n'a pas écrit deux phrases qu'une voix forte et engageante l'interpelle derrière son épaule gauche: «Ah! Monsieur est journaliste?» Philibert se retourne. L'individu est de bonne stature, chauve et offre le visage frotté de rose qu'ont les gens comblés par la vie.

— Non, non. Tout simplement écrivain.

— Écrivain de France? dit l'homme.

— De la ville de Québec, répond Lebic.

— Oh, la merveilleuse ville de Québec! J'y étais il y a deux mois. Je me présente: Bill Marvell, représentant en vins californiens. Je tiens à vous présenter ma femme Alice... Mais où est donc passée ce cher amour...?

Alice surgit à l'instant en remplaçant dans son sac une petite trousse à maquillage et prend place d'une façon toute naturelle à la droite de Philibert, comme si elle le connaissait depuis toujours. Elle est d'une beauté de velours, de cette fraîcheur aboutie qu'ont les asclépiades au mois

d'août. « Monsieur est écrivain de la bonne ville de Québec. » dit Bill. L'auteur se lève : « Philibert Lebic. Enchanté, madame. »

Alice se retourne, dévisage l'auteur pendant de longues secondes, porte son regard sur le carnet rouge posé sous le verre de sambuca et finalement plonge ses yeux graves dans ceux de son mari, lequel s'empresse de dire : « Ma femme adore danser. » Toute une heure, pendant que l'orchestre exécute ses morceaux les plus lents et que Bill a déjà engagé la conversation avec un autre client, Alice raconte à l'auteur, avec une abondance de détails, les derniers événements de sa vie luxuriante. L'esprit de Philibert peu à peu s'échauffe. Il reconnaît cet état d'excitation euphorique, précurseur de ces précieux moments d'orage intellectuel. Il prétexte un lever hâtif pour s'excuser, non sans avoir inscrit sur son carnet le lieu et la date de sa prochaine rencontre avec Bill et Alice. Dans sa chambre, il dénoue sa cravate, enfle ses pantoufles de laine, allume une cigarette et s'installe devant sa Smith-Corona qui crépite, sur un rythme endiablé, jusqu'à la barre du jour.

Voilà donc une journée dans la vie d'un écrivain. Une belle journée, vous ne trouvez pas ? Une journée bien remplie en tous cas, une journée fertile en événements, en rencontres et en productions. Pourtant, dans cette courte histoire, quelque chose me chicote. C'est la présentation un peu trop embellie du travail d'un écrivain. Je sais que le cinéma et même la littérature ont popularisé ce genre de tableaux faciles. On y voit presque toujours un auteur mêlé à des aventures exaltantes et qui se ménage, le plus souvent

au cœur de la nuit, quelques heures de tête à tête fébrile avec sa machine à écrire, compagne fidèle des écrivains actifs, comme la guitare, il y a peu de temps, était l'inséparable maîtresse des troubadours. J'aime autant vous le dire tout de go : je ne crois pas que dans la réalité beaucoup d'écrivains travaillent ainsi.

L'écrivain porte en lui deux êtres qui essaient tant bien que mal de faire bon ménage : le personnage et l'artisan. Le personnage, c'est l'auteur et l'auteur existe d'abord tout autant dans le regard des autres que dans le sien propre. Il est explorateur, grand reporter, il est paria ou homme du monde, anarchiste généreux ou confident élu par un prince retors. L'auteur est maître de langage et d'expériences, il marie culture et dépravation, il côtoie la lie et le gratin, il est habité par des personnages innombrables et visité par des pensées étincelantes. Puis il voyage beaucoup. Il possède une collection de savonnettes cueillies dans les grands hôtels du monde. Il écrit en une heure un poème parfait, en deux semaines une pièce immortelle, en un mois un roman autour duquel s'entre-déchirent les éditeurs. Ça, c'est l'auteur. Jean Ghénot dit : «L'auteur, c'est l'habit de lumière; à l'intérieur l'écrivain gratte dans une petite cage.» L'écrivain, c'est l'artisan. C'est lui qui écrit. Et comment cela se passe-t-il dans les faits?

Considérons par exemple le grattement plus ou moins soyeux que produit la pointe de la plume courant sur le papier. Vous vous souvenez sans doute de ces films où l'on voit un auteur dans les transes de la création. La plume (plume d'oie, plume sèche ou plume fontaine) scarifie et burine le papier avec une violence appuyée. L'outil ne quitte pas une seconde le papier qui, dans un temps d'une

brièveté admirable, se couvre de belles lignes noires percées de quelques ratures en guise d'ornements.

Vous pensez bien que la réalité est toute autre. Évidemment chaque praticien possède sa manière, ses instruments et ses habitudes de travail. La seule expérience que je connaisse vraiment, c'est la mienne. Permettez que je vous en fasse part.

Le matin, après un petit déjeuner consistant et une demi-heure de flânerie, je monte dans la pièce où se trouve mon écritoire. Assis à ma table, je relis les feuillets écrits la veille, je me prépare à plonger, mais à ce moment-là je suis presque toujours visité par une sollicitation quelconque : une lettre à écrire, une promenade à faire dans cet opulent matin d'automne, quoi encore ? Je connais bien le sens de ces distractions : ce sont les visages plus rassurants de cette vieille compagne nommée ANGOISSE. Le plus difficile est d'y faire face, de poser sur elle un regard décidé et de baisser les yeux sur le papier devant soi. Mais le monde extérieur bouge, il bruit, il force votre porte, s'immiscue au cœur de votre solitude.

Un avion survole votre quartier, laissant dans l'azur la longue piste floconneuse qui épouse le tracé du fleuve. Sans que vous l'ayiez voulu, vous voilà à bord de ce Boeing filant vers San Francisco. Vous êtes assis aux côtés d'un jeune homme qui regarde par le hublot, un volume posé sur ses genoux. Vous sursautez. Ce livre est un de vos ouvrages, un recueil de poèmes paru une dizaine d'années plus tôt. Votre vanité s'émeut, mais dans le même temps votre légendaire humilité vous pousse à la discrétion. Au cours du repas cependant la conversation s'engage et l'identité de chacun se dévoile. « Ah, vous êtes écrivain ! Je me présente :

Alain Morneau, étudiant en littérature à Berkeley. Je suis en train d'écrire ma thèse. J'étudie les rapports entre le style d'un auteur et ses habitudes alimentaires.» Plus tard Morneau me posera la question inévitable : «Qu'est-ce qu'il faut pour écrire? »

Bien calé dans mon fauteuil, je commence à parler :

«Écrire? Ce qu'il faut? Mon avis...Pour écrire, il faut un crayon, du papier, une lampe, une planche, un peu de pain, un verre, du silence, de la tranquillité, des conditions, comment dire?, des conditions d'inertie dynamique. Il faut de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. Et puis du temps. De longues plages de temps, des grèves, des anses, des fjords de temps gagnés à même le fleuve de la vie qui va. Il faut aussi, je pense, de l'audace. De l'audace liée au désir constant et inassouvissable de partir seul, de plonger, de circuler au fond, au désir de traquer ce qui remue là et que vous n'avez encore jamais pu nommer, au désir de faire, de fabriquer, d'inventer une histoire, un poème, un texte qui soit le reflet de l'inconnu qui vous fonde et vous porte. Ensuite, il vous faut des mots, des souvenirs, beaucoup de souvenirs, des souvenirs qui n'appartiennent qu'à vous et qui seuls sont capables de fournir une matière neuve. Ces souvenirs cherchent depuis toujours à trouver vie et forme dans des mots. Le métier de l'artisan consiste justement à faire monter ces mots de vos profondeurs, à organiser, à travailler, à charpenter ces matériaux quand ils commencent à affluer dans votre esprit. Cela prend du temps, beaucoup de temps.»

L'hôtesse arrive à votre hauteur avec le charriot des consommations. Et la conversation s'engage sur un autre sujet.

Quand l'avion se pose à l'aéroport de San Francisco, le soleil finit de déchiqeter le brouillard sur la Golden Gate. Alain Morneau, entre les bras de l'amie américaine venue l'accueillir, vous propose de partager leur voiture si vous désirez aller vers le sud. «J'accepte avec plaisir, j'avais justement l'intention de me rendre à Monterey», dites-vous.

À Monterey, l'hôtel Butterfly est complet, mais on vous trouve une chambre au Pacific Hall, dont le nom vous rappelle vaguement quelque chose. Le jardin, la piscine en forme de christophine, la décoration des chambres, la salle à manger mettent votre mémoire en alerte. Ce n'est que le soir, en pénétrant dans le bar, que les accents de la musique lancent vos souvenirs sur la piste. Quelques minutes plus tard, assis au zinc, vous osez demander au barman : «Vous connaissez Bill Marvell?»

— C'est un de nos meilleurs clients, dit-il. Mais il n'est pas là ce soir. Par contre sa femme Alice est assise au bar, un peu plus loin. Voyez, c'est la femme qui boit un bloody mary.

Vous vous approchez d'Alice, vous vous identifiez, vous engagez la conversation. Au bout de dix minutes, vous n'en pouvez plus. Armé de courage, vous osez demander à Alice Marvell la question qui vous brûle : «Qu'avez-vous raconté à Philibert Lebic, le soir où vous dansiez avec lui?»

Sans manifester aucune surprise, Alice replace du bout des doigts la longue mèche de cheveux pâles derrière son oreille, elle boit une gorgée et vous dit; «J'ai raconté bien des choses à Philibert. Mais il a semblé par dessus tout intéressé par le fait que j'étais conférencière et que je préparais un ouvrage sur l'importance de la fenêtre dans la vie

quotidienne d'un écrivain. Je lui ai demandé s'il avait déjà réfléchi à ce sujet. Il m'a promis de mettre le soir même ses idées sur le papier et de me remettre le tout lors de notre prochaine rencontre.»

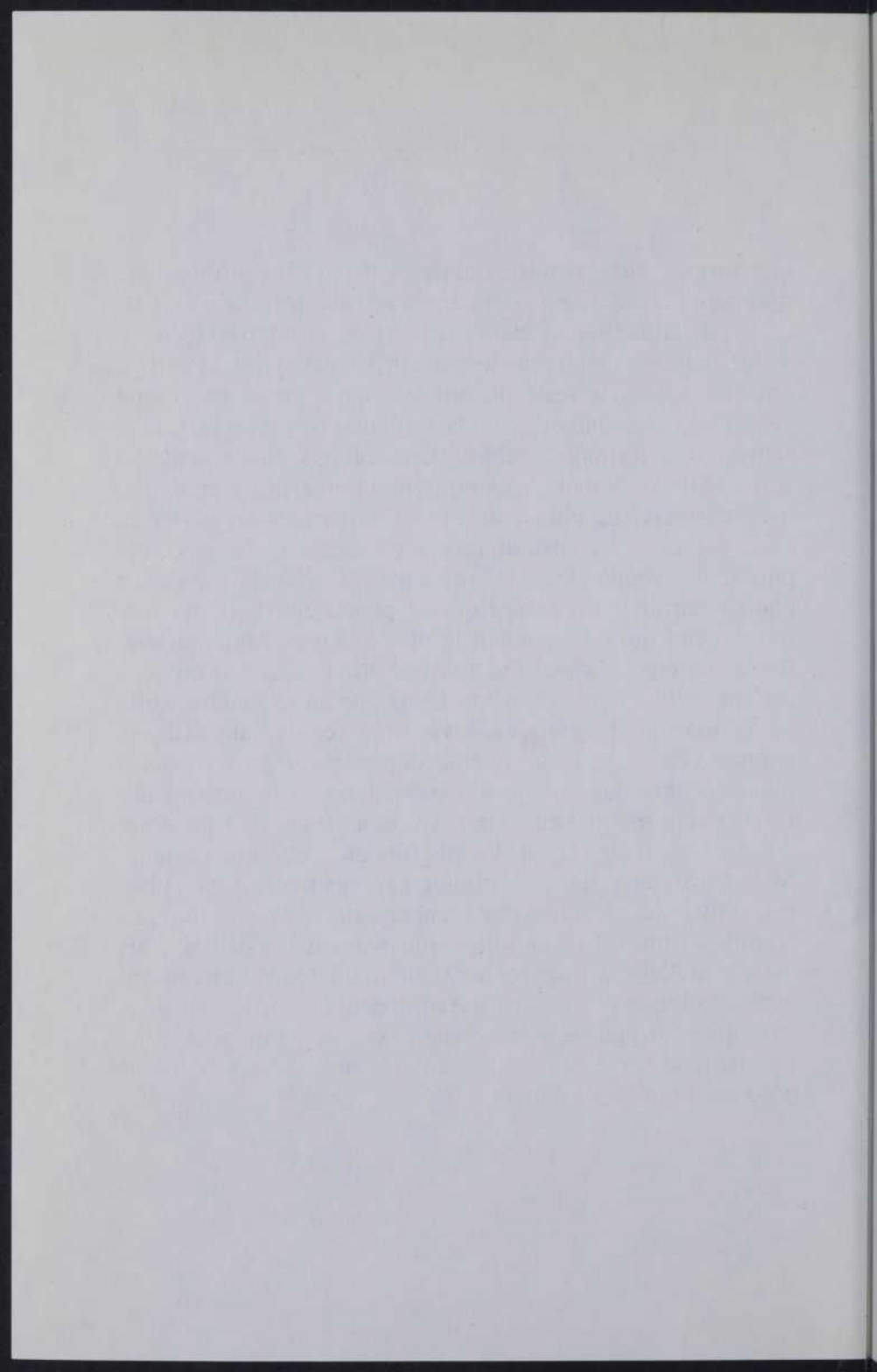
Alice Marvell ouvre alors son sac, en sort quelques feuillets dactylographiés et vous les remet. «Vous pouvez les lire tout de suite si la chose vous intéresse. Si la vie vous intéresse», lança-t-elle en éclatant de rire.

Voici ce que disait la première page du texte de Philibert Lebic :

Un auteur estimable écrivait un jour qu'il était propriétaire d'une fenêtre donnant sur la nature. J'ai possédé moi aussi une telle fenêtre ouverte sur un paysage immense, avec prairie, fleuve, montagnes et horizon lointain. Il m'est parfois arrivé d'essayer d'écrire devant cette fenêtre, mais mon esprit était comme écrasé par tant d'espace, quand il n'était pas à tout moment happé par les couleurs et les mouvements du fleuve. J'ai compris que les paysages trop vastes peuvent fatiguer le cerveau. J'écris maintenant dans une pièce (mon abri, ma cage, ma cellule) éclairée par une fenêtre de moyenne dimension. Ma table est perpendiculaire à cette ouverture. Quand je tourne la tête vers la droite, je vois les branches d'un chêne, quelques maisons, un bout de trottoir, un jardin. Chaque élément de ce décor fait maintenant partie de mon paysage intérieur et j'arrive facilement à détourner les yeux du monde extérieur. Travailler, pour un écrivain, c'est prendre un outil dans sa main et poser cet outil sur la page blanche. Et attendre. Être là à attendre. Attendre qu'une vie arrive, attendre que de la réalité tactile une sorte de réel émerge. Tout est dans l'attente. Jamais il ne faut quitter la page blanche des yeux, jamais. Bientôt un

mot surgira, puis un autre, qui permettront l'invention d'une première phrase. C'est commencer qui est difficile.

L'autre jour, j'étais en train de composer le texte d'une causerie décrivant le travail d'un écrivain. Pendant une heure je suis resté devant la page comme un oiseau patient. Je cherchais des mots brillants, des images saisissantes, des formules nobles. Une phrase finalement est venue. Sur le moment, sa simplicité m'a désarmé, mais j'ai osé l'écrire. Cette phrase disait : «J'aimerais vous parler de mon métier.» Et ensuite tout s'est dénoué. La seconde phrase est venue. Puis la troisième. Je n'avais plus qu'à choisir parmi les vocables qui se pressaient dans ma mémoire celui qui me semblait le plus adéquat. Mais au bout de la dixième phrase, j'ai tourné, oh, l'espace d'un seul instant, la tête vers la fenêtre. Dans une autre fenêtre, celle de la maison de mon vis-à-vis, une femme arrosait ses plantes vertes. Je la vis même déplacer un gros cactus à plusieurs branches que je n'avais jamais vu là auparavant. En un éclair ma pensée s'envola vers le désert de Californie où, dans un texte récent, j'avais mis en scène une certaine Miss Clearwater, qui aimait bien dans ses temps libres photographier les Chollas, ces cactus hérissés de longues aiguilles jaunes. Ces aiguilles transpercent la peau si vous avez le malheur d'y approcher votre main. Quand on réussit, après de longs efforts, à les extraire, elles gardent en leur extrémité un peu de sang, juste assez de sang pour vous permettre d'écrire sur votre carnet rouge : joie et douleur d'écrire. Pour la vie entière.



FRÉDÉRIC-JACQUES TEMPLE

Calendrier du Sud

POÈMES

Janvier

Soleil d'acier
à l'apogée du froid
le ciel
bleu de cristal
à pleins poumons.

Février

Tel un autour
le gel noir
tombe
dans l'olivaie.
Une volée de grives
foudroie les genévriers,
les cailloux tintent
sous les troupeaux.

Mars Sarments de cendre
à l'orée des vignes.
La terre invite les ondées.
La fleur de l'amandier
célèbre le regain.

Avril Pariades, pépiements :
les taillis frétilent.
La montée des sèves
illumine les asphodèles.

Mai Ave Maïa
qui es dans le ciel
Pléiade,
dressons pour toi
l'arbre de mai.

Juin De sa crête royale
la huppe honore le soleil.
Quand il est mort
nous sautons les feux
du solstice.

-
- Juillet* Six mille six cent six
 cigales
 scient le ciel
 semant
 la sciure
 solaire.
- Août* Le mois de ma naissance.
 Invincible torpeur
 dans la sueur pesante.
 L'aigre violon du moustique
 perce la nuit molle.
 Il faut durer
 jusqu'à l'orage.
- Septembre* Odeur di femmina
 des figes mûres.
 La vague d'équinoxe
 inonde la vendange
 d'iode.
- Octobre* Apogée de la rouille
 et gloire des renards
 le cuivre et l'or
 incendient les herbages.

Novembre Le ciel tire ses rideaux
d'averse grise
sur le deuil des oiseaux.

Décembre Guettons la venue
du solstice
ornant le déclin
de l'an
d'un phénix nouveau.

PHILIPPE HAECK

Les femmes et H.

ESSAI

H. ne trouvait jamais très drôles les plaisanteries masculines qui épinglaient les femmes, pas plus que les plaisanteries des femmes qui enfonçaient les hommes. Il était féministe : en ruminant sur la vie, la sienne, celle de ses proches, il en était venu à penser que sa vie était plus aérée quand des femmes la traversaient. Il s'était marié à une femme à qui il était fidèle, avait eu une femme pour premier maître à penser, s'était mis à entendre sa mère, avait eu une fille qu'il aimait autant que son fils, avait été soigné par des femmes. J'ai rassemblé ici quelques notes de H. sur ses liens avec les femmes; je n'ai pas cherché à y mettre un ordre; autant H. jeune avait été un maniaque de l'ordre — il était passionné par les classifications, les grilles conceptuelles —, autant, sa jeunesse finie, il souriait de tout système, prétendait que l'ordre du monde, à qui savait entendre, était dans chaque phrase.

1

Dans *Le pont du nord* d'Annie Leclerc, Tita demande à son mari : « Qu'est-ce qu'il y a Philippe »; Hélène avec ses

vingt ans demande à son oncle : « Tu es un peu amoureux de moi, Philippe » ; il répond : « Forcément oui ». Comment expliquer cette réponse, ce oui. Éclaircir comment j'aime les femmes, comment elles me traversent. La force de quelques femmes en moi.

2

Parfois je suis une vieille femme qui entend un jeune homme marcher vers elle, ou un vieil homme qui entend le pas d'une jeune femme.

3

Quelques femmes sont venues me tirer de la cuisse de fer dans laquelle je m'étais caché. J'ai préféré avoir des amies : d'autres préfèrent des maîtresses.

4

P. est-elle ma femme. Est-ce que je suis son homme. Quand y a-t-il un couple. Je ne connais personne qui soit autant en moi qu'elle. J'ai dormi seul pendant plus de vingt ans, et voilà que j'ai dormi avec elle plus de vingt-cinq ans. Avec quelles autres femmes serais-je prêt à dormir toute une vie. P. est ma femme et je suis son homme.

5

L'homme est un mystère pour la femme : P. me demande souvent ce qui m'arrive, sur quelle planète je vis. Elle est aussi un mystère pour moi. Avec les années, le mystère ne diminue pas. Son noyau de plus en plus dur nous fracasse ou nous illumine — je pense à la mer en furie, en fête, filmée par Robert Flaherty près des îles d'Aran.

6

La force de l'étreinte. La bonté des seins. La voie lactée au milieu de la nuit. Où nous mène cette force. Quand le corps de l'autre épelle le mien, le paradis est là.

7

Une femme au milieu de la quarantaine craint que son compagnon la quitte pour une plus jeune. Sue Hubbell dans *Une année à la campagne* accepte cela tranquillement : le mâle mûr est attiré par les jeunes femelles ; je ne comprends pas l'acceptation éthologique de Sue Hubbell : si P. partait, comment ne pas être déchiré, continuer à marcher, à me regarder dans le miroir. Quitter P. serait me mutiler ; pourtant P. craint parfois, elle aussi, que je la quitte pour une autre plus jeune, plus intelligente, plus libre : tant de tes collègues l'ont fait, pourquoi pas toi. Je suis un chien fidèle : je trouve belle la promesse de vivre ensemble pour le meilleur et le pire, j'ai besoin d'une maison. Traverser ensemble le pire est plus difficile aujourd'hui : les voyages sont souvent rapides, il y a moins d'exemples de voyages qui durent toute une vie. J'ai envie d'une histoire durable : j'y travaille. Le meilleur : être aimé au milieu du pire. Comment savoir comment est bon le meilleur quand nous n'avons pas connu le pire : il y a eu des jours, des nuits où notre barque était éperonnée au milieu de notre maison, un rocher avait éperonné notre plancher, une tempête nous avait jetés en bas de notre lit au milieu de la nuit, un poisson-scie m'avait coupé les bras : je ne pouvais plus prendre P.. Il a fallu que je parte à la recherche du poisson-scie pour le scier à mon tour après avoir sorti de son ventre mes deux bras.

8

P. est une adolescente, une amante, une amie, une compagne, une créatrice, une enseignante, une femme mûre, une intellectuelle, une jardinière, une mère, une petite fille, une voyageuse. Combien cela fait-il de rencontres possibles avec tous les hommes en moi.

9

Si les hommes portaient attention aux femmes, les entendraient, ne les laisseraient pas de côté, ils tiendraient moins de discours. Ils apprendraient le silence, les rires, les larmes, les paroles qui partent de soi vers l'autre plutôt que les discours qui partent de la culture — hockey ou cinéma, automobile ou philosophie, peu importe — et y restent. Asphyxiante culture. Le regard d'une femme comme le tremblement de la voix dans un livre.

10

Quand je me lève à l'aube, je pense aux mères qui vont bientôt préparer le jour de leurs enfants, à quelques femmes que j'aime qui sont au travail pour laisser paraître les phrases qu'elles portent, qui dansent en elles. Pendant que tout baigne dans le silence, il faut prendre soin des âmes proches.

11

Je suis un homme tranquille que les rebelles sensuelles, les femmes enceintes, les moniales joyeuses, les mères attentives attirent. L'étreinte partout : être rempli de l'autre, sortir de soi, aller vers l'autre, s'oublier dans la rencontre.

12

La maison et le voyage, le mariage et l'amitié. Je suis marié à une femme, j'habite avec elle et nos enfants; j'ai quelques amies à qui j'écris, que je rencontre rarement. La gentillesse des femmes : une rondeur qui caresse, une eau fraîche qui désaltère.

13

La danseuse. Son corps en mouvement. Une grande leçon. Son corps mobile bouge dans le mien, immobile. La danse de la vie. La vie danse. Le roman du corps : je lis des romans pour sentir bouger des corps, des âmes, des peaux, des esprits.

14

Une femme dans la cinquantaine, collée à un mur pour laisser passer les invités. La maison est pleine de gens qui circulent, parlent; j'ai trente ans et elle me parle doucement, je ne me souviens plus de ses propos, j'ai seulement son visage en moi depuis cette rencontre, pas un visage avec des traits nets, seulement une petite lumière insaisissable, un regard qui se pose doucement sur mon visage. Cette femme collée au mur, délicate, je sens toujours sa force. Je n'ai jamais su son nom, ne l'ai jamais revue. Cette femme, quand je suis fatigué, vient parfois s'asseoir à côté de moi.

15

L'amour entre un homme à qui on a préservé sa liberté et une femme à qui on a appris à servir-aider l'autre est difficile : l'un revendique son autonomie, l'autre son besoin d'être avec. La solitude pour lui est bonne : il construit.

Pour elle, la solitude est ennui : elle n'a personne à qui donner, elle se désagrège. Il tire sa puissance de ce qu'il fait, elle, de ses liens avec les autres. Cet homme est un loup solitaire, cette femme, une brebis dans un troupeau ; il arrive qu'elle croit que le loup est un berger. Le féminisme qui fait de la brebis une louve, apparaît beau au loup qui cherche une compagne. Ce loup existe-t-il. Tout porte à croire que les loups à force de manger de la brebis soient devenus des moutons. Alors quand les louves apparaissent, les moutons prennent peur.

16

Que dire des fleurs coupées que des hommes offrent à des femmes. Qu'est-ce qui est coupé. N'est-il pas curieux qu'une fleur coupée signifie un lien. Les hommes offrent des fleurs coupées aux femmes. Quelques-unes paraissent le voir. Les fleurs au marché : des taches de couleur qui illuminent les teintes neutres de nos villes. Joie de la couleur. J'ai de la difficulté à donner à P. des fleurs coupées. Comme un geste faux, un signe inadéquat. La seule fleur qu'un homme peut offrir : son pénis qui s'élève dans le petit jardin sombre de sa compagne. Un pénis non coupé, lié à tout ce qu'il est, à toute sa terre, à tout son ciel. Continuer à offrir des fleurs coupées : qu'elles disent au milieu de la cuisine, de la chambre, du salon, le jardin rêvé — un livre n'est-il pas une parole coupée qui laisse entrevoir le temps de la lecture le rythme d'un *coresprit*.

17

Avec la mariée, le marié par l'union des sexes touche la terre. Avec l'amie, l'ami par la liberté de la parole touche

le ciel. Amitié terrienne pour la mariée et corps aérien pour l'amie. La jouissance amoureuse : être rempli de l'autre. Plaisir de l'ivresse amoureuse : le jeu et le repos. Le lit : la terre qui nous porte. L'intelligence aimante : parler librement à l'autre. Joie du murmure aimant : la confiance et l'abandon. La lettre : un coin du ciel de l'autre.

18

Le féminisme quand il lutte pour l'égalité remet à plus tard l'amour, comme s'il y avait quelque chose d'indécent à parler d'amour quand la justice n'est pas assurée. La justice ne peut pas précéder l'amour : je ne suis juste qu'avec qui j'aime.

19

Le noyau de chair ou le mystère amoureux dans un couple tient à quelques éléments : la joie des corps, la certitude de la fidélité, la liberté de parole, la bonté de chacun pour tous les êtres, le goût de la création, une maison avec des pièces communes et des chambres à soi.

20

Un homme va d'amie en amie avec des temps vides sans amie. Il est effrayé par le mariage : un travail trop grand. Vivre avec une autre, c'est se faire rappeler constamment à l'amour : apprendre à ouvrir nos bras, nos yeux toujours plus, à délier notre langue.

21

Jeune je rêvais d'être millionnaire, j'aimais les luttes verbales, j'étais un conquérant. Aujourd'hui je me sens comme

une femme qui prend plaisir à donner ce qu'elle peut donner, veille à ce qu'il y ait de la douceur autour d'elle. Cela me suffit : l'amour qu'il y a entre les autres et moi a chassé la peur de la mort. Sauver l'amour : pas d'autre raison de lutter.

22

Grâce aux discours féministes, de grandes faims d'être soi, de tenir à soi sont apparues chez les femmes. Chez les hommes aussi. Ces faims créent des blessures, des souffrances inédites : nous n'avons pas encore les mots pour les guérir, il va falloir faire un effort de pensée ; penser le nouveau est extrêmement difficile, la mémoire a toujours envie de remettre les disques anciens. Il me semble qu'il y a une solution à la portée de tous : prendre le temps de parler si je suis un homme avec quelques femmes, si je suis une femme avec quelques hommes. Quand l'amitié entre hommes et femmes sera une chose commune, le couple et la famille s'en porteront mieux.

23

On a souvent fait de l'amitié une affaire d'hommes et du mariage une affaire de femmes. Des femmes se sont tuées à vouloir sauver des mariages où il n'y avait qu'une mariée. Des hommes ont été déçus de ne pas trouver dans leur compagne une amie.

24

Féminisme, communisme, pluralisme : cela se tient. Que l'homme soit capable de la femme en lui, que chacun partage avec l'autre, que tous créent la variété de la vie. Se méfier de l'humanisme patriarcal, du nationalisme raciste,

de l'individualisme profiteur. Mais aussi du féminisme radical, du communisme dogmatique, du pluralisme niveleur.

25

La femme construit en aimant, l'homme aime en offrant son travail. L'homme crée outils et œuvres, la femme, liens et enfants. Distance masculine et proximité féminine sont en chacun de nous.

26

Pudeur de la tendresse et impudeur de la passion : l'une et l'autre étreignent et rêvent de l'autre. J'ai appris l'amour-étreinte d'une femme et l'amitié-intimité d'un homme.

27

P. va au marché de légumes, de fruits, de fleurs tôt le matin quand les jardiniers installent leurs étals où ils offrent ce que la terre leur a donné, comme elle allait, la première, marcher sur la plage pour sentir la vie entre l'odeur des algues et la première écume. Les femmes n'ont pas peur de la mort parce que l'amour de la terre les traverse — quelques hommes sont des femmes, des pommiers en fleurs.

28

Il y a quelques noms de femmes dans mon histoire. Elles ont inventé le fleuve Amour. J'essaie de ne pas m'en éloigner. J'entends leurs rires, leurs peines.

29

Le sperme jaillissant, la cyprine ruisselant. Le pénis s'enfonçant, le vagin serrant. Part d'ombre qui nous lie au mystère

de la nuit. Accouplement à l'inconnu d'où nous venons : nous sommes des reptiles qui embrassent l'origine.

30

Les lettres rondes et l'encre bleue d'une amie. Artisanat de paix et questions au milieu des nuages. Douceur du « je t'embrasse » ou du « je t'aime » à la fin des lettres qui est un merci pour la parole libérée. La séduction de l'amitié est dans cette parole qui court libre.

31

La maman et la putain sont épuisées par les lois qui assassinent l'amour. De l'offrande lyrique au dérèglement du corps. Parfois au milieu de leur fatigue, un petit sourire venu de quel monde ancien.

32

La femme est première. Là notre chance d'avoir pour première maison le ventre d'une femme, de connaître cette tranquillité, ces caresses, ces mots d'amour secret qui vont d'un inconscient à l'autre. L'homme, fabricant de lois et d'outils, est second ; sa parole nous arrive après, de plus loin. Nous avons tous ces deux mains : l'une caresse ce qui est là, l'autre invente ce qui n'est pas là. Nos inventions ne sont pas toujours bonnes et il y a de fausses caresses.

33

Je vois P. qui ne me voit pas : plaisir de la voir ne se sachant pas vue, de la voir en silence avec elle-même et tous les autres. Je suis au fond de la cour sous l'érable, près d'une talle de marguerites, il vente, les branches ploient. P. sur la galerie se déplace comme une âme tranquille. Je la vois et

c'est comme mon âme que je vois. Mystère de l'amour qui ne cesse de grandir, ne s'épuise pas : entendre et attendre, non sans effort quand on manque d'entraînement, puis tout tend vers la tendresse sans aucun effort. Je ne sais pas qui je suis, le sais encore beaucoup moins si je tente de m'examiner, mais quand je vois P., j'habite tranquillement mon existence : cette femme donne vie à l'homme que je suis, sans elle je suis un homme perdu.

34

Faire mal à une femme aimée. Rien de plus facile. Il suffit de briser sa foi en l'amour. Se laisser emporter par la colère pour n'avoir pas à entendre sa peur. Quand vous avez fait cela à quelques reprises, elle n'osera plus vous parler. Elle se tait, se tapit, devient la compagne triste d'un maître imbécile. Elle attend que votre bêtise vous morde. Elle attend des jours ou des ans, selon la patience dont elle est capable, le degré d'enfouissement du ruban d'amour. Donc vous vous êtes laissé emporté par votre raison, vous avez montré que vous teniez à votre mort. Vous êtes libre de provoquer votre mort, votre tristesse : vous êtes hors de vous, vous n'êtes pas bien, et vous restez dans ce qui n'est pas vous par orgueil, vous êtes fier de vous. Vous êtes hors de vos gonds, personne ne peut plus entrer chez vous. Il n'y a plus d'insectes dont la délicatesse vous réjouit l'œil. Ce qui vous faisait plaisir ne vous fait plus plaisir, vous fuyez avec votre souffrance dans vos poches et vous vous en vantez. Combien de temps allez-vous fuir. Pourquoi ne pas rester là, poser votre colère sur votre bureau, la regarder tranquillement jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Pourquoi jouer à l'officier nazi qui gifle l'innocence. Colère froide du petit homme

qui ne connaît que la réprimande et la violence. Pourquoi laissez-vous le mal vous déposséder de votre innocence. Avez-vous peur de rougir, rosir d'amour. Pourquoi vous obstinez-vous à écraser les fleurs que l'on vous offre. Personne jamais ne vous a donc regardé doucement en vous souriant. Vous ne savez plus. On vous a volé ce regard, ce sourire. Pourquoi frappez-vous si fort l'innocence de l'autre. Ne vaut-elle pas votre raison cynique. Votre uniforme de violence vous tient debout dans votre souffrance. Craignez-vous vraiment, si vous l'enlevez, de tomber amoureux. Dans votre colère mauvaise, il y a le grand mal : le refus de l'amour. Il n'y a qu'une colère qui soit bonne : celle qui n'accepte pas que l'amour soit humilié, trafiqué. Quand vous battez votre femme, vous tuez en vous le petit garçon qui attendait un sourire. Pour faire mal à un homme aimé, dites-lui simplement qu'il ne sait pas ce qu'est l'amour ; n'ajoutez rien, sinon il va peut-être voir que vous n'en savez pas plus que lui.

35

Le corps a une autre intelligence que celle de l'esprit, une intelligence pour le plaisir, alors que l'esprit prétend à une intelligence pour la vérité. Comment accorder ces deux intelligences. Je désire un *coresprit* joyeux. Pas envie de vérités qui se résignent au malheur, à la solitude. J'aime quand l'autre me regarde, me salue, me parle, m'embrasse.

36

Des petits garçons n'oublient pas les larmes de leur mère. D'autres les oublient. Des hommes n'oublient pas les larmes de leur femme. D'autres les oublient. Pourquoi

certains oublient, d'autres pas. Ceux qui n'oublient pas ont été mouillés par les larmes de l'autre ; des larmes nouvelles ont commencé à ruisseler de leurs yeux pour rien et pour tout. Ils se sont cachés avec leurs larmes nouvelles ; ils en ont eu honte, ils n'auraient jamais cru qu'un jour ils pleureraient comme des femmes. Pour rien et pour tout. Qu'est-ce qu'il y a au milieu des larmes. Rien, tout. Qui pleure quoi, qui. Longtemps je me suis armé comme mon père contre les larmes : bon petit soldat pour un père qui aime les soldats, les histoires et les films de guerre, même s'il n'a jamais été à la guerre, petit garçon qui se tient droit, écrase ses émotions, ses sentiments, préfère les boucliers d'acier aux larmes d'eau. D'où viennent les petits soldats qui jouent à tuer ou à se laisser tuer. À quoi s'acharnent-ils sur les champs de bataille. Quand on ne trouve pas la porte de l'amour, pour ne pas s'ennuyer et ne pas être ennuyé, on tue. L'amour : comment ouvrir la porte sans serrure pour entrer dans son domaine. S'il y avait une serrure, les petits soldats pourraient défoncer la porte, ils ont des haches et savent comment s'en servir, faire sauter la serrure, ils ont des fusils et on leur a appris à tirer. Mais il n'y a pas de serrure. Alors ils sont perdus : que faire de leurs haches, de leurs fusils quand il n'y a pas de bois solide à faire éclater, de pièces de métal à faire sauter. Des hommes pour ne pas pleurer se suicident, en tuent d'autres. Violence intime, violence spectaculaire. Les larmes donnent l'abandon, les femmes le savent, eux ne le savent pas. Ils les refusent, préfèrent être secs — c'est plus présentable, plus cassant, plus performant. À quoi ressemblerait un monde où tous les hommes laisseraient leurs larmes les laver des anciens meurtres.

37

Femmes noires. Elles sont là dans ma tête depuis l'enfance. Quand ma mère accouchait, elle préférait les infirmières noires, s'étonnait du refus de femmes blanches d'être touchées par des Noires. Elle les trouvait plus gaies, plus chaleureuses. Un fantasme : je suis jeune, assis sur une galerie, c'est l'été, à côté de moi il y a une vieille Noire qui me regarde avec bonté, me parle doucement de l'air chaud, de ses enfants, du gâteau sur la table. Si P. mourait avant moi, je ferais passer une annonce dans *La parole métèque* : Vieil homme blanc désire vieille femme noire aimant paroles vertes et gâteaux mouillés.

38

Quand la conversation se fait lutte pour avoir raison, il n'y a plus de paroles singulières offertes à l'autre; chacun essaie de coincer l'autre dans son discours. On ne se parle plus, on discute, on bataille — un couple se sépare quand ses discussions l'épuisent, quand il n'est plus capable d'en rire.

39

Combien de fois ai-je senti que le don d'amour d'une jeune femme ne trouvait pas un jeune homme pour le recevoir. L'homme jeune a souvent envie de prendre : il n'a pas appris à recevoir. Cela explique-t-il que tant de jeunes femmes appuient leur tête sur l'épaule d'un homme mûr.

40

P. ne cesse de grandir de chaque femme avec qui j'aurais aimé dormir. Elle devient toutes les femmes dans ma chair.

Quelle absence quand elle ne peut me toucher. À chaque fois que je suis seul, que P. me déserte, je suis lourd, oppressé.

41

Je suis un mâle qui rêve des bois de sa femelle, prend plaisir à mêler ses bois aux siens. Un cheval sauvage capable d'être ravi par un regard, embrassé par une parole.

42

Toujours étonné par les femmes qui tiennent à affirmer qu'elles ne sont pas féministes, ou par les féministes qui n'aiment pas les hommes. J'ai besoin des femmes et des hommes qui sont en moi.

43

L'homme n'est pas facilement non-orgueil : il a le désir de grandeur et ce désir la plupart du temps le perd. La femme est facilement non-orgueil : elle a la sagesse des fleurs qui s'ouvrent doucement au soleil. Elle est pâquerette, marguerite, nénuphar. Lui veut être forêt, fleuve, massif. Il arrive quand une forêt est saccagée, abattue, brûlée qu'une petite fleur pousse au milieu du désastre : quel homme est capable de quitter son habit de guerrier pour aller à l'école de cette fleur. S'ouvrir est une longue lutte contre tout ce qui tue, une confiance infinie en tout ce qui aime.

44

Ma femme n'est plus jeune, je le sais aux cernes sous les yeux certains jours de fatigue, de douleur. Ce visage noyé dans la tristesse aujourd'hui est le visage lumineux d'hier. Je dis oui au visage éteint et j'attends la lumière. Elle fait

la même chose pour le chevalier à la triste figure et aux bras cassés qui certaines nuits est allongé près d'elle.

45

L'amitié entre hommes ou entre femmes va de soi, mais entre un homme et une femme, c'est un cadeau rare. Comment dire les petites étincelles de plus dans la parole d'une amie. La femme est souvent du côté de l'innommable. Elle obéit à des règles simples, proches du souffle sans doute. Elle crée de l'ordre : le paysage n'est pas malmené. Par son ordre et son obéissance elle donne à jouir de notre liberté de parole — quand l'autre dessine avec clarté son territoire, j'ai envie de sortir mes crayons et de commencer à dessiner une partie du mien. Les femmes m'enracinent entre ciel et sol, saut et marche. Je suis dans un espace où le temps paraît aboli, rien ne me presse ; je touche un équilibre secret. Chaque geste se déploie tranquillement. L'air circule doucement. Je les écoute de ma petite chaise basse, entre bleu du ciel et sol vert : je laisse les gouttes d'eau de leurs yeux me mouiller l'âme. La femme n'est pas critique, elle ne s'accroche pas aux mots, aux discours : les écolières appliquées trompent tout le monde. La femme est souffle, naissance, nudité et lumière. Parler de sexe s'impose pour mettre un peu d'ordre dans ce que j'avance. Le pénis ne peut, en action, qu'entamer le réel, le pénétrer, laisser sa trace, c'est ainsi fait un pénis ; la vulve, elle, n'attaque pas, elle flotte, se laisse ouvrir, traverser. Un nénuphar flotte sur l'eau tranquille. La femme se laisse faire par le monde qui la nourrit : patience, rondeur et bonheur de la femme enceinte. La femme est toujours enceinte : rien ne lui appartient, elle préserve. Elle vous dit tu même quand elle vous dit vous ;

vous fondez dans son regard un peu comme la prière muette du corps qui dit merci pour la paix qu'il reçoit du paysage. La femme n'avance pas, elle tourne sur place, ses bras agrandissent l'espace; parfois elle tombe, se laisse tomber, prend plaisir à rejoindre le sol. La femme marche lentement vers la grandeur du silence; son pas est simple, rien de compliqué, si vous l'épiez vous verrez comment elle est proche et détachée de tout. Elle passe et des cloches secrètes sonnent en moi: je goûte la chambre et le vent, le mur et la plaine, l'instant et les millénaires, la maison et le voyage, le je et le nous, le saut et la marche, le ciel et le sol.

46

La clarté du pénis, de la vulve. Un pénis danse devant une vulve, glisse dans l'ombre du vagin. La clarté de la chair. La surprise heureuse de la chair. Pas le désir de se faire l'autre, mais la surprise d'être nus, d'être l'un à l'autre. Pas le plaisir de la chasse, mais la joie de la rencontre.

47

La femme sacrée. La femme danse, touche la terre, salue le vent, court comme l'eau, se repose comme l'ourse. Sa chevelure est toison d'amour. Son sexe offrande. Rivière des sens. La femme danse. La vie danse. Il n'y a pas de mots, que des caresses. C'est l'autre monde ouvert par le noir et le blanc, le rouge et le jaune. Rivière de sourires: la main de la danseuse enveloppe le pénis de l'amant.

48

La colère des femmes. Vieille et grande comme la vie à sauver, la paix à retrouver. Dans les rêves des femmes, il y a une vieille tortue qui rêve d'harmonie.

Faint header text at the top of the page, possibly a title or page number.

First main paragraph of text, containing several lines of faint, illegible characters.

Second main paragraph of text, continuing the faint, illegible content.

Third main paragraph of text, consisting of multiple lines of very light text.

Final paragraph of text at the bottom of the page, appearing as a short, faint line.

ROSELINE CARDINAL

Fait divers

NOUVELLE

Parce que les derniers poissons roses et or du soleil défiaient l'ombre montante, que l'heure rendait silencieux les oiseaux, le souvenir de Gilles me visita. Gilles Gallois appelait ce couloir entre chien et loup le confessionnal, car assurait-il, cette pénombre austère était idéale pour comparaître devant soi-même, s'accuser, se juger et... se condamner ! Tiens, au fait, qu'était devenu Gilles depuis Noël ?

Quelques appels restés sans écho sur son répondeur, la course du quotidien bouclée de justesse, l'apathie propre à toute routine, je n'avais pas insisté plus avant, persuadée qu'entré dans sa forêt de mots, Gilles nous bûchait une de ces belles histoires tristes dont il a le secret, ou alors se conjuguaient ardemment à une femme, en sortirait meurtri, vérifiant une fois de plus combien l'amour est un leurre.

— Pourquoi t'obstiner à partir toujours à sa recherche ?

— Pour m'assurer que j'ai raison, me répondait-il invariablement !

En ma qualité d'amie d'enfance, je le traitais chaque fois de masochiste de troisième classe, enfermé dans un cercle vicieux même pas rond, et je me permettais quelques injures efficaces à le sortir, par le rire ou la colère, de son silence mélancolique. Gilles, Gilles, où es-tu donc aujourd'hui?

À la petite musique de son numéro composé, succédèrent si longtemps les sonneries du téléphone que je ne les comptais plus, l'œil fixé sur un fil de lumière incarnat, brusquement resurgi pour faire la nique au ciel en berne.

— J'étais sous la douche! me chuchota soudain Gilles à l'oreille.

— Sèche ta voix, elle va rouiller, et confesse à ton amie Gaétane tous les noirs péchés que tu as commis depuis ces dix derniers mois.

Sa petite toux embarrassée me fit poursuivre rondement:

— Que je te regarde, mon Gillou, mais tu as maigri! Où est donc passé ton ventre de nounours sédentaire?

Il poussa une exclamation de surprise, lâcha le téléphone et ne revint qu'habillé, en me traitant de sorcière aux yeux pointus, sans pour autant obéir à mon ultimatum de me révéler jusque dans les moindres détails quelle femme lui avait laminé de la sorte l'estomac. Après avoir ruminé un long silence entrecoupé de toussotements, il marmonna enfin:

— Une femme... si l'on veut... disons surtout un enfant, et peut-être aussi, en fin de compte, un homme!

— Mais cher grand bébé, c'est de la perversité tout terrain, ça!

Ma gaudriole déclencha enfin son rire, derrière se pointerait l'aveu; je connaissais mon taciturne, une bonne fois lancé dans la confiance, plus rien ne l'arrêtait même s'il lui fallait auparavant, céder aux circonvolutions habituelles.

— Tu sais... rien d'extraordinaire, juste une de ces petites histoires qu'on lit dans les journaux à scandale en pensant : ça n'arrivera jamais ici, au fond de cette impasse collée à l'Oratoire Saint-Joseph... heu!... tu vois ce que je....?

Je voyais : il m'offrait un fait divers en hiver!

Sans me reprocher mon calembour facile, il enchaîna :

— Figure-toi que cette année, vu le nombre de logements vides, l'appartement voisin, dont la salle de bains est contiguë à la mienne, se loua très tard et, à dix jours de Noël, surgirent, portés par la première tempête de neige, un trio de blonds aux yeux bleus : Iris, Tom et Sara, la plus belle petite fille de quatre ans que tu puisses imaginer.

Je me souviens de notre première rencontre dans le couloir. Elle serrait dans ses bras un dauphin en peluche d'un turquoise à donner de l'urticaire à Rembrandt. N'empêche, je tombai en arrêt devant le jouet, le caressant avec une envie de frustré dont toute l'enfance de pauvre avait été privée de «Doux-doux», comme je les appelais alors.

Sara considéra gravement le quinquagénaire en extase que j'étais, puis me prévint en anglais :

— Tu sais, il n'est pas vivant!

Ces mots étonnants, sortis d'une bouche aussi jeune, chamboulèrent complètement mon cœur et réveillèrent ma tendresse endormie. Sur-le-champ, je tombai amoureux, me découvris une âme de parrain assoiffé de transmettre et de

donner, prêt, moi si égoïste, à cumuler tous les rôles, de simple baby-sitter à mentor, en passant par précepteur, répétiteur, protecteur, adorateur, raconteur d'histoires, — les miennes, bien entendu, écrites spécialement pour Sara —, et enfin, acheteur inconditionnel de tous les « Doux-doux » du monde !

Le fait que j'habitais sur le même palier et que mes services seraient entièrement gratuits ne pourrait, et c'était logique, qu'emporter l'adhésion des parents. Ainsi, nous vivrions tous ensemble et très heureux. Mon plan arrêté, l'histoire déjà bien amorcée, dans mon emballement j'oubliai le principal, c'est-à-dire la réalité : mes personnages étaient vivants, tout à fait indépendants de ma volonté, imprévisibles donc, et ô combien bruyants !

J'endurai d'abord calmement la cavalcade de leur aménagement mais, à mi-janvier, je dus me rendre à l'évidence, leurs courses pesantes dans les escaliers, leurs retours tardifs au petit matin, leurs conversations sans retenue, la porte violée plutôt qu'ouverte et claquée lorsque refermée, les longs bains dominés par les rires et les cris de Sara, tout cela constituait leur mode de vie. Enfin, que diable faisait cette petite ondine invisible de jour, éveillée et batifolant à l'aube, dynamitant si bien mon sommeil qu'au bureau, j'arborais le regard aussi vague que l'esprit ? À quatre ans, une enfant n'était-elle pas censée dormir TOUTE LA NUIT ?

Je me plaignis au concierge occasionnel, un brun à gros bras constellés d'étoiles, alors qu'il caressait les escaliers du bout de sa vadrouille mouillée. Il interrompit son travail, peigna de ses doigts sa barbe de prophète.... oui, il savait... mais vu que Tom était serveur dans un bar et que sa

femme Iris travaillait de nuit dans une usine d'appareils de radio, alors....

— Alors, cela explique leurs horaires, mais point leur vacarme répondis-je pincé. Le tatoué me rassura. Il leur parlerait et le problème serait vite réglé, car j'avais là du « bon monde ».

À demi-rassuré, je croisai un étage plus haut Carole, longue rousse assez malchanceuse pour habiter juste en-dessous de nos noctambules. Ses doléances plus douloureuses et détaillées que les miennes aboutirent à une proposition de front commun et une contre-attaque immédiate usant, s'il le fallait, de moyens légaux pour recouvrer la paix. Ennemi de toute violence, je votai d'abord pour la médiation.

Elle me décocha un joli sourire démenti par un coup d'œil inquisiteur, me demanda à brûle-pourpoint la date de sortie de mon prochain livre, au fait, pouvais-je lui prêter mes écrits précédents et mes nombreux enregistrements radiophoniques? On me donnait pour un spécialiste de la nouvelle; or elle adorait les *short-stories*. Elle en avait même écrit lorsqu'elle travaillait le soir, comme agent de sécurité chez les aveugles. Maintenant, bien sûr, elle n'avait plus le temps!

Un frisson me traversa l'échine devant cette jeunesse effrontée et sa démonstration d'autorité déguisée en blabla de curieuse. Je dus avoir l'air fâché car elle rit, posa une main sur mon épaule, revendiqua le droit de m'admirer et conclut: bon, et bien, essayons la douceur!

Le soir même, Tom tambourina à ma porte et m'apostropha en anglais. Alors le vieux, je me plaignais? Son entrée en matière, son air buté de bison doré prévenaient

toute discussion. J'énumérai fermement ce qui me dérangeait. Il y répondait par une agressivité d'envahisseur de territoire. Il eût fallu bomber le torse, montrer les dents, hausser le ton, menacer, je lui claquai seulement ma porte au nez. Carole se fit dire :

— Pas contente, la blonde? Déménage! L'absurde guerre de mauvais voisinage était donc déclarée.

Cependant, le lendemain le concierge vint en ambassadeur avec les excuses des locataires, l'assurance qu'ils allaient isoler le mur de la salle de bains, recouvrir les parquets d'épais tapis, se taire dans les escaliers, les monter sur la pointe des pieds, bref, on ne saurait même plus qu'ils habitaient ici.

Bien entendu, rien ne changea, à part l'élimination des bains nocturnes, signe non pas d'une amélioration, me révéla Carole, mais plutôt d'abandon de Sara à la maison. La preuve? Hier encore, après avoir épié les départs successifs des parents, elle avait téléphoné chez eux à dix heures du soir. Sara lui avait répondu que ni papa ni maman n'étaient là. Si cette situation illégale persiste, m'annonçait-elle d'un ton tranchant, j'avertirai d'abord la Protection de la jeunesse puis la police. De toute façon, cette dernière viendra bien un jour ou l'autre à en juger par ce qu'il se passe là-haut: galopades incessantes, hurlements, chutes, disputes, objets brisés. Vous avez vu ce bleu sur la pomme de Iris?

Je suggérai la possibilité d'un accident.

— Femme battue! affirma Carole, et je m'y connais, après deux ans dans une garderie, j'ai été l'assistante d'une travailleuse sociale.

Décidément, cette jeune rouquine collectionnait les métiers! Quelques jours plus tard, nous vîmes Tom clopiner, un pied bandé.

— Homme battu? insinuai-je. Ma pointe d'humour déplut. Tant pis, je profitai de ce semblant d'avantage pour louer l'air éveillé et heureux, la belle santé de Sara, sa chambre bourrée de jouets. Cela prouvait au moins l'attention et l'amour de ses parents. Carole haussa les épaules.

— Laisser tout faire à un enfant, l'abandonner une partie de la nuit, lui donner le spectacle de disputes, d'irrégularités, d'excès en tous genres, n'est-ce pas la brutaliser d'une autre façon?

Sacrée Carole, à force d'avoir toujours le dernier mot, elle commençait à m'agacer presque autant que mes voisins avec lesquels mes efforts répétés de conciliation étaient demeurés vains. Pourtant, je n'aspirais qu'à un peu de silence et de sommeil, un droit dont la légitimité semblait empiéter sur LEUR VIE, celle que je ne pouvais comprendre, ayant oublié ce que cela signifiait d'être jeune. YOUNG! Tom me jetait ce mot à la figure en ignorant que mon esprit, dédaigneux des anniversaires, avait toujours vingt-cinq ans, comme lui.

De guerre lasse, je fis appel au propriétaire. Originaire de Taiwan, il possédait à Montréal autant de maisons que Cadet Roussel mais seulement vingt mots d'anglais, bien insuffisants pour rétablir la paix. Alors la corrida continua avec un Tom maintenant courrier de nuit, — aux dires du concierge tatoué —, et qui se montrait plus brusque et fermé que jamais. S'il fonçait toujours autant dans les escaliers, je notai combien en deux mois il avait perdu la forme: haletant, trébuchant souvent, éructant, mon bison semblait

malade, asthmatique... alcoolique, les deux peut-être, pour satisfaire aux règles du parfait mélodrame.

Quant à Iris, sa sveltesse, la grâce de sa démarche glissante, son opulente chevelure de lune, son visage creusé et blanc, évoquaient ces fleurs éthérées, mystérieusement entêtées à éclore du côté de l'ombre. Je l'avais baptisée « Iris de nuit », femme-fleur piégée sur l'envers du jour. Mon lyrisme fit carrément rigoler Carole. Car bien entendu, elle avait effectué sa petite enquête. Devinez mon bon monsieur? Votre Iris de nuit danse nue dans un club et se drogue! quant à Tom... courrier de nuit, vous y croyez, vous? Ce fut à mon tour d'ironiser.

— Quelle imagination, ma jeune amie! Dites-moi donc votre nouveau métier: pigiste pour un journal à scandales ou indicatrice de police?

Carole me toisa; elle était représentante en ordinauteur répliqua-t-elle rudement et possédait une plus juste connaissance des gens que moi qui ferais bien de lâcher la poésie et de regarder la vie en face, laideurs et cruautés incluses. Auriez-vous peur de la vérité?

Son reproche me piqua au vif. Eh bien, si ses renseignements étaient exacts, qu'attendions-nous pour agir? Sauvons la mère et protégeons la fille! Elle se moqua de nouveau de moi, me traita de naïf, me sermonna.

— On ne sauve que celui qui veut être sauvé. Votre fleur de nuit vous a-t-elle appelé au secours? Non, alors vous perdez votre temps. D'ailleurs, en ce moment Iris a beaucoup plus besoin d'un docteur que d'un père.

Cette paternité qui me renvoyait à mon âge me resta sur l'estomac. Je quittai froidement Carole bien décidé à rencontrer Iris et à lui parler. Cela n'alla pas sans difficulté:

cette femme était insaisissable tant son esprit était ailleurs. Lorsque je parvins enfin à retenir son attention, elle hocha la tête tout au long de mon discours sans que je puisse accrocher son regard qui paraissait me traverser sans me voir. Soudain, elle me planta dans le couloir et disparut. M'avait-elle seulement entendu? J'achetai alors une girafe en peluche d'un rose écœurant, suspendis à son cou un paquet de bonbons et déposai mon cadeau devant chez eux.

Une demi-heure plus tard, je retrouvai bonbons et jouet sur mon paillason, avec ce petit mot en lettres capitales: «MÊLEZ-VOUS DE VOS AFFAIRES ET LAISSEZ SARA TRANQUILLE».

C'était presque m'accuser de vice! Je me sentis impuissant, et enrageai de m'être laissé entraîner dans ce fait divers sordide. M'en dégager maintenant? Trop tard! Rétrogradé de sauveur potentiel au rang de spectateur, je subissais avec une incroyable fascination la spirale de cette déchéance. Elle me procurait une curieuse volupté, entraînant mon écriture, me retranchant du monde, elle me rivait à mon poste et pour rien au monde je n'aurais voulu rater le dénouement de ce cirque humain.

Le printemps s'annonça enfin. Sara, plus que jamais livrée à elle-même, s'aventurait l'après-midi dans l'escalier de secours. Pieds nus sur les lattes de métal, elle descendait vers la rue invisible dont la rumeur l'aimantait. Lorsque je l'interceptais pour la renvoyer chez elle, c'est en me tirant la langue qu'elle obéissait. Voyeur doublé d'un garde-chiourme, je finissais moi aussi par tenir un rôle dans cette affaire.

Pour enrichir cette dérive, on y ajouta un chiot qui, en toute innocence, déposait ses excréments où bon lui

semblait, très souvent devant ma porte. Chaque fois, Iris vint nettoyer les dégâts en silence, avec cette docilité absente qui lui faisait oublier ses brassées de linge dans la machine à laver communautaire, perdre sans cesse ses clés, négliger de ramasser son courrier, adressé d'ailleurs à trois noms différents et qui débordait de sa boîte aux lettres énuclée de sa serrure.

À l'aube d'un dimanche, Sara se mit à crier si fort et si longtemps que Carole alerta la police. On découvrit une petite fille toute seule au milieu d'un désordre et d'une saleté dignes d'un dépotoir. On l'emmena. Je la reverrai toujours vêtue de son parka rouge et d'une jupe bleue, sa main dans celle de la policière, nous lançant un «bye bye», l'air même pas effrayée, plutôt sérieuse comme quelqu'un qui a dû prendre la meilleure décision possible. Il y avait de quoi pleurer d'impuissance, de rage, de honte aussi.

Tom revint à cinq heures du matin, hors d'haleine, cognant à la porte, appelant sa femme, montant et remontant l'escalier de secours, essayant de défoncer la fenêtre avec une incroyable maladresse. Les deux jours suivants, le couple tenta frénétiquement de nettoyer l'appartement, puis Sara fut de retour, chaperonnée par une travailleuse sociale.

Pendant ces quelques semaines d'accalmie, seul Tom sortit la nuit. Cependant, dans l'appartement où se terrait Iris, le vacarme fut tel que, ne pouvant plus le supporter, Carole logea une plainte à la Régie du loyer.

— C'est eux qui partiront, me répétait-elle avec une obstination de fanatique, pas moi!

Ce fut en effet le cas. Iris reprit ses habitudes nocturnes et, par un après-midi d'avril, le propriétaire tout excité frappa à ma porte, me tendit ses deux poignets liés par

d'invisibles menottes et me dit simplement: «Tom... police»!

Tom arrêté, j'aperçus deux fois Iris et sa fille dans la rue. Le chien disparut le premier, puis Sara se volatilisa à son tour; sa mère suivit peu après. Depuis un mois, il n'y a plus personne à côté et la soudaineté de cette absence me mystifie. Il me semble impossible qu'après avoir mené si grand bruit, trois êtres humains aient pu se dissoudre de la sorte dans l'air, telle une fumée de cigarette. Démonté par leur disparition, je vais et viens en automate, toujours sur le qui-vive.

Par habitude tiré du sommeil à l'aube, je décortique ce passé tout frais et me condamne. J'aurais dû être plus.... moins.... Je redessine mon intervention, refais les dialogues de mes personnages, essaye de calquer la réalité sur ma fiction. Plus... moins.... Sur ce tempo blême, mon insomnie claudique et persiste. Par la fenêtre de ma chambre, je regarde dans celle de Sara. Tout l'attend: le désordre habituel, le lit jamais fait, les étagères bourrées de jouets. Devant cet arc-en-ciel pelucheux, je pense à ma petite princesse des «Doux-doux», et à mon bref rôle dans sa vie. Démiurge sur papier, j'avais cru pouvoir intervenir aisément dans son destin, mais celui-ci m'a vite renvoyé à la page blanche où tout peut se raturer, se gommer, se recommencer sans fin. Étrange force révélatrice d'un fait divers: c'est en observant le jour se lever sur la chambre de Sara que j'ai soudain compris mes déboires sentimentaux. Tous mes désirs de tendresse et d'amour seraient toujours trop exigeants pour se réaliser. Je les voulais parfaits, conformes à mon idée, c'était les tuer avant même qu'ils ne s'incarnent. Tu sais, il n'est pas vivant, m'avait pourtant averti Sara, la petite, déjà

adulte, et tellement plus sage que cet écrivain qui prétendait la protéger...

Un silence énorme, presque palpable, plus insolite que leurs bruits a poussé sur l'absence de ces gens-là. Malheureux, moi? Non, plutôt fourbu de m'être heurté une fois de plus à la dureté de la réalité, pressé maintenant de retourner à ma solitude de «théoricien», que tu me reproches si souvent, mais sans laquelle je n'accéderais pas au pays de l'écriture, là où le faire et le défaire m'appartiennent. Vas-y, traite-moi d'éternel adolescent et d'inadapté social, je ne me fâcherai pas car, maintenant, je me connais un peu plus, autant dire que je contrôle un autre détail de l'histoire, et cela me plaît. Malheureux, moi? Dieu est-il heureux? Je ne le pense pas, alors pourquoi un petit créateur de ma trempe le serait?

Voilà deux jours, l'impression qu'on entrait dans leur appartement m'éveilla en sursaut. Le cœur tressautant, je tendis l'oreille un long moment puis glissai de nouveau vers le sommeil quand on ressortit. J'ouvris discrètement ma porte. Iris en pantalon et blouson de cuir noir tourna vers moi son visage blanc aux pommettes saillantes et aux yeux lointains. Mains dans les poches, légère comme le vent, elle s'en allait sans rien emporter que trop de nuages dans sa tête. «L'Iris de nuit». Le nom convenait si bien à un roman que, fatalement, cette nuit j'en ai rêvé.

Je me trouvais dans une rame de métro où tout le monde lisait «L'Iris de nuit». Sur la couverture, le visage à demi détourné d'Iris avec ses grands yeux vides, me regardait. Soudain, les gens levèrent la tête, s'exclamèrent: «mais c'est lui!». Alors, chacun me lança le livre à la figure, et chaque livre prit son envol avec une grâce d'oiseau

pour m'atteindre aussi durement qu'une pierre. Je tombai sans peur dans l'allée, trouvant naturel que les volumes pétrifiés me recouvrent exactement à la manière d'un sarcophage. Je pensai : tiens, je vais mourir pour avoir préféré l'écriture à l'être humain ; je vais mourir parce que mon œuvre ayant atteint un certain degré de perfection, je ne pourrai me dépasser que par la sublimation de ma chair et la déification. Je vais donc mourir, c'est normal, et je me sentis infiniment heureux.

Bien sûr, Je m'éveillai en retard pour le bureau, y galopai en me disant, tu as tout loupé : la célébrité, une mort héroïque, le nirvana littéraire, l'aventure alchimiste de la transmutation de la fiction. J'étais juste un écrivain à mi-temps, un brin vaniteux, deux brins ambitieux, mais trop lâche pour écrire sans bouée de sauvetage. Ultime échec, plus éprouvant que les autres, j'avais été incapable d'apprivoiser un autre être humain, une petite fille nommée Sara, princesse des « Doux-doux », disparue de ma vie sans que je sache même son nom de famille. D'accord, il n'y a pas de quoi faire un drame : amour perdu et drogue constituent un simple fait divers dans le quotidien de notre société. Ce n'est donc qu'un petit rien, ou alors un grand tout, pour peu que le cœur et les regrets s'en mêlent.

Sur ce, il raccrocha brusquement, me laissant avec cette histoire vraie au creux de l'oreille, une soif d'amour impossible, et l'image troublante d'un écrivain lapidé par ses propres mots.

JOVETTE MARCHESSAULT

La chasse au personnage

ESSAI

Même si je suis consciente du rôle infiniment modeste que je joue dans le beau théâtre de l'univers, quand j'y tiens mon petit rôle de dramaturge ou de romancière, j'essaie, sans me lasser, de me défaire de cette image fermée que j'ai de moi-même et qui me fut inculquée, car j'ai appris que ce n'est qu'en m'ouvrant à mes espaces intérieurs, que je peux entrer en contact avec la transcendance. Dans les lignes qui suivent, je me lance à la quête de cet Esprit du personnage qui se meut dans l'espace illimité de l'imaginal, là où, dit-on, tous les dilemmes spiritualistes et matérialistes, esprit et corps s'évanouissent, nous laissant entrer en résonance avec les grandes images qui nous habitent tous, ces archétypes qui sont à l'œuvre, pour nous guider vers le meilleur ou le pire de nous-mêmes.

Ici je fais des vœux pour que cet Esprit du personnage, à l'instar de tous les autres, même ceux qui habitent la plus élevée des demeures, m'écoute si je lui parle avec des mots de force, des mots chauffés par le feu du cœur. Et c'est avec des métaphores qui, je l'espère l'honoreront, que je

supplierai cet Esprit très particulier, ce principe vivant, de se mettre à l'œuvre pour m'inspirer ces mots que nous avons tous sur le bout de la langue, suspendus tel un fruit à l'arbre et qui peuvent changer notre destin.

Cet Esprit qu'entre tous je poursuis, jusque dans les trames les plus subtiles des forces vives du *mundus imaginalis*, c'est celui des Pérégrins! Pérégrin comme dans pérégrination, mot latin du XII^e siècle, c'était, jadis, une vocation, bref l'œuvre de toute une vie. Pérégrin c'est celle ou celui dont on retient les services, en les monnayant s'il le faut pour qu'il affronte à notre place, les périls du voyage: marais engloutisseurs, gouffres d'une tristesse surnaturelle, montagnes qui ressemblent à des tas d'ossements, forêts aux ombres glacées où ce qu'il y a de plus démoniaque dans la nature humaine, aime se tapir. Est-ce parce que nous sommes si craintifs et que nous tenons à préserver ce petit morceau de chair nue qui est nous, (dans ma petite enfance j'ai tellement prié pour qu'il ne me soit fait aucun mal et que je ne sois pas abandonnée aux vœux des hommes et au hasard des circonstances) que nous exigeons de la Pérégrin qu'elle soit à la fois notre canne blanche pour reconnaître les mondes inconnus et notre pic pour traverser l'épaisseur du temps, de l'espace.

N'est pas Pérégrin qui veut: encore faut-il avoir un cœur prêt à s'enflammer pour le ciel et les créatures qui y sont, la terre et les créatures qui y respirent, les océans et les créatures qui y existent, à la surface comme dans les profondeurs. Dans tous les temps, les Pérégrins qui sont des âmes ardentes et magnifiques, royales et réparatrices, ont cru que pour en faire assez, il fallait absolument en faire trop et que c'était seulement ainsi qu'on atteignait le but de l'exploration.

Mais nous qui, avec notre sensibilité cultivée, aimons les passions pleines de modération ainsi que les belles journées sans l'ombre d'un dérangement ou d'une fatigue, avons-nous encore le pouvoir d'imaginer cette façon d'être et de toujours agir en obéissant aux désirs et aux rêves que la collectivité exprime. Avons-nous perdu la trace de cela en Occident?

Vers le soir, à l'heure où se lève le souffle très doux, la Pérégrin se tient vraiment nue, consciente de sa prédestination, les yeux ouverts sur des effets entièrement cachés à nos sens charnels. Elle s'est avancée, portée par un flux irrésistible d'ondes salutaires, jusqu'au carrefour où se déroulent des duels implacables entre ceux et celles qui ont gardé en mémoire le souvenir de cette braise ardente qu'un messager, témoin d'une vérité créatrice a laissé derrière lui, et ces autres exilés qui se cachent comme des brutes au milieu des forêts sombres, prétendant qu'ils préfèrent la nuit noire revenue, surtout si elle est celle de la mort et de sa charogne recouverte de vrombissantes guêpes.

Mais pourquoi voyager? Pourquoi avancer, explorer comme Marco Polo, Christophe Colomb? Pourquoi tant marcher, tant chercher comme Alexandra David-Neel ou Hélène Blavatsky? Depuis des siècles et des siècles, ainsi qu'une embellie en pleine tempête, des Pérégrins explorent le grand corps vivant de la planète. Leurs passages laissent des trous d'étincelles fumantes sur la tapisserie de l'Histoire et j'entends résonner leurs pas jusqu'aux étoiles des Rois mages et de Neil Armstrong! Et ces autres à qui une main invisible tend la petite plume que le Vent de l'Esprit des Pérégrins transporte en ses merveilles afin qu'ils décrivent pour nous et les générations à venir ce

monde de visions et de résurrections qui les regardent en pleine face, où toute chair est *caro spiritualis*. On peut encore lire ces pages qui portent la lumineuse empreinte de leurs noms : Hildegarde de Bingen, Maître Eckart, Jacob Böhme, William Blake, Arthur Rimbaud. Et ceux qui choisirent d'explorer les terres les plus hostiles à l'Est de l'Éden, traquant les mécanismes meurtriers de nos sociétés, empruntant des chemins de solitude et de douleur. Chez ces explorateurs du XX^e siècle que furent Franz Kafka et Simone Weil, l'œil du cœur n'a jamais cessé de doubler celui de la vue.

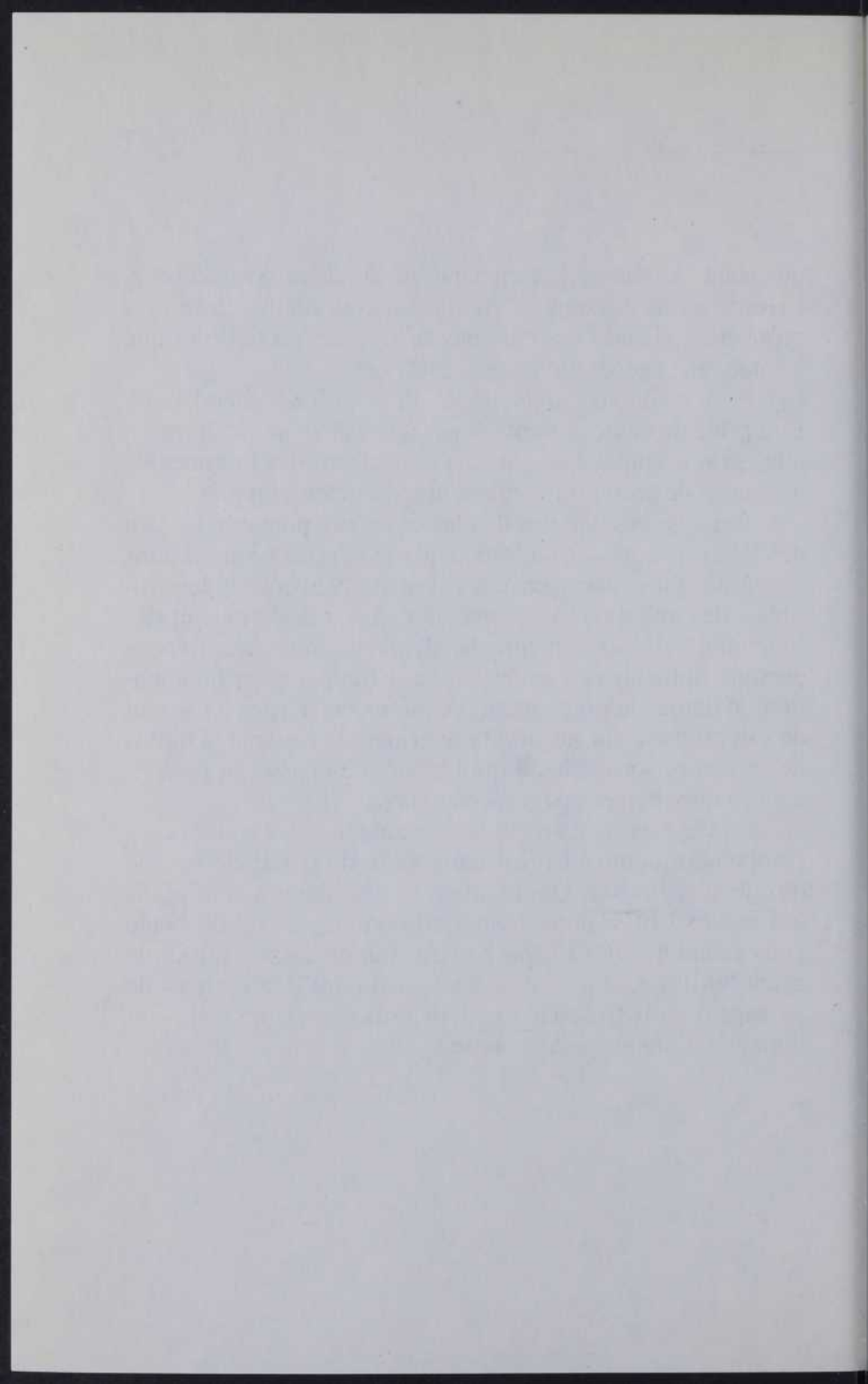
Jadis, de belles âmes vagabondes à la recherche d'un asile, d'un pèlerinage, croisèrent ma route. Sans les reconnaître vraiment, je les ai aimées passionnément : Emily Carr, Anaïs Nin, Violette Leduc, Hélène Petrovna Blavatsky... Mais un certain état d'impuissance absolue m'empêcha de découvrir qui elles étaient vraiment avant le terme mystérieux de cet automne de 1995, qui me permet enfin de comprendre que depuis des années, ces Pérégrins semblent se précipiter vers moi tels les rayons convergents d'un astre. Elles se montrent comme des femmes, comme des hommes, comme des corbeilles, des épis, des diadèmes, des lampes, des yeux et des éclairs, comme des arbres dans la forêt, comme un tonnerre dans un cercle d'incendies, comme des vents et des montagnes, comme des lions, comme des aigles. D'une intensité défiant toute mesure elles se relèvent les bras ouverts pour réclamer au nom de tout leur progéniture spirituelle, notre héritage de terres merveilleuses, ces hauts lieux dont les jeunes générations ne soupçonnent même pas l'existence, sauf peut-être dans des rêves troublants : l'Elysium de Maître Goethe et de Schiller, l'Empyrée

du géant Alighieri, l'Adramandoni du doux Swedenborg, l'Hespérie du tragique Hölderlin, la Jérusalem céleste des prophètes... Toutes ces contrées délicieuses ou terribles que les nouvelles générations ignorent!

N'est-il pas crucial de savoir ce qu'on a abandonné? Être privé de ce riche héritage par ignorance ou inculture est une perte tragique à l'heure où s'avancent ces hommes de négoce et de sectes qui veulent nous acheter à vil prix!

Ici, je fais une fois de plus des vœux pour que l'Esprit des Pérégrins offre à l'affamée que je suis, ces impressions de vérité qui causent en nous des mouvements indescriptibles, des agitations violentes, des ondes de larmes et des funérailles d'enfantement. Je demande des occurrences presque miraculeuses et de nature à frapper mon imagination, je demande du courage! À moins de se ruer à l'assaut de son propre cœur jusqu'à faire grincer le couteau, à moins de se perdre soi-même, à quoi bon cette chasse au personnage, à quoi bon ces pages, ces livres...

Me rapprochant de la soixantaine, je commence à comprendre combien il est dangereux de parler de soi, de dire je suis Jovette. Qui est dans le voisinage quand je dis qui je suis? Et si notre nom était comme ce caillou blanc jadis catapulté dans l'espace et qui frappa en plein front, le géant? Milosz, que j'aime tant, a dit qu'il n'est pas de passage d'un lieu à un autre, mais seulement d'un état — et d'un état d'amour — à un autre.



GLORIA ESCOMEL

Au large des grands songes

POÈMES

L'EMPAN DES DIEUX

C'est aux vents de la mer qu'on mesure l'empan
De ces dieux fracassés qui vivent en nos mémoires.
Les neiges ont recouvert leurs espoirs fossilisés.
Trop de soleils

 nous ont fait croire en l'aube,
Trop de marées étales au crépuscule, sur des sables
 abandonnés,

Trop de fêtes de l'été
 ont irradié nos songes.

Il est des êtres inventés, pourtant,
Qui nous comblent au delà de tout amour,
Des vies rêvées dont se repaît notre soif quotidienne...
Dieux absents,
Traces d'eau dans les catacombes de nos songes,
Si vous étiez déesses ?

L'être se décompose aux abords du cristal.
Tant de rêves oubliés, qui sont des nébuleuses
Se ressuscitent en ces demeures souterraines,
Que je crains le vertige.
Il nous faudrait pourtant pénétrer ces remous
Où la raison vacille,
Ces cristaux, dont les écarts sont signe et sortilège,
Labyrinthes incertains que l'on doit traverser.
L'extase a contenu ses feux,
Mais leur beauté tuerait l'être qu'elle investit.
La paix s'approche des îles translucides,
Les déesses dérivent dans la nuit de leurs sables.

Quel est ce dieu caché dans un peu d'eau qui tremble ?

LES HOULES DE LA MER

Au large du temps,
Les houles de la mer ont sculpté dans nos cœurs
Leurs écumes féroces,
Comme en ces vieux rochers que le songe abandonne.

Au large de la vie,
Dont les marées m'éloignent,
Les écumes du rêve ont érodé la nuit,
Et j'ai cherché l'aube à tâtons,
La seule ivresse.

Il y a des matins chargés de pépiements d'oiseaux,
Où les marées pavoisent,
Au large des rochers, sur des soleils noyés.
Des matins où la joie nous transporte,
Parce qu'au large du temps,
Les houles de la mer ont effacé du rêve
L'absence irrémédiable,
Et que l'amour est là, fleur éblouie du vent.

L'INFINI

L'infini débouchait sur une mer d'ivoire, mate et calme,
Une extase domptée.

Au ciel qui vient, le silence rompu se constelle d'étoiles
Et de chairs magnifiées.
Une ombre irradie la soif.
Un cri répercute le silence.

Au large de la nuit, comme un essaim de lentes libellules,
Ce déploiement d'images perdues sous l'irréparable songe,
Cascades sous la mer.

Cœurs encastrés
Comme roches dans le calcaire
Notre amour,
Étoile rouge en filaments,
Irradiant sa lumière.

Que rien n'éteigne l'ivresse,
Que rien n'entame l'éclair !
Morsures, baisers de lave où nos cœurs s'étaient fondus :
Que rien ne les descelle
Et que l'amour demeure,
roc ardent parmi les baves du jour !
La démesure du désir a déchiré la nuit,
Foudre, l'amour a fondu les sables :
Une rose de pierre cristallise mon cœur,
La vie m'étreint comme une fleur de lumière.

AU LARGE DES GRANDS SONGES

Il a fallu consentir
aux floraisons des mots que le sommeil transporte
Au large des grands songes,
Consentir à l'oubli que le sommeil emporte,
Consentir à la mort de ce poème étrange
qui jaillissait en nous,
Hors de nous,
Dans la transe éphémère du sommeil englouti.
Images dont le mystère, à peine entr'aperçu
Explose en arabesques et se dissout en rêves...
Images, seuil du songe, l'adieu ploie nos mémoires,
Images à tout jamais dissoutes dans la nuit,
Quelles dentelles brodez-vous dans notre éveil ?

La vigne sauvage

RÉCIT

J'avais dix ans. Je me souviens distinctement de la salle de classe lumineuse, des fenêtres qui donnaient sur un mur recouvert de vigne sauvage, de la silhouette menue, couronnée de boucles mordorées, aux mèches cendrées, qui semblait attirer à elle toute la douceur et la lumière du jour. Souvent, yeux mi-clos, je croyais discerner autour d'elle un halo, comme si la lumière s'était lovée autour de son corps. Des fées qui avaient peuplé mon enfance, elle avait la taille menue et la magie des gestes, lents, arrondis, révélateurs. Ses yeux surtout, me captivaient, d'un bleu étonnant, aux teintes océanes et myosotis mêlées. C'étaient des yeux qui savaient regarder. Il suffisait qu'ils s'attardent sur un objet pour que, suivant son regard, le mien en découvre la beauté secrète. Quand elle les avait posés sur moi, en une seconde foudroyante, je m'étais sentie vivante, digne de l'être. De ma vie, qui s'était jusque-là écoulée dans la vitalité de l'inconscience, surgissait l'émerveillement. Ma conscience se modelait à sa ferveur.

Je l'écoutais avidement. Qu'elle nous lise un poème ou nous explique une page d'histoire, sa voix dépouillait les sons de leur gangue, sa parole donnait un sens à l'univers.

Rien ne me séparerait désormais d'elle. Ni les heures absentes, qu'elle peuplait de sa présence, ni celles du sommeil, où j'en rêvais. Ni les années. Ni la mort.

En ces premiers mois, la douceur d'une communion paisible ne m'avait pas troublée. J'acceptais le don et je m'émerveillais de l'intensité que prenaient les sensations, les éclairs de ma conscience, du bonheur tellement dense qui m'habitait.

J'avais eu pourtant une enfance heureuse, des affections toujours réciproques. Mais l'amour qui survenait là était d'un autre ordre. Il était premier, il était sacré.

Ma première passion, innommée. Je ne connaissais que l'étonnante saveur de sa présence, le frisson qui me parcourait le dos lorsque son parfum se rapprochait, l'impatience qui me secouait dès le réveil, à l'idée que j'allais la voir dans quelques heures, la faiblesse qui s'emparait de moi quelques minutes avant la fin des cours, signe précurseur du passage de la réalité de sa présence à son souvenir. Je ne savais que la contemplation éperdue de ses yeux, de ses mains, de ce visage au teint de miel, à la douceur vertigineuse, de ces cheveux follement bouclés qui retenaient les rayons dorés de la lumière : elle m'apportait une telle plénitude, une si totale satisfaction que j'aurais voulu m'endormir là, les joues posées sur mes bras, comme s'il s'était agi des siens. Oui, mon corps avait l'étonnante particularité de révéler la présence du sien, comme si les deux avaient été liés mystérieusement.

Il me semblait être arrivée au terme d'une recherche que je n'avais jamais été consciente d'avoir entrepris. Comme si je l'avais toujours rêvée et qu'elle m'était enfin

donnée. Ce n'était pourtant que le début d'une quête, qui allait durer toute ma vie.

Et qui maintenant se poursuit, au-delà de sa mort.

Un jour, j'avais essayé de lui dire que je la connaissais depuis longtemps. En riant, elle n'avait répondu : « Moi, je te connais depuis que tu étais dans le ventre de ta maman. » Je l'avais donc depuis toujours devinée.

Son sourire, son regard, ce jour-là, si profondément enfouis en moi, me révélèrent quelque chose. Mais quoi ? Les mots, si fuyants, glissaient sur la sensation troublante de lui appartenir, de vivre pour elle, d'attendre d'elle, qui semblait ne pas s'en étonner, un message qui devait donner un sens et un but à ma vie. J'ai beau me souvenir de moments de ma vie antérieurs à notre rencontre, ils ne m'appartiennent pas autant que ceux-là. Ma vie a commencé là.

Cette période de plénitude s'étale dans la durée comme l'éternité même. C'est le temps des mythes des origines, du « il était une fois », de la pérennité de l'enfance et de l'amour ébloui.

Pourtant, les mois passaient et la vigne sauvage avait commencé à roussir, signe d'automne.

J'aimais cette vigne sauvage où se posaient mes yeux lorsque le paroxysme m'assailait. C'était comme un essoufflement, un trop plein. Il me semblait m'élancer hors de moi, soudain à l'étroit dans mon être, qui nous englobait toutes les deux. La vigne sauvage, qui, en pâissant avait pris quelques-unes des teintes de ses cheveux, était alors mon seul recours. J'aurais voulu me fondre dans le frissonnement des couleurs, sous la brise, de cette somptueuse tapisserie qui transfigurait le mur. Et voilà que les feuilles

roussies tombaient par centaines, tourbillonnaient au vent d'automne, sous un ciel de plus en plus souvent gris.

Quant elle souriait, je me demandais comment faire pour posséder ce sourire, à tout jamais, lui qui d'une seconde à l'autre pouvait s'effacer du visage et je ne redoutais rien tant que le regard sévère qu'elle avait parfois, lorsque l'un de nous ébauchait un chahut. J'étais devenue sage : tous mes actes tendaient à l'élaboration de ce sourire illuminant son regard et ses lèvres.

Et ce matin-là, parce que les feuilles de la vigne sauvage jonchaient presque toutes le sol où le vent, s'engouffrant dans la petite cour, les faisait follement tourner, une sorte de désespoir diffus m'envahissait. Une petite feuille rousse, en forme de cœur dentelé, vint miraculeusement se poser sur mon cahier d'exercices. Je retenais mon souffle en la caressant du bout de l'index, délicatement, parce que le dessèchement l'avait rendue craquante. Perdue dans cette rêverie, j'avais oublié celle qui se promenait entre les bancs, pour surveiller notre travail. Soudain, je la sentis derrière moi. Coupable, je baissai la tête.

Sa main se posa sur ma nuque. Ce fut le foudroiement blanc, le vertige, l'abîme et la totalité. J'ai ployé sous la caresse. J'ai plongé dans un néant qui me suscitait tout entière.

Combien d'années m'a-t-il fallu pour comprendre ce qui m'était arrivé ce jour-là, qui avait éveillé mes sens et mon âme ?

Ce geste — sa main sur ma nuque — était à la fois jouissance et consécration, adoubement et réveil. Parce qu'indicible, original, je l'avais vécu comme un foudroiement

sacré. Peut-être un seul mot aurait-il suffi : extase. J'ai toujours voulu préserver cet instant pour mon éternité.

*

Pendant toute la soirée, le vent s'est acharné sur nous. Un vent qui était souple comme une brise, mais qui planait, par instants, lourd de parfums si lointains qu'on se demandait si son souffle, anémié, ne nous parvenait pas du bout de la terre, avec ses senteurs de glycines et de jasmins. Il venait à bout de toute la résistance que l'on aurait pu opposer au souvenir. Insidieusement, il débusquait les images les plus anciennes de notre mémoire, les faisait scintiller un moment, les emportait, en exhumait d'autres, vite remplacées, comme des feux d'artifice. Que l'élément air joue ainsi avec le feu, était pour le moins déroutant. Et nous nous regardions l'une l'autre, ravies de cette moisson de souvenirs si vite récoltés. Puis le vent tomba mollement, nous abandonna.

Je n'osais parler, rompre ce charme qui me plongeait dans la nostalgie d'un passé heureux, contre lequel même le plus heureux des présents ne peut rivaliser, parce que le passé évoque toujours la mort, cette petite mort quotidienne des jours qui ne reviendront jamais. Tant que le souffle du vent nous avait habitées, nous avions eu l'impression d'être vivantes. Il était difficile de comprendre que nous ne l'étions plus.

C'est ainsi que j'imagine aujourd'hui ces moments que nous vivrons lorsque je la rejoindrai dans la mort.

Mais j'ai du mal à concevoir — à affronter, plutôt — la panique qu'elle a dû vivre lorsqu'elle s'est trouvée dans

cette zone indéterminée, totalement inconnue, dans cet état, sans comprendre ce qui lui arrivait, ni pourquoi elle ne pouvait m'atteindre, obtenir une réponse, un geste, une étreinte.

Coupées, absolument coupées l'une de l'autre dans l'espace, le temps, la vie et la mort.

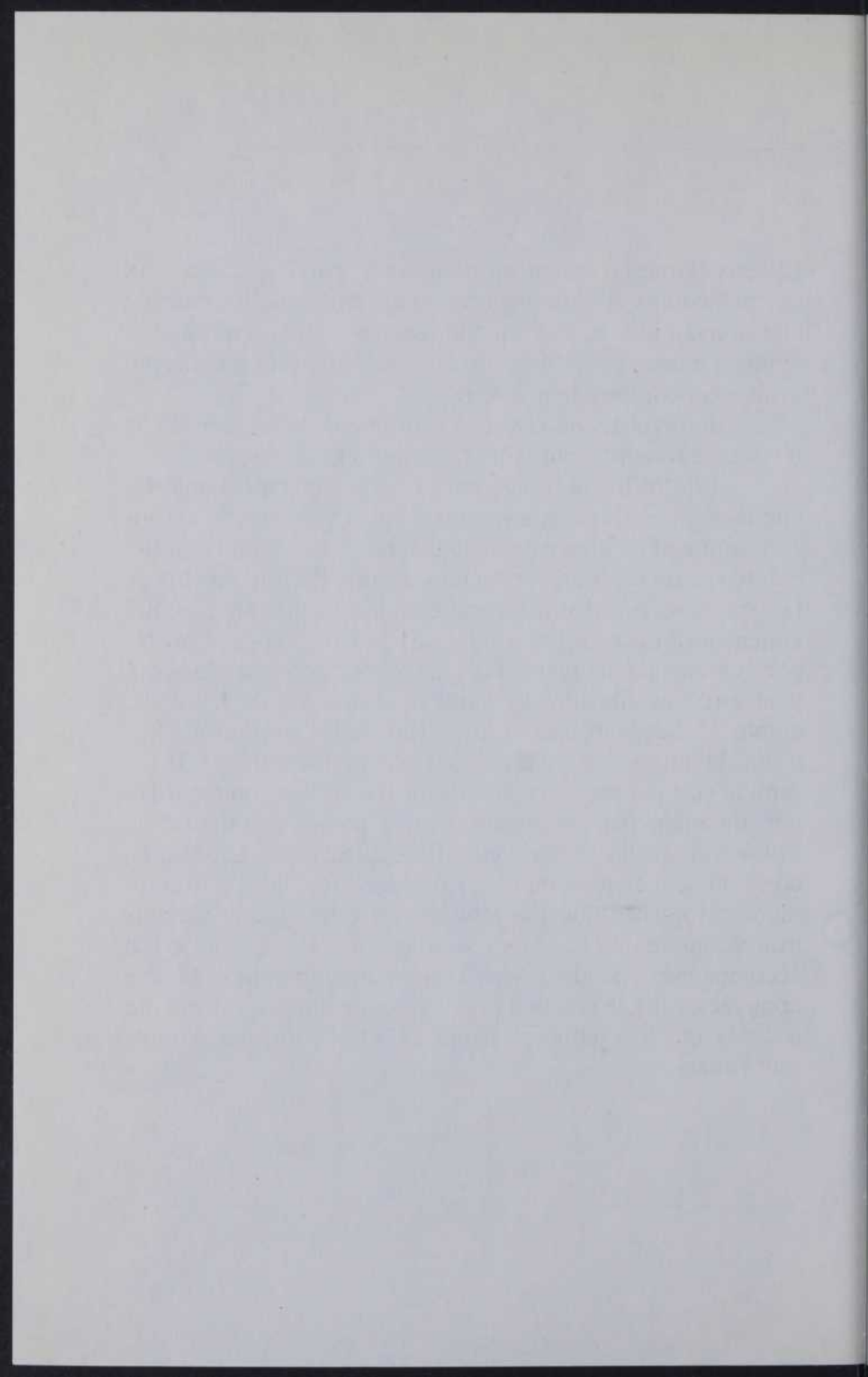
Pendant toute la soirée, j'avais caressé ce corps inerte, sentant autour de mes mains l'infime vibration d'une force qui se lovait autour d'elles, longue écharpe de soie que je voulais emporter à jamais, fluide. Si consciente de mon dessein, voleuse d'astral ! Mais qui, sinon moi, aurait pu l'emporter, ce corps, s'en enrober, comme une chrysalide de son cocon, qui, sinon moi, puisqu'il y avait symbiose entre nous ?

Et sans doute est-ce pour cela que tout ce qui restait de mémoire attachée là s'est abattu sur moi avec une telle violence, pendant si longtemps : révolte contre la mort subite, contre l'inachèvement de ce destin, contre moi-même, dont je ressentais toute l'injustice, la petitesse, l'inconséquence, l'imprévoyance... Mes points de vue — comme on dirait « points de vue narratif » — alternaient : j'étais tantôt elle, tantôt moi. Certaines nuits je rêvais d'elle, d'autres, je rêvais de moi, mais aussi d'êtres chers que je n'avais pas connus, j'avais des souvenirs qui ne m'appartenaient pas, et qui n'étaient pas seulement ceux d'un événement qu'elle m'aurait raconté, mais de vrais souvenirs, avec des lieux que je n'avais jamais vus, des parfums insolites, des répliques jamais échangées, des sensations qui provenaient d'elle, et non de quelque projection imaginaire que j'aurais pu faire. Il y en avait de très anciens — très vifs, comme des impressions d'enfance — de très récents, qui me concernaient.

Et ceux-là me laissaient un goût amer, parce que, heureux ou malheureux, ils me disaient assez avec quelle intensité elle m'avait aimée, avec quelle légèreté j'avais envisagé le temps qui nous était alloué pour vivre ce dernier amour, qui avait été, pour moi, le premier.

Je revenais de ces rêves comme d'un voyage. Et la révolte, le remords, ont tardé à me quitter.

Elle m'habite tellement et de si diverses manières, que je ne m'explique pas encore ce qu'il se passe. Je la sens constamment là, image presque diaphane, mais lumineuse et colorée se superposant à tous mes décors. Parfois, sa voix se fait entendre, très distinctement et si je suis distraite, mentalement je lui donne la réplique. Si je suis seule, je lui réponds même à voix haute, puis je me rends compte de ce qui peut être une illusion, le souvenir d'une vieille habitude, comme celle de penser à lui écrire, hélas, inutile aujourd'hui. D'autres fois, elle est là, mais intérieurement. Il me semble voir par ses yeux. Je sais qu'il s'agit de son regard et non du mien par l'orientation qu'il prend, la minutie de l'observation, les remarques qui en surgissent. Est-elle là, constamment en moi, ou s'agit-il d'une illusion? Cette communion forcenée que j'ai tenté de faire lorsque je me suis trouvée auprès d'elle, morte, que je l'ai veillée, que je l'ai accompagnée, pendant sept heures intemporelles, la tête appuyée contre le cercueil pour capter ce qui pouvait encore rôder là, que je n'aurais pu happer, l'a-t-elle intégrée à moi à tout jamais?



ROLAND BOURNEUF

Quand ils viendront

NOUVELLE

L'aube n'a pas encore paru mais Apula se lève. Elle se reproche presque le peu de sommeil qu'elle a pris. Elle traverse la cour aux dalles chaudes et, parvenue au seuil de la chambre, s'arrête pour épier le souffle qu'elle craint de ne plus entendre.

Comme une ombre qui vient se fondre à celle de l'alcôve, Apula entre, s'immobilise à nouveau. Le maître est allongé sur le dos, peut-être ne s'est-il même pas retourné en dormant, mais sa poitrine se lève et s'abaisse sans hâte. Alors Apula se penche et verse de l'huile dans la lampe afin que, jour et nuit, elle continue de dresser sa petite flamme.

Le noir du ciel enveloppe la villa, le jardin, les arbres proches au-dessus du toit comme un velours. Les pigeons roucoulent en sourdine sur les tuiles. Mais peut-être le ciel n'est-il pas aussi noir qu'Apula l'a cru, un peu allégé de ce côté-ci, pour un peu de temps encore. Le péristyle qui enclôt la cour se replie sur une touffeur qui a à peine faibli. Bientôt les premières cigales vont s'éveiller dans les oliviers et la stridence, d'un coup, embraser les collines, comme le soleil.

Apula peigne longuement sa chevelure, avant de refaire les tresses qu'elle noue sur la nuque. Elle se lave le visage, les mains, mais il faut ménager l'eau qui baisse dans la citerne. Dans la cuisine elle dégage les braises du foyer, les recouvre de brindilles puis de sarments. Le feu reprend mais il ne paraît pas rajouter à la chaleur partout déposée comme une bête lourde. La pâte de la veille a levé, Apula la pétrit à nouveau, la sépare. Les galettes de blé vont dorer dans un parfum que l'on sent presque craquer sous la dent.

C'est le moment. Apula dispose sur un plateau une orange tranchée et du lait où elle a fait dissoudre du miel. Elle traverse à nouveau la cour où déjà le soleil tombe sur les dalles, comme s'il les avait cherchées et soudain frappées. Des formes colorées paraissent maintenant sur les murs de la chambre, des rouges, des bleus, des verts qui s'arrondissent dans des bordures à festons. Le maître s'est redressé, presque assis sur sa couche, ses yeux vers la porte par où elle entre mais la voient-ils? Il éponge son front couvert de la moiteur du sommeil, ses joues autrefois glabres où la barbe fait une mousse grise. Apula dépose le plateau et va se retirer. Elle sait qu'elle ne doit faire plus et cependant le maître n'a rien dit. Il n'a pas exigé non plus qu'elle laisse, comme elle l'a fait, ses sandales à l'entrée de la chambre. Le maître a toujours si peu exigé.

Apula va veiller à tout, ce jour encore comme les précédents. Autrefois elle tressait des corbeilles, lavait le dallage, veillait aux achats. Mais les réserves d'huile, de vin, de blé, d'olives, de sel demeurent intactes. Seule l'eau risque de manquer, il faudra donc monter dans les collines où coulent de maigres sources, et d'autres aussi y puisent. Toutes ces provisions soigneusement rangées, à quoi bon

maintenant? De quoi le maître a-t-il besoin? Et il ne reste guère d'autres bouches à nourrir. Le vieux Carmerus qui a charge des bâtiments et du jardin, si usé, si cassé qu'il peut à peine tailler une planche ou manier la houe. Et un jeune garçon arrivé là on ne sait comment, qui fait à l'occasion office de commissionnaire. Autrefois les domestiques étaient nombreux et s'affairaient dans la villa, dans les vignes et les oliveraies. Quand le maître a affranchi les esclaves, les plus hardis ou les plus jeunes sont partis pour aller travailler sur des lopins de terre ou à la ville. Les autres ont vieilli, ont disparu un à un.

C'était avant le temps d'Apula. Carmerus le lui a raconté. Maintenant il ne raconte plus rien et il est sourd. Quand il croise Apula il s'arrête comme pour lui dire quelque chose mais l'effort est trop grand, il renonce et continue son chemin en traînant les pieds. Le plus souvent d'ailleurs il doit dormir près des espaliers. A qui parler désormais et qui écouter?

Apula ne peut sortir de cette cour brûlante qu'encadrent les appartements et les communs. Si pendant son absence le maître faisait signe? Et puis, pourquoi s'éloigner? Naguère elle descendait au village, parcourait les étals du marché, entrait dans les échoppes, se laissait bousculer par les gamins qui se poursuivaient. On la reconnaissait, on la savait peu bavarde mais on échangeait quelques nouvelles, ses yeux légèrement fendus en amande étaient attentifs. Elle remontait à la villa où elle entendait des voix, des chaudrons qu'on récuré, du bois qu'on assemble, des pas. Maintenant il ne reste que le bruit qu'elle fait, et qu'elle étouffe comme s'il ne fallait pas déranger ce silence. Au plus ardent du jour, les cigales mêmes se taisent et cesse le

bourdonnement des mouches. Il y a des moments où l'air ne vibre plus sur le toit, où les piliers et les vasques ne se découpent plus dans la lumière. Le ciel se décolore comme du plâtre, on le sent dans la bouche, une poussière qui va entrer partout, descendre dans les poumons. C'est comme avant quelque chose d'énorme, d'inconnu, qui attend, qui va s'abattre. Apula a peur.

Il lui faut alors bouger pour que rien ne se produise. A nouveau elle brave la flambée de la cour. Le maître s'est tourné vers le fond de l'alcôve. Peut-il donc dormir? Apula asperge les dalles d'un peu d'eau. Aux murs un joueur de cithare accompagne des danseuses dont les bras s'incurvent au-dessus de la tête. Un autre personnage tient devant lui un masque aux orbites vides, à la bouche ouverte pour un cri.

Apula n'a-t-elle rien oublié? Elle a fait brûler quelques grains de blé devant l'autel, elle a déposé du lait pour la couleuvre dans le jardin. Du sable fin comme une poudre se loge dans l'interstice des briques, s'étale au pied des murs. Apula a beau balayer, le sable reparaît, d'où peut-il venir? Les greniers prennent jour par quelques tuiles déplacées. La mosaïque du bassin se verdit de lenticules et parfois en montent des relents d'eau croupie.

Le maître ne s'y baigne plus depuis le jour où il est tombé. Apula l'a vu soudain face contre terre, qui essayait de se relever sur les coudes. Elle a couru, elle a appelé Carmerus de toutes ses forces. Ils ont réussi à le porter jusqu'à l'alcôve. Alors le maître s'est remis à respirer, il les a congédiés de la main. Mais Apula a dévalé le chemin, elle est remontée hors d'haleine, le médecin loin en arrière. Elle a tenu le bassin de cuivre sous la lancette, un peu de sang

presque noir a coulé. Il lui semble qu'à partir de ce jour le sable a commencé à s'épandre au pied des murs.

C'était au printemps quand des vols de pigeons s'abattaient sur les toits à grands émois d'ailes. Ensuite le maître a marché encore autour de la cour, à petits pas déhanchés, lui qui jadis gravissait les collines et disparaissait sous les oliviers. Il gardait la tête baissée, comme s'il cherchait quelque chose en lui-même. Apula voyait dans la chambre que les rouleaux de papyrus n'étaient plus déroulés, l'encre avait séché à la pointe du stylet. Et l'été est venu avec sa brûlure et sa violence de massue.

La maison a alors semblé trop grande. Toutes ces pièces inutiles, le jardin où la grive ne chantait plus dans les lauriers-roses, presque un autre pays sous le soleil redoutable. Apula n'y avait jamais vu les assemblées nombreuses de convives comme chez l'autre maître, l'homme tonitruant qui à tout moment appelait les esclaves pour qu'ils se hâtent de servir le vin, d'apporter les monceaux de viandes et de gibier. Les voix s'enrouaient, s'empêtaient. Quand le silence se faisait au milieu de la nuit, Apula se glissait entre les corps des dormeurs, elle ramassait les plats renversés et les vomissures. Des mains s'agrippaient à ses chevilles.

Les visiteurs d'autrefois venaient presque toujours seuls, et rarement. Des hommes drapés dans leur toge, à peu près de l'âge du maître, certains de haute stature ou un peu voûtés et lents, d'autres courts, vigoureux et qui ne prononçaient que de brèves paroles. Apula ne savait qui ils étaient. Au marché, à travers les radotages de Carmerus, elle avait entendu des noms étranges dont elle n'était pas trop sûre, quelque chose comme Dacie, Thrace, Germanie. Il était question de l'empereur, très loin dans ses palais avec son or

et ses esclaves. On parlait de victoires et de vaincus, au-delà de la mer, dans des plaines immenses où le soleil fait fondre les rochers, dans des forêts qui cachent des ours et des loups plus grands que des chevaux. Elle avait vu un jour des hommes au torse nu qui marchaient les mains liées derrière le dos, entre des soldats qui tenaient le glaive à la main. Elle avait vu des épaules zébrées de sang, des blessures où se collaient les mouches, des têtes hirsutes comme celles d'animaux, elle avait eu peur de leurs yeux. Parfois des légionnaires couverts de casques et de métal brillant, de cuir bruni, de piques, défilaient sur la route. Alors sa mère la rappelait et la faisait rentrer dans la cabane de torchis. Apula ne se souvenait que de sa mère, qu'un soir elle trouva allongée dans la poussière derrière l'enclos des poules, déjà raidie. Puis il y eut celui qui se faisait appeler l'oncle, qui sentait le vin et la sueur. Apula était à peine pubère.

Elle est maintenant presque vieille. La poitrine se creuse à l'attache des clavicules, la hanche saille davantage sous la tunique mais les travaux ont gardé à ses bras leur vigueur nerveuse et aux seins un reste de fermeté. Elle s'efforce de tenir droite sa taille et elle aime faire ruisseler l'eau sur son corps quand elle est abondante dans la citerne ou sous la pluie. Un matin, dans la courette qui ouvre sur le jardin, le maître est apparu, un instant il a tourné la tête dans sa direction avant de poursuivre sa promenade vers les collines. Apula a ramassé ses vêtements, est entrée dans la maison. Elle s'est demandée ensuite pourquoi elle avait eu ce geste de fuite, peut-être l'a-t-elle regretté. Quand elle remonte ses cheveux plus haut sur la nuque, elle croit voir le regard du maître se fixer une seconde.

Il lui arrive d'observer, presque à la dérobée, son visage dans un morceau de miroir. Les filles autour d'elle n'avaient pas ces yeux aux reflets verts qui s'étirent un peu vers les tempes, ces pommettes hautes, ces lèvres épaisses. Elle entendait dans son dos des paroles, des moqueries mais les femmes la regardaient avec curiosité. Et les hommes aux aguets, l'oncle, des légionnaires, des valets de ferme, qui s'écrasaient sur elle en haletant. Elle avait renoncé à se débattre. D'autres maîtres aussi, qui n'avaient même pas à menacer. Celui-ci, jamais.

Il l'appelait parfois, quand la chaleur avait faibli, d'un geste de la main, enlevait ses vêtements et s'étendait au soleil. Elle répandait sur lui de l'huile d'amande, se frottait les mains l'une contre l'autre pour les rendre douces, massait longuement les muscles qui donnent une prise ferme à la paume. Maintenant le poil blanchissait sur la poitrine et le pubis, les côtes se tendaient, mais il lui semblait encore presque un athlète du gymnase, à elle qui connaissait les panses gonflées de viandes fortes et de graisse, les chairs molles, les peaux plaquées de mauvaises rougeurs. Il avait dû jadis s'exercer à lancer le javelot, défier ses adversaires à la course. Elle l'imaginait sur son cheval pommelé, toujours droit devant les armées parmi les acclamations. Quelqu'un avait-il jamais fait gémir cet homme? Un jour elle avait eu soudain envie d'effleurer et qui sait? d'émouvoir ce corps. Elle avait pu retenir sa main, et eu honte.

Parmi les visiteurs il y avait cette femme en toge bleue. Elle était belle, elle laissait après son passage un parfum de benjoin, mais elle ne venait pas seule. Elle accompagnait quatre ou cinq hommes, toujours les mêmes.

Le maître les accueillait et les conduisait à sa chambre. Apula qui vaquait au travail de la cuisine ou des greniers entendait leurs voix, celle de la femme puis celle du maître. Comme lorsqu'on prononce des incantations ou qu'on lit dans les papyrus. Ils venaient habituellement le soir et, quand la noirceur tombait, Apula voyait la lueur des lampes qui, comme une huile douce, coulait aux murs sur les figures colorées et sur le seuil de la chambre. Le murmure des voix entrecoupé de longs silences se prolongeait jusque dans la nuit. Puis les visiteurs repartaient un à un, la femme à la toge bleue en dernier, comme si le maître l'eut retenue un instant de plus. Apula la regardait traverser la cour, franchir la porte de la villa. Le bruit des sandales sur les cailloux du chemin se perdait.

Apula a entendu parler de sectes nouvelles, de ces chrétiens qui se disent tous frères. Ils travaillent comme les autres, obéissent aux lois et rien dans leur vêtement ou leurs paroles ne les distingue. Et cependant ? Des gens qu'Apula entend au marché leur prêtent des pouvoirs, des intentions. Parfois le mot de complot circule, comme s'il sautait d'une bouche à l'autre, puis on ne le prononce plus. Cependant Apula a peur. Dans la demeure l'autel est à la place qui lui revient avec ses statuette de bronze, Apula veille à ce que les offrandes soient renouvelées. Elle observe de loin mais elle ne peut savoir si le maître va honorer les divinités.

Elle se souvient d'un été torride comme celui-ci. Les oliviers crépitaient au plein soleil, les cyprès se dressaient comme des flammes noires. Puis une nuit cela avait été l'embrasement, là dans les collines, là encore, d'abord à contre-pente puis d'un bond, sur la ligne des crêtes. Des habitants de plus haut criaient, s'agitaient en tout sens. Et la

fumée écrasait lentement les vignes, les maisons. On avait creusé des tranchées où il n'y avait pas de rocaille, le maître avait fait abattre des oliviers et des pins. Le feu avait dansé pendant des heures puis il sembla s'étouffer sous les rouleaux de fumée. Elle était demeurée sur les hauteurs, noire comme un cauchemar sur le ciel dégagé, avec de petits filets obstinés presque blancs. La villa avait été épargnée, et l'essentiel du domaine. Mais des soldats s'étaient répandus dans le pays, ils avaient arrêté ces hommes des sectes nouvelles, des femmes, même des vieux et des enfants. Ils les avaient emmenés comme des troupeaux, qui n'étaient pas revenus.

Apula continue de balayer le sable au pied des murs, dans les interstices des dalles, aux abords du bassin. Cependant, depuis des jours il n'y a pas de vent. C'est comme si la nuit une main le semait, ou plutôt comme s'il sortait des pierres. Du sable décoloré, de la couleur des murs, des tuiles trop brûlantes maintenant pour que les pigeons s'y tiennent, comme le ciel même dont le bleu a viré à une brume crayeuse. Du sable livide.

Quelque chose serre Apula au creux du ventre et plus bas, là où les femmes aiment caresser la vie qui se fait en elle et qu'Apula n'a jamais sentie. Cela se referme lentement puis se relâche, pour recommencer en se tordant. Sa mère avait ce geste de porter ses mains à ses flancs, elle fermait les yeux mais elle disait qu'alors elle voyait. Son visage se crispait, elle gémissait. Apula voudrait pouvoir le faire aussi, mais si le maître l'entendait? Ells s'accroupit parfois dans un coin, le plus loin possible de la chambre, elle enserme ses genoux de ses bras, se berce un peu. Il lui faudrait pousser cette chose, l'expulser mais est-elle dans

son corps ou flotte-t-elle dehors, quelque part, partout? Briser un cercle, pour que toute la maison se remette à respirer.

Soudain il y a eu du sang sur le sable. Une toute petite flaque luisante qui s'élargit lentement. Non, ses tempes ont battu trop vite, le soleil a frappé trop fort. Elle se lève d'un bond. Un peu d'ombre, un peu d'eau pour y tremper ses lèvres.

Sur le tard cet après-midi, des bruits roulent du côté de la vallée, très loin, un tonnerre qui vient du ciel et de la terre. Avec des silences qui séparent les grondements, et des reprises, puis c'est une onde continue avec des poussées et des retombées. Un énorme charroi. Une ou deux fois un éclat plus sec et des décharges de lumière violacée. On ne sait pas si le ciel s'est obscurci des nuées ou bien de la nuit. Apula se souvient de cet orage qui n'en finissait plus la veille de l'incendie dans les collines. Cette nuit aussi il s'étire en préparatifs démesurés pour la pluie qui ne tombera pas.

Apula a entendu prononcer son nom, elle a été appelée. Elle traverse la cour. Le maître adossé aux coussins a la tête levée. Il la regarde, les yeux bien ouverts et droits. Alors Apula sait que ce qu'elle attendait est venu. Elle peut maintenant se retirer. Il lui semble entendre quelques gouttes d'eau ricocher sur le toit mais ce ne sont que les pattes des pigeons.

Au petit matin, avant les premières cigales, le silence dans la chambre sera total. Apula se penchera sur la lampe à huile et la soufflera. Les soldats arriveront trop tard.

JEAN CHÂTEAUVERT

L'essieu

NOUVELLE

À Claire

Jules ne reconnut d'abord pas. Le bruit des marteaux piqueurs, des machineries, de ces engrenages grinçant, rien de tout cela ne ressemblait au ciel. Moins encore ces personnages tachés d'huile et de rouille. Mais la forme des ailes y était : couvertes d'huile, grises, sales, déplumées par endroits, tous en étaient affublés. L'éclairage des vieilles ampoules jaunies par les millénaires permettait de distinguer des visages impassibles. Point de doute, il s'agissait bien d'anges.

L'ange gardien des cieux lui demanda son nom, consulta une série de fiches dans un petit classeur, en retira une. Au royaume des cieux, Jules serait temporaire.

La seule idée claire qui lui vint à l'esprit fut qu'il rêva, que le réveil allait bientôt interrompre son odysée. Il n'entendit pas la seconde question de l'ange. Jules débattait

à part soi de psychanalyse, de l'interprétation à donner à ce cauchemar. L'ange interrompit son monologue : la psychanalyse ne lui serait guère utile en ce monde. Les anges entretenaient la mécanique céleste et Jules appartenait désormais au service des océans.

Le congé précipité, le réveil qui tardait, le sentiment curieux que le vacarme de pareilles machines eût dû le tirer de son sommeil, achevèrent de le convaincre. Jules était aux cieux. Et cela était fort bruyant.

Un ange l'accompagna dans le dédale de couloirs qui conduisaient aux différents services. L'ange lui expliqua qu'il leur devenait impossible d'entretenir la mécanique céleste : les millénaires d'usure, l'impossibilité de trouver des pièces, avaient rendu leur tâche difficile, inhumaine. Et les ravages de l'homme, la pollution, les destructions, l'extinction des espèces, avaient attaqué la mécanique céleste depuis sa cime. Résultat, on n'y chantait ni n'y priait plus : on y réparait.

— Quoi donc ?

— La mécanique.

— On ne fait que ça ?

— Sans pause.

Était-il en enfer ou au paradis ?

— Regardez-vous !

Jules fut encore plus surpris de se découvrir deux ailes, banches, éclatantes. Il se vit un moment ange venu annoncer quelque bonne nouvelle. Mais que pouvait-il annoncer au paradis ?

— Temporaire ? Pourquoi temporaire ?

L'ange évoqua une pénurie de main-d'œuvre qui les obligeait à donner dans ces emprunts : au gré des bris, on

plongeait les hommes dans le coma. Anges aux échéances variables, les temporaires contribuaient à ce fabuleux entretien de la mécanique céleste. Au terme des travaux, ils étaient retournés sur terre. Là-bas, Jules eût sans doute argumenté sur les droits des travailleurs ou sur l'exploitation des faibles, mais il était aux cieux et il se tut.

L'on se savait engagé dans le couloir des océans par les écriteaux qui le ponctuaient çà et là : Atlantique, Antarctique, Noire, Morte, Niger, Saint-Laurent, Long, Léman, Perrier, tout y était fidèlement répertorié. Dans ces couloirs gris ternes où courent tuyaux et câbles, ils croisèrent d'autres anges, toujours tachés d'huile et déplumés. Sous l'éclairage des ampoules jaunies, apparaissaient des visages impassibles où ni le labeur, ni les jours ne faisaient trace. Dans cette indifférence, Jules crut reconnaître la sérénité.

Le bruit des machineries premières fit place à des bruits de plomberie où fuites et écoulements rythmaient leur progression. Jules était tout occupé par le métal qui se dilatait, par un tuyau qui se bouchait, par un autre qui s'activait. Et tous ces anges rencontrés dans ce qu'était devenu un interminable couloir. Le bruit d'une mécanique nouvelle annonça la fin du tunnel. Ils furent dans la salle du service des océans.

Un vacarme assourdissant, mais point de gigantisme. Une pièce ronde. Au milieu, le bureau de bois d'un professeur de lycée. Un ange à ce bureau, peut-être un peu moins taché d'huile. Jules compara leurs ailes : la blancheur immaculée des siennes avait fait place à un blanc cassé et déjà deux traces de liquide. Un bruit assourdissant d'un tout petit moteur qui tournerait trop vite, des odeurs d'huile, de

métal, de caoutchouc que brûle chaque tour. L'usure qui se laisse entendre.

L'archange, chef de service lui fit visiter le service des océans. Un petit moteur était la cause de tout : d'une première courroie naissaient les vagues qui devenaient courants et tempêtes ; d'une seconde courroie, les marées. Démesuré, l'engin si petit avait grande influence.

À la sobriété de l'étage du dessus, l'étage du dessous opposait engrenages, courroies, poulies, où l'impulsion première devenait nature. Une usine gigantesque où les murs s'éloignaient sous le regard, des machines et des silhouettes tachées, noircies par le labeur. Partout des ailes, partout des engrenages, partout cette même union de l'ange et de la machine.

L'archange conduisit Jules devant une série d'engrenages. Ils regardèrent un moment ce mur de mécanique. Tout semblait s'animer. Chaque mouvement semblait se poursuivre d'une roue sur l'autre, parcourir le mur. Mais là au milieu de cette harmonie, une roue bégaye : une dent manque et le mouvement y meurt. L'instrument de Jules, une tige glissée dans cet engrenage comme succédané de la dent manquante. Jules n'eut aucune difficulté à s'acquitter de sa tâche.

La concentration y fut quelques tours. Le geste devint mécanique. Il essaya de compter les tours, d'établir la fréquence de son geste. Mais le temps passé lui échappait.

Jules aperçut un ange occupé à manœuvrer quelque tige où se perdait l'inertie du mouvement : un engrenage à un bout, rien à l'autre sinon les traces qu'un jour il y avait eu quelque chose. Mais l'ange perpétuait le mouvement.

— Pourquoi le manœuvrer ?

— Quoi ?

— Il n'y a rien au bout... Pourquoi le manœuvrer ?

— Dieu a ses raisons.

— Oui... mais puisqu'il n'y a rien au bout...

Il n'y avait aucune hésitation dans son geste : il tirait le pivot, le remplaçait, le tirait, le remplaçait, le tirait de nouveau et le remplaçait.

Il finit par lui avouer savoir son mouvement inutile, mais que ferait-il d'autre ? Et si on le découvrait, il risquait quelque chose de plus difficile.

— Mais Dieu ?

— Quoi Dieu ?

— Il ne sait pas ? Il ne nous voit pas ?

L'ange n'entendit pas le dépit dans la voix de Jules.

— Vous l'avez vu ?

— Dieu ? Non.

— Moi non plus.

Depuis son arrivée, il n'avait vu nulle trace du divin. Ni peinture, ni crucifix — l'expérience avait sans doute été suffisamment douloureuse pour que l'on s'épargna de la lui rappeler chaque jour —, ni photographie. Sauf peut-être sur le bureau de l'archange, ce petit cadre qu'il conservait tourné vers soi.

— Si Dieu ressemble à ça...

Jules ne comprit pas. Il retourna à sa tâche. Sur la roue, soixante-quatre dents. La trente et unième manque. Combien de tours en une minute ? En une heure ? Mais le temps lui manquait. Il n'avait pour toute horloge que ces tours.

Nul envie d'y demeurer comme son ange voisin. Pourquoi ne pas remplacer simplement l'engrenage défectueux ?

Il pourrait regagner la vie terrestre, se réveiller. Combien de tours déjà?

Et s'il était déjà mort? Peut-être que son corps... Depuis combien de temps? Ce pouvait être quelques secondes, des heures ou des jours. Des années? Il était peut-être définitivement au paradis. Depuis quand? Avait-on renoncé à le réveiller? Et s'il meurt, serait-ce un autre soi qui échouera au paradis? Lui donnera-t-on la même tâche. Peut-être verra-t-il Dieu? Il y avait sans doute des tâches pires que la sienne ici-haut. Dieu sait ce qui l'attend.

Ce ne fut pas Jules qui se surprit à penser comme son voisin mais l'archange venu le visiter.

— Ne vaudrait-il pas mieux... Ne conviendrait-il pas... Dieu ne serait-il pas mieux servi par une roue nouvelle que par un humble pécheur?

Jules accompagna l'archange jusqu'à son officine. Sur le bureau des fiches rouges et des fiches grises. Des fiches vieilles, pleines de cases et de numéros. L'archange s'empara d'une fiche grise, la cocha çà et là, arrêta son geste, regarda Jules, déchira la fiche grise et s'empara d'une rouge. Cochée, cochée, cochée, elle fut prête à partir.

— Quand donc aura-t-on la pièce?

— Les fiches partent, mais c'est miracle de les voir exaucées.

— Mais c'est possible? Des miracles ont lieu?

— Pas de mémoire d'ange.

Sur le bureau, le petit cadre, tourné vers l'archange. Comme une photographie de famille que l'on garde par devers soi. Mais aux cieux...

— Un portrait de Dieu? Une photographie prise lors de son anniversaire ou...

Il s'arrêta net. Que pouvait fêter Dieu? Pour toute réponse l'archange tourna le cadre. Un visage d'homme, souriant, aux pommettes saillantes, orné d'une moustache et d'une chevelure grise abondante. Il y eut le bonheur de connaître le visage de Dieu, la déception de n'y voir qu'un visage vaguement familier et enfin la consternation de le reconnaître : Staline.

La révolution au paradis. Dieu renversé. Les anges vivaient sous un régime communiste. Était-il dans un camp de travail? Quel était donc le péché de Jules pour être condamné à cette mécanique? Qu'avaient-ils fait de Dieu? Il fallait être communiste au paradis pour ainsi exploiter les pauvres anges, les condamner à ces horaires inhumains.

L'archange mit fin à tel emportement : le cadre était vide et un seul ange était photogénique. Ce pouvait être n'importe lequel, ce fut lui.

L'archange référa Jules à l'ange gardien de la frontière entre les mondes mortels et immortels. Là on saurait ce qu'il adviendrait de son âme.

Au bureau des enregistrements, l'ange gardien recevait une vieille dame. Elle n'eut même pas à se nommer : soixante-douze années de bonne vie, dont trente années de piété à prier tous les jours. Pour peu, bien heureuse.

Un ange passa, avec le courrier. C'est lui qui la reconnut.

— Maman, c'est moi... c'est moi.

Son fils comateux depuis trente années, son fils pour lequel elle avait tant prié était là, devant elle, au paradis, simple coursier.

— Au service de Dieu, précisa l'ange gardien.

— Tout de même, trente années passées à prier. Et d'abord, pourquoi lui? Pourquoi ce garçon si doux et paisible. Il n'a jamais commis de vrais péchés. Il n'a jamais connu de femme.

— Pas de femme... parce qu'il cherchait ailleurs! Rien n'échappe aux contrôles de Dieu.

— Dieu l'a ainsi fait, Dieu est le seul coupable.

— Dieu a décidé.

Le fils demeura perplexe un moment. Trente années... Trente années passées à pousser un chariot, à attendre. Tant d'années... Ce fut long, toutes ces années... Combien? Très long... Combien d'années? Il y repenserait plus tard.

L'imagination peu fertile de cette bonne chrétienne offrit un spectre d'injures plutôt chétif.

— Sans cœur, sans charité chrétienne, inhumain.

L'impassibilité de l'ange ajouta à la colère de la mère éplorée.

— Vulgaire faucheur d'âmes.

De la décision ou du geste, il est difficile de dire ce qui s'imposa: sous ses pieds, une trappe s'ouvrit et la vieille femme et ses injures passèrent directement dans cette autre partie de l'univers où l'on croit être plus malheureux.

Jules n'osa pas avancer. Mais déjà l'ange gardien l'appelait.

— Une fiche?

Il la remit. L'ange l'examina.

— Service?

— Océans

— Il y a eu des manques dernièrement. De plus en plus de sectes en abusent.

— C'est parce qu'il manque de pièces...

— De main d'œuvre dévouée!

— La machinerie céleste serait beaucoup plus fiable si l'on pouvait s'appuyer sur une bonne mécanique. Le facteur angélique n'interviendrait plus. Un simple engrenage et le monde tournerait rond. Ne vaut-il pas mieux servir Dieu en convertissant les hommes... sur terre?

L'ange gardien se montra compatissant, livra un discours affable, mais répété depuis la nuit des temps.

— Toutes les fiches grises sont transmises au service des pièces. Les rouges sont acheminées directement par coursier au responsable des services. Les grises ne reçoivent jamais de réponse. Les rouges sont récompensées d'un mémo signé saint-Pierre ou saint-Jean, « Vous faites du bon travail. Continuez. ».

— Et les pièces?

— Aucune ne nous est jamais parvenue. Dieu a travaillé six jours, il y a fort longtemps. Et il a oublié les pièces. Et puis... Bon.

Jules ne comprit pas l'allusion mais n'osa pas l'interroger plus avant. L'ange gardien avait déjà appelé le candidat suivant.

Jules retourna dans ces couloirs où ruisselaient l'huile et la rouille. Les couloirs semblaient apparaître les uns à la suite des autres sans qu'il eut à chercher. Et dans ce que l'on pu tenir pour un dédale, il retrouva sans peine son engrenage, arrêté sur cette dent manquante.

D'une simple tige, le monde reprit son cours. Et aux tours suivirent d'autres tours. L'appréhension d'être condamné à ce rouage chassait la peur de l'inconnu qui boutait l'angoisse de l'enfer que dissipait l'inquiétude première. Dans une mémoire qui oublie qu'elle est mémoire, il tournait

ses idées au rythme de ses engrenages. Le monde allait son cours.

Les souvenirs de sa vie sur terre lui apparaissaient pénibles : la vie quotidienne était vue d'ici haut compliquée, pleine d'embûches; les rapports avec les humains comme une série de transactions avortées; l'argent, sa carrière comme autant de vanités. Il suffisait d'introduire une tige dans le rouage.

Pas d'amour véritable, pas même avec Thérèse. Il avait été un jour attiré par elle et cela avait suffi à les conduire à une vie conjugale. Il avait vécu en étranger dans sa propre famille. Peut-être ses parents étaient-ils là tout près? Il les croiserait peut-être. Mais pourquoi chercher. Il leur faudrait discuter, s'expliquer. Pourquoi tous ces efforts?

Il remarqua que ses ailes avaient pris des couleurs : maculées d'huile qu'elles étaient. On aurait dit un permanent.

L'idée du réveil revenait parfois au hasard d'un engrenage. L'espoir devenait vite angoisse. Mais l'engrenage perpétuait le mouvement.

Il exerçait sa liberté de façon occasionnelle. Il dupait la machinerie céleste : sept dents, six dents, cinq dents, quatre dents, trois, deux, une. La roue ne trouvant pas prise s'immobilisait et il attendait que la petite roue ait accompli deux tours, inutiles, avant de remettre sa tige.

L'ange voisin avait été muté, le levier inutile pendait à l'extérieur de la machine. Jules s'inquiéta de ce qu'on vint le chercher lui aussi. Mais son geste était essentiel : sans lui, les océans ne suivraient pas leur cours. Peut-être Dieu savait-il qu'il lui volait quelques tours à l'occasion? Mais le

monde tournait et, fidèle serviteur de Dieu, il était heureux de le servir.

Dieu au fait, il ne l'avait point vu. Depuis tout ce temps — quand bien même il l'ignorait — il n'en avait vu nulle trace. Les fiches revenaient sans réponse, les rouges comme les grises. Ou plutôt la réponse venait des saints. Dieu était trop occupé, sans doute.

Un ange vint à passer. À voir ses ailes, il appartenait à ce monde depuis longtemps. Il errait armé d'une lanterne.

— Je le cherche.

— Pardon ?

— Je le cherche.

— Qui donc ?

— Celui qui est.

L'ange à la lanterne s'arrêta, regarda Jules.

— Vous êtes moderne ?

— Je suis... temporaire.

— Vous les croyez ?

— Vous pensez...

— Alors vous l'avez vu ?

— Non.

Depuis toujours à errer dans ces couloirs, il ne l'avait jamais rencontré. Et nulle âme pour en témoigner. N'est-ce pas inquiétant ? Ne nourrissait-il pas quelque doute ?

— Certains racontent...

— Que racontent-ils ?

— Bien...

— Quoi ?

— Dieu...

— Il est mort ?

— Le père ?

— Pourquoi ne le voit-on jamais?

— Les desseins de Dieu sont impénétrables.

L'ange reprit sa route et sa lanterne. Jules sa baguette et son rouage. Jules le héla avant qu'il ne disparaisse mais le bruit des machines couvrait sa voix, à moins qu'il ne fit la sourde oreille.

Jules était maintenant armé d'une baguette et d'un doute. Existait-il? Ange au paradis, pouvait-on douter de son existence? Il avait sous les yeux toute cette mécanique céleste pour en témoigner et malgré cela, cette brèche ouverte sur le doute. Qui servait-il? Pourquoi faire tourner le monde?

La visite à son guide spirituel ne fit qu'ajouter à ses questions: l'archange était athée.

— Comment peut-on être archange et athée?

— Pour avoir vécu en bon chrétien. Sous le poids des fiches, la foi a vacillé.

— Et depuis?

— Il faut s'occuper. L'apocalypse viendra bientôt.

Jules retourna à son rouage. Il redoutait moins l'apocalypse que l'éternité. Les tours de roue se suivent. Et le geste.

La femme de Jules cessa de prier pour son corps inerte. Il y eut quelques larmes, mais l'absence de Jules passa surtout inaperçue. Sa mère le visita de moins en moins souvent. Elle avait tant à faire depuis son veuvage. Ses amies lui prenaient beaucoup de temps. Et puis il fallait bien qu'elle vive. On raconte qu'une infirmière essaya d'abuser de son corps. Mais Jules ne sut rien de tout cela. Seule sa vie spirituelle lui importait désormais.

CLAUDINE BERTRAND

Langue de pièges

POÈMES

I

Sa main d'abord
celle qui ravive les caresses
celle qui s'agite
une légère pression
ses longs doigts fins
comme du sable doré
suspendus au silence
doigts aux lèvres et aux livres
puis le long des cuisses
langue chaude humide et salée
chemise hors du jean
pied nus
paysage en bordure de la fenêtre
une peau à faire chavirer
je l'ai vu quitter le train
imperturbable.

II

Je l'ai suivi du regard
puis mes pas dans les siens
café noir bien tassé
dans l'intime des vibrations
une voix nocturne
des crocs dans la peau rouge
des marques au cou persistantes
langue chercheuse fouineuse
entre soleil et pluie
entre débordement et retenue
le reverrai-je ?

III

Chaque mot chaque souffle
un effleurement des cuisses
lancinance de poses
il tourne les pages d'un livre
voix au-dedans de la voix
jets de vie passionnée,
violents, douloureux
des images sensuelles
à l'écran de mes nuits
peau/langue/lèvres
des signes convoqués dans le mystère
doux murmures au creux de l'oreille
une parole presque irréalée
un secret un rituel
des ongles au cou
étouffent tout souvenir
de la peau frôlant le ventre
dans mes mains il pose l'univers.

IV

Reprise de la scène primitive
désir de décrocher une étoile
à la bordure des lèvres-frissons
à l'entrebâillement de ses cuisses
camoufler son côté femme
à l'ombre des jeunes filles en pleurs
griffures, écorchures sous la peau
enregistrer malgré soi
ces mémoires intimes
l'éclat des yeux qui veillent.

V

Des dessins de son corps
dans l'arc-en-ciel du temps
chair violacée
aux sons d'une musique gitane
seins caressés
doigts de sculpteur
carnet d'adresses volé? Chantage?
du désordre dans la chambre des vertiges
des vêtements au sol
comme sur un champ de bataille
des draps satinés en attente
du cérémonial des corps nus
image hors du monde.

VI

Les plis de son ventre recroquevillé
comme prière immédiate
crient « encore un peu »
elle le quitte la langue figée
derrière une voix suppliante
elle entend celle du père,
du frère, de l'amant
tant de choses à taire
le désir n'est-il qu'une passion orpheline
dans ce pays de sable et d'écume ?

VII

Le ciel est nuit
de son corps échoué sur le rivage
l'eau ruisselle
est-ce de lui qu'elle s'ennuie ?
le café dans la tasse
elle n'en a pas bu
puis au lendemain
en mémoire de rien,
elle se querelle avec ses poèmes
elle les lit pour s'enivrer
de ses images-poignards en haute-mer
la tête appuyée
sur la vague de ses hanches.

VIII

La vie se poursuit sans histoire
tous les deux sur un banc d'école
langues entre-mêlées à lécher
les pourtours de l'univers par petites lampées
spéculer sur le peu de réalité
à l'ombre des fleurs d'oranger et de mimosa
le parti pris des choses fragiles.

IX

Quelques cheveux blonds irradiant
émaillés sur son manteau noir :
vestiges d'une nuit paradoxale
la lune sans retenue
lui fait des clins d'œil complices
les feuilles du souvenir jonchent
le trottoir devant le café
où se réfugie la mémoire
les larmes perlent sur son cou
dans la chambre en désordre
femme à la voix brisée elle se console
entre la langue piégée d'un inconnu
redonner un visage moins barbare au monde.

GISÈLE VILLENEUVE

Et il ne pleuvait même pas !

RÉCIT

Chère Christiane,

Samedi à Port Renfrew. Grand soleil. Pourvu que ça dure encore cinq ou six jours. Après des semaines de préparatifs et d'anticipation, Tom et moi arrivons enfin au point de départ du fameux Sentier de la côte Ouest. Le West Coast Trail fait partie de la Réserve du parc national Pacific Rim et est considéré la plus rigoureuse grande randonnée en Amérique du Nord. Le sentier, tracé dans la dense forêt pluviale tempérée, suit la côte ouest de l'île de Vancouver sur une distance de soixante-dix-sept kilomètres pour aboutir au charmant village de Bamfield.

À quelques endroits, le sentier traverse des réserves indiennes et les Indiens vendent bière et crabes aux randonneurs. Mais ne te méprends pas : le sentier n'est pas une promenade du dimanche en forêt. Surtout avec sur le dos un sac de plus de vingt kilos.

Tour à tour, on marche sur de grosses racines. On enjambe d'énormes arbres tombés au cours de violentes

tempêtes de vent. On escalade de longues échelles de bois qui nous emmènent sur le haut d'une falaise ou au fond d'un ravin. On franchit des ponts de cordage, suspendus au-dessus de torrents. On traverse des ruisseaux, soit à gué, soit assis dans des bacs à câble. On avance précairement sur des trottoirs de bois surélevés, souvent tordus par les intempéries. On se hasarde sur de longs troncs d'arbre jetés au-dessus de dénivellations.

Pour se donner un peu de répit, on suit à marée basse la plate-forme continentale. On découvre alors la puissance de la mer et la richesse de la vie marine. Pour ne pas être victime de la mer, on doit se familiariser avec la table des marées. On doit aussi se méfier des chenaux de marée. Ce sont des anfractuosités causées par l'érosion du roc de la plate-forme et dans lesquelles les vagues s'engouffrent en tourbillonnant. À marée basse, la plate-forme est également criblée de bassins de marée dans lesquels baignent oursins et mollusques, anémones et étoiles de mer. Algues et épaves rejetées loin sur la grève témoignent de l'extraordinaire force des vagues.

Et le temps dans ce pays sauvage? Impossible de l'ignorer. Si le temps se gâte, il peut rendre périlleuse une randonnée déjà difficile. D'épais bancs de brume pénètrent la forêt et désorientent le randonneur. Les trottoirs de bois surélevés deviennent aussi glissants que des patinoires. Si par temps sec, on s'enfonce dans la boue jusqu'aux chevilles, lorsqu'il pleut, on s'y enfonce jusqu'aux genoux. On nous a avertis: «Attendez-vous à marcher, manger et dormir sous la pluie torrentielle.»

Ce matin au petit déjeuner, dans la salle à manger de l'ancien hôtel forestier de Port Renfrew, un homme du pays

nous raconte : « Il tombe deux cents pouces de pluie par année ici. Il pleut aussi fort que tu peux l'imaginer et puis il se met à pleuvoir doublement plus fort. Quand il pleut, les campeurs se lèvent le matin et chaque fissure, chaque ruisseau est un torrent. Tu ne peux pas avancer, tu ne peux pas reculer. » Tom et moi échangeons un regard. Échapperons-nous au déluge ?

Nous entrons enfin dans cette forêt pluviale tempérée, exotique comparée au pays albertain plus aride et montagneux avec lequel je suis familière. Les premiers trente kilomètres traversent la section la plus dangereuse du Sentier. Aujourd'hui, nous comptons parcourir treize kilomètres jusqu'à Camper Bay, la plage où nous camperons ce soir. Nous partageons une parfaite solitude dans cette forêt curieusement silencieuse. Les arbres nous cachent la mer, mais, miracle, aucun moustique. Malgré le terrain qui monte et descend sans arrêt, malgré le poids de mon sac à dos qui me déchire les épaules, tout m'enchanté. La lumière qui filtre entre les cèdres rouges de l'Ouest. Les fougères et les orchidées qui poussent sur les talus. Même les grosses limaces noires immobiles en travers du chemin.

Je suis si en accord avec l'idée de cette randonnée, si bien préparée physiquement et mentalement que, si je m'attends au pire, c'est-à-dire au plus difficile, je surmonterai tout. Brouillard de mer, froid de la nuit, pluie, boue, rigueur du chemin, fatigue, ce ne sont plus là des embûches qui découragent. Au contraire, ces éléments constituent la nature même de l'aventure. Comment alors, dans un tel esprit, aurais-je pu anticiper l'accident qui allait altérer cette randonnée tant désirée ?

Dimanche matin.

Nous campons sur la plage à Camper Bay. Une plage large de cent mètres entre la forêt et la mer houleuse. Pour nous abriter du vent, nous avons monté la tente près des arbres et derrière des épaves rejetées par la mer, comme si la mer avait voulu retourner les troncs flottants à leur point d'origine, à la lisière même de la forêt vivante. J'écris assise sur un de ces troncs gigantesques, alors que le soleil me brûle les mains et que le vent me fouette le visage.

Nous attendons ici la marée basse de demain matin. Si la mer se calme, nous suivrons le littoral jusqu'au ruisseau Sandstone où nous rejoindrons le sentier en forêt. Nous espérons camper demain soir au ruisseau Walbran, à neuf kilomètres de Camper Bay. Si cette distance semble faible, pour moi, elle est soudainement grande. Car le pire, non le plus difficile, mais le pire, parce que non souhaité, m'est arrivé. Par simple malchance, je me suis déchiré un cartilage du genou gauche.

Comme ça, bêtement, en posant le pied sur des racines enchevêtrées. Depuis quinze ans que je fais de l'escalade, que je marche sur glaciers et grimpe sur éboulis à flanc de montagne, aucun accident. Alors, pourquoi, ici, maintenant ? Et il ne pleuvait même pas !

Hier en fin d'après-midi, en pleine forêt, l'aventure a donc pris un mauvais tournant. Mais je n'y croyais pas encore. Je me disais : c'est une rêverie que je m'invente, un jeu que je joue pour oublier le fardeau qui me pèse sur les épaules. Dans une seconde, je me retrouverai dans le moment présent, en train de marcher normalement.

Eh non ! C'est bien moi en chair et en os et en cartilage déchiré qui gis là. Je pense : la survie en forêt, c'est une affaire de sang-froid. D'ailleurs, nous sommes complètement seuls. Le secours peut prendre des jours avant d'arriver. Je n'ai pas le choix : je dois marcher. Tom m'aide à enjamber troncs et broussailles. La moindre dénivellation me coûte un effort considérable. Le moindre pas est une torture lente et inévitable.

Bientôt, le centre de mes préoccupations se déplace : mon sac à dos pèse une plume, mon genou une tonne. Pour alléger le poids de ma situation et de ma déception, je m'appelle « mémère » en riant. J'avance bravement, mais si lentement, misérable pas à misérable pas. À ce rythme-là, nous n'arriverons jamais à Camper Bay avant la tombée du jour.

Comme si les dryades, ces nymphes des forêts, avaient pitié de moi, un espace parfait pour une seule tente s'ouvre à deux pas — à deux pas si difficiles — du sentier. Nous passerons donc la nuit, seuls en pleine forêt. Le soir est doux. Les arbres nous protègent. Nous dînons de poulet teriyaki déshydraté.

Dans la tente, j'écoute les silences de la forêt. Au loin la mer respire ; on dirait un grand vent parmi les cèdres. Je m'endors en imaginant que, malgré l'adversité, je compléterai héroïquement les soixante-cinq kilomètres qui nous séparent encore de Bamfield.

En cette fin d'après-midi sur la plage de Camper Bay, des randonneurs commencent à arriver. Des groupes de Canadiens, un couple d'Australiens, un couple d'origine allemande. Tous s'installent à discrète distance, bien que je doive raconter patiemment mon histoire à chacun. Nous ne serons plus seuls jusqu'à demain matin. Malgré ma situation

fâcheuse, je suis bien au soleil et au vent à contempler la mer. Si seulement un miracle se produisait: marcher de nouveau. Non sur les eaux, mais en forêt avec cartilage intact.

Tom ne me blâme pas, bien sûr, mais je vois bien que cette situation le contrarie. Pourquoi, lui qui ne souffre de rien, devrait-il avorter notre aventure à cause de mon genou? Il m'encourage à continuer. Nous irons lentement. Nous sommes bien équipés. Nous avons suffisamment de nourriture. Je le laisse m'influencer, car je désire cette randonnée autant que lui. Et puis, parfois il faut prendre des risques. Car n'est-ce pas au bout du risque que nous découvrons des aspects surprenants de nous-mêmes? N'est-ce pas ça, l'aventure?

L'arrivée soudaine d'un garde du parc qui patrouille dans son canot de sauvetage jette un élément d'incertitude au beau milieu de notre détermination à poursuivre notre odyssée.

Lundi.

Nous sommes debout depuis l'aube. Dilemme. La mer est si agitée que, même à marée basse, nous ne pourrions suivre le littoral. Nous n'avons pas le choix. Il faut reprendre le sentier en forêt, couvert d'arbres tombés et parsemé de trous de boue. Par contre hier soir, les gardes du parc parlaient déjà de sauvetage. Mais je ne veux pas me faire secourir. Je veux aller de l'avant.

Sur la grève, Richard, le garde du parc, a communiqué par radio avec Bob, son superviseur, resté au large dans le Zodiac, le canot pneumatique de sauvetage. Ce dernier a demandé que nous attendions leur retour le lendemain

matin, afin qu'il puisse évaluer lui-même la situation. Richard est un jeune gars fort sympathique. Mais Bob? J'imagine un vieux loup de mer bourru qu'impatientent nos caprices de résidents de l'arrière-pays, ignorants des dangers de la mer et de la forêt pluviale.

À 6h45 ce matin, le Zodiac réapparaît entre deux houles. Tom se précipite sur la grève et grimpe sur la plate-forme battue par les brisants. Je le suis en clopinant. La mer agitée empêche l'embarcation d'atteindre le rivage. Donc pour nous rejoindre, Richard entreprend une manœuvre dangereuse. Entre deux séries de vagues, Bob dirige le canot tout près de la plate-forme rocheuse. Dans la brève accalmie, Richard doit sauter immédiatement sur le roc. Aussitôt, les vagues se remettent à déferler et Bob fait rapidement marche arrière, sinon le Zodiac échouerait sur cet écueil.

Alors s'entament en français ce que j'ai surnommé les pourparlers sur le rocher. De temps en temps par communication radio, Richard fait un compte rendu en anglais à Bob. Pendant une heure, dans le vent et le tumulte des vagues, nous pesons le pour et le contre. Le pour est simple : continuer. Marcher lentement et avec d'infinies précautions. Nous avons l'expérience du pays sauvage et sommes bien équipés. Le contre a tous les arguments de son côté.

S'il pleut, la marche en forêt deviendra périlleuse, surtout avec un genou blessé. Si alors j'ai besoin d'aide, après Camper Bay, il n'y a que deux autres points de sauvetage possibles. Les gardiens de deux phares près du sentier peuvent aussi prêter assistance, mais ensuite, le secours devient très difficile. En forêt, toute opération de sauvetage par hélicoptère est impensable. Près du passage Nitinat, où

le grand lac Nitinat se rétrécit pour se jeter dans la mer, les Indiens peuvent me transporter jusqu'à un village à l'intérieur des terres. Éventuellement, on pourrait me secourir de là-bas. Cette tournure de phrase me donne l'impression que je serais coincée dans ce village pendant une éternité.

Je suis sur des charbons ardents. Il y a Tom qui est en pleine forme. Il y a mon désir de faire cette randonnée, malgré les risques. Par contre, nous devons aussi considérer la sécurité des gardes. Richard précise que Tom n'est pas tenu de venir avec moi si on effectue un sauvetage de Camper Bay, dès que la mer se calme. Ainsi, si la mer se calme demain midi au plus tard, Tom aura encore suffisamment de temps avant la fin de nos vacances pour faire la randonnée solo.

Cette nouvelle option clôt les pourparlers. Va donc pour le sauvetage. Richard est visiblement soulagé. Il nous assure pourtant que la décision finale nous appartenait, mais avoue qu'il n'aurait pas voulu être, si je puis dire, dans nos chaussures de marche. Nous échangeons des poignées de main cordiales et Richard, perché sur le bord de la plateforme, attend une brève accalmie et saute dans le Zodiac. Aussitôt, le canot et les deux hommes disparaissent dans la brume et les vagues.

Au fond de la plage, les campeurs arrivés la veille ont levé le camp. Nous sommes seuls à nouveau entre mer et forêt. Nous espérons une mer calme, afin de mettre fin à cette attente au goût de défaite. S'agit-il seulement d'une défaite? Je préfère envisager l'aventure dans sa vraie perspective. L'aventure en soi n'est pas un but. Ce qui compte n'est pas seulement d'arriver, mais le voyage lui-même

avec ses impondérables, ses retournements, ses péripéties qui se cachent à chaque tournant.

Mardi.

Beau matin. Il ne pleut toujours pas ! Aujourd'hui est notre jour ultime. Si je ne peux être secourue avant midi, Tom devra abandonner le projet d'une randonnée solo. À l'aide des jumelles, il scrute la mer depuis les premières lueurs de l'aube. La brume se dissipe plus rapidement qu'hier, mais la mer est encore houleuse. Les vagues sur les galets font en se retirant exactement le même bruit qu'un hélicoptère. J'ai longtemps cherché l'appareil dans le ciel avant d'identifier correctement l'origine de ce fracas. L'écho roule entre les falaises.

Depuis dimanche, nous sommes dans un état purement contemplatif, une sorte de calme plat qui contraste étrangement avec l'incessant mouvement de la mer. Nous parlons à peine, ne mangeons presque pas. Nous n'avons pas le goût de lire. J'écris dans mon carnet de voyage et seul l'acte d'écriture tient à distance la sournoise idée d'échec. Curieuse chose que l'attente. Si nous l'avions choisie, nous goûterions notre solitude, brisée seulement par l'arrivée des randonneurs en fin d'après-midi et leur départ tôt le lendemain. Ce va-et-vient sur notre plage amplifie cette attente forcée.

Ce va-et-vient ressemble à une marée humaine montante et descendante. Et telle la marée, trop de randonneurs abandonnent encore leurs débris sur la plage comme autant d'épaves. Certains groupes semblent transporter sur leurs dos toute leur batterie de cuisine, ainsi qu'hier, cette famille de Victoria. Papa a même extirpé de son sac à dos son gros

oreiller de plumes. Les enfants un sac de guimauves parce qu'en camping on fait invariablement griller des guimauves. Ce matin, maman préparait la pâte à galettes en mesurant exactement les ingrédients avec ses ustensiles à mesurer. Ils sont partis tout à l'heure en laissant sur la plage des sacs de plastique remplis d'ordures. Les corbeaux s'acharnent déjà sur cette manne. Ces mêmes corbeaux qu'un trio de jeunes hommes s'amusaient hier à harceler avec des lance-pierres.

Heureusement, d'autres groupes — le couple d'Australiens, deux femmes novices guidées par un charmant Britano-Colombien de descendance française et ce couple d'Allemands dans la soixantaine, solide et aguerri, que nous avons rencontré l'an dernier sur le mont Yamnuska près de Calgary — ne laissent sur le sable que l'empreinte de leurs chaussures. Nous aussi avons le pied léger.

Notre camp est défait depuis des heures, équipement et nourriture redistribués en prévision de notre éventuelle séparation.

À onze heures, Tom se précipite vers le rivage: il vient de repérer le Zodiac. Lorsque j'arrive en boitant à notre rocher des pourparlers, il est déjà en grande conversation avec Richard. Je jette un coup d'œil au canot ballotté par la houle et m'imagine l'humeur de Bob, ce vieux loup de mer bourru.

Richard annonce que, selon les prévisions maritimes, la mer ne se calmera pas avant demain. Ou avant deux ou trois jours. Tout d'un coup, cette attente devient intolérable. J'ai le besoin d'agir. Ne pourrais-je pas, moi aussi, sauter de la plate-forme dans le canot? Consultation radio. Bob ne l'aurait jamais suggéré, mais puisque c'est moi qui le propose, il affirme que, oui, c'est possible de le

faire. Richard explique qu'il descend dans une anfractuosité dans le roc. Lorsque cette fente est remplie par une vague, c'est à ce moment précis qu'il saute dans l'embarcation. Nous sommes à marée haute, ce qui facilitera la manœuvre. Richard m'avertit : « Par exemple, vous allez sûrement vous mouiller. » Je réponds en riant : « De toute façon, j'ai besoin d'un bain. »

Pendant que nous cherchons nos sacs à dos, Richard retourne dans le Zodiac prendre les combinaisons de survie. Je me sens tout à fait capable d'exécuter ce numéro d'acrobatie. D'ailleurs, j'ai appris à faire pleinement confiance aux deux gardes. Même si j' imagine Bob un vieux loup de mer bourru. Et puis, je pense : sauvetage en mer. C'est excitant,  a ! Après tout, je l'aurai, ma part d'aventure.

Nos sacs à dos sont bouclés.

Tom n'est plus sûr s'il reste ou s'il vient avec moi. Dans un sens, j'aimerais qu'il m'accompagne. Après tout, ces vacances, nous les avons planifiées ensemble. Nous jetons un dernier coup d'œil pour nous assurer que nous laissons la plage intacte. Il est temps de partir. Tout à coup, Tom me dit : « Je reste. » Je suis un peu d separ e, même si c'est ce que nous avons convenu la veille. Il ajoute qu'il prend ses décisions au fur et à mesure et me demande si ça va. J'ai le cœur gros mais lui réponds que oui, ça va. D'ailleurs, je n'ai d'autre choix que de lui laisser son choix. Après tout, ce n'est pas son genou qui a flanch .

 a y est : nos vies et notre aventure se séparent ici. Pas tout à fait, car je lui donne une mission. « Tu seras mes yeux et mes oreilles. » Et déjà, il promet que, l'an prochain, nous le ferons ensemble, ce Sentier.

De retour au rivage, je vois à ma grande consternation que, grâce à la marée haute, Bob a réussi à diriger le Zodiac sur la plage. Richard annonce qu'on ne peut plus sauter de la plate-forme, car la fente dans le roc est déjà submergée. Eh bien! La marée haute m'enlève même l'ivresse d'un sauvetage en mer. Décidément, je me fais couper l'aventure sous le pied.

Je rencontre enfin Bob. Il est blond. Il est souriant et avenant. Et il est tout jeune. Elle tombe à l'eau, ma conjecture sur le vieux loup de mer bourru. Malgré sa jeunesse, il pratique ce métier depuis cinq ans et a, donc, acquis une solide expérience. L'an dernier, il y a eu soixante sauvetages. Avec dix mille randonneurs par saison, on prévoit autant de sauvetages cette année. Considérant que seulement quatre gardes de parc patrouillent soixante-dix-sept kilomètres de sentier et de littoral, la tâche est d'envergure, même si l'armée, la garde côtière et des pêcheurs prêtent parfois main-forte. Richard, lui, nous apprend que, malgré son expérience acquise dans les parcs nationaux de l'Alberta et son expérience de travail en mer, il en est à ses premières armes en matière d'opérations de sauvetage. Il ne manque ni de cran ni d'adresse.

Richard m'aide à enfiler la combinaison de survie. Il tutoie Tom depuis dimanche mais continue à me vouvoyer. Je lui dis: «On peut se tutoyer maintenant, surtout que tu es en train de m'habiller.» Tom remarque que j'ai l'air d'une astronaute dans ma combinaison orange et en profite pour annoncer que, définitivement, il ne viendra pas avec nous.

J'embrasse mon compagnon d'aventures. C'est émouvant cette séparation sur un rivage de galets gris entre une

mer agitée et la forêt immuable sur sa haute falaise. Il fait encore grand soleil.

Bob me donne les directives pour l'embarquement. Je m'installe sur la bâche orange sur la proue du canot. Bob et Richard poussent l'embarcation pour l'éloigner le plus possible du rivage. Richard saute à bord et rame contre la force des houles. Lorsque l'eau lui monte à la taille, Bob saute à bord lui aussi et démarre le moteur. Nous nous éloignons lentement dans le creux puis sur la crête des vagues.

Toujours sur la plage, Tom, avec sa veste, ses jambières et son chapeau de Goretex rouge, fait contraste flamboyant contre le gris de l'immense grève. On dirait un homme échoué sur une île déserte. Puis, je me rappelle qu'à Camper Bay le 10 novembre 1860, le navire *John Marshall* a fait naufrage. Tant de naufrages le long de cette côte qu'on l'a surnommée le cimetière du Pacifique. Sauf que Tom n'est pas naufragé. C'est par choix qu'il reste dans le pays sauvage.

Quant à moi, le lendemain, je suis remontée en voiture jusqu'à Port Alberni et ai suivi pendant cent kilomètres une route de foresterie jusqu'à Bamfield. Installée au motel du village avec vue sur la mer, j'ai compensé mon immobilité forcée par l'écriture et la lecture. Chaque jour, je me levais à l'aube et suivais sur la carte du Sentier les étapes que Tom parcourait. Trois jours plus tard, à raison de vingt kilomètres par jour, il est arrivé à Bamfield.

Ainsi, malgré la fragilité du moment, l'aventure a quand même suivi son cours. Mais ce n'est que partie remise. Au soleil ou à la pluie battante, et sans sauvetage,

cette fois, je la ferai d'un bout à l'autre cette randonnée du Sentier de la côte Ouest. À genoux, s'il le faut!

Toutes mes amitiés de Bamfield, le 3 juin 1995,

Gisèle.

PAUL BEAULIEU

*Les sentiers parallèles : Katherine
Mansfield et John Middleton Murry*

ESSAI

Poursuivant avec une dévotion exemplaire son entreprise de publication des inédits de Katherine Mansfield, John Middleton Murry offrait en 1951 au public les lettres (un livre de 700 pages) qu'entre 1913 et 1922 lui avait adressées sa femme au cours de séparations répétées qui ont perturbé leur vie commune.¹ On pouvait alors s'interroger sur la sagesse de livrer aux lecteurs une seule face de cet échange intime. Même si les mots et les expressions tantôt tendres inspirés par l'amour, tantôt acerbes, suite à une mésentente, écrits par Katherine Mansfield permettent de deviner dans une certaine mesure le contenu des missives de John Middleton Murry auxquelles elle répond, cette interprétation peut facilement égarer le lecteur. En effet, l'image de John Middleton Murry que peignent plusieurs missives de Katherine Mansfield, rédigées lors de périodes d'insécurité ou sous l'angoisse que provoquait en elle la marche progressive de la tuberculose qui minait ses forces vives,

n'est guère flatteuse. D'où l'importance de pouvoir prendre connaissance des textes des deux correspondants pour suivre fidèlement le dialogue.

Voici qu'en complément ont été révélées en 1983 dans un fort volume de près de 400 pages les lettres — un peu plus de la moitié, dit-on — (les exigences de publication et le souci d'éviter les répétitions et les éléments sans grand intérêt ont amené l'élimination d'environ deux cents documents: télégrammes et lettres) de John Middleton Murry à Katherine Mansfield.² Les premières datent de janvier-mars 1912, alors qu'étudiant à Oxford il était déjà sous l'envoûtement du réalisme du premier recueil de nouvelles que la jeune néo-zélandaise venait de publier à Londres sous le titre évocateur de *In a German Pension*, livre inspiré par un séjour forcé en Allemagne en 1909, conséquence d'un mariage impromptu le 2 mars de la même année à un professeur de chant, George Bowden. Alertée, Madame Annie Beauchamp s'empressa de venir de Nouvelle-Zélande à Londres et dans le but de minimiser l'impact défavorable du coup de tête de sa fille — n'avait-elle pas quitté son mari dès le lendemain de la cérémonie civile — la conduisit à Wörishoven, petite station thermale en Bavière connue pour ses traitements curatifs. La lecture de ces récits fit naître en John Middleton Murry le désir de connaître l'auteur et sur son initiative une première rencontre eut lieu en décembre 1911. Il s'ensuivit un échange qui devait durer près de onze années. Les premières lettres de John Middleton Murry répondent à des demandes de renseignements émanant de Katherine Mansfield sur des écrivains marginaux, mais les billets de cette dernière n'ont pas été conservés. Toutefois, s'étant découverts de profondes affinités, d'étroits rapports

s'établirent rapidement entre eux et, John Middleton Murry ayant accepté le 11 avril 1912 l'invitation de Katherine Mansfield à partager son appartement à Londres, commença une vie commune. Mais la ronde des déménagements et des séjours de Katherine Mansfield à l'étranger avec ses contraintes et ses déchirements ne se fit pas attendre. Pour parer aux séparations les deux partenaires eurent recours à un échange de lettres. La fréquence et le ton des missives de John Middleton Murry varient selon les années et les motifs qui ont occasionné les absences de Katherine Mansfield. Celles écrites au début de leur liaison débordent de confiance et de familiarité. Les signatures adoptées par les deux partenaires en témoignent : Tig (déformation de Tiger) ou Wig pour Katherine Mansfield, Bogey ou Boge pour John Middleton Murry. Aussi les échanges se situent-ils sur un pied d'égalité. Mais la maladie qui frappe tôt Katherine Mansfield creuse un état mental non réceptif. C'est ainsi qu'à partir de 1918, année où se confirma la gravité de la maladie, la poursuite d'un climat plus clément entraîna une répétition de séjours souvent prolongés en France, en Italie et en Suisse. Période particulièrement éprouvante, car les lettres de Katherine Mansfield prennent à l'occasion la tournure d'un réquisitoire. Face aux récriminations de sa femme, John Middleton Murry se tient sur la défensive. Même s'il se veut plus attentif, ses réponses dénotent une incompréhension ou attachent une importance injustifiée à certaines expressions. Malhabile dans le choix des mots qu'il écrit, il s'ensuit des moments de tension. Alors que pour Katherine Mansfield une lettre émane d'un besoin viscéral et constitue une présence quasi physique qui établit un lien, John Middleton Murry ne fait que répondre aux lettres

qu'il reçoit. Aussi se sent-il dominé. C'est par sa lettre du 5 janvier 1923 en réponse à l'invitation des plus chaleureuses de Katherine Mansfield fin décembre 1922, de venir la rejoindre pour quelques jours au Prieuré de Fontainebleau où elle avait cherché refuge en octobre 1922 auprès de Gurdjieff dans le fallacieux espoir d'une guérison, que se clôt le dialogue. Il lui annonçait son arrivée le 9 janvier. Retrouvailles en quelque sorte d'adieu que ce jour de janvier 1923, car après un après-midi passé ensemble à rencontrer les amis qu'elle s'était faits et à lui expliquer les changements qui s'étaient opérés dans sa façon de penser, Katherine Mansfield mourut dans la soirée d'une hémorragie due à un geste précipité en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre à coucher.

Cette publication vise-t-elle à réhabiliter John Middleton Murry en le révélant sous un jour plus favorable? Dans son introduction Madame C.A. Hankin précise son but: «It is his own words to the woman he undoubtedly loved that may help redress the imbalance in the public view of Murry. Like most of his fellows, he was a flawed human being... (p. 6-7)». Quelle que soit l'intention du compilateur, on peut regretter que les deux correspondances aient été publiées isolément, car les références identifiant les missives de Katherine Mansfield auxquelles répond John Middleton Murry, de même que les brèves notes sur les personnalités et les incidents dont il est fait mention, laissent à désirer. Pour corriger ces faiblesses et saisir le sens entier de cet échange passionné, une connaissance approfondie de la vie et de l'œuvre de l'un et de l'autre s'avèrent un pré-requis. Récent développement: une nouvelle édition en cinq volumes sous le titre *The Collected Letters of Katherine*

Mansfield (trois volumes ont déjà paru) reproduisant les lettres à ses nombreux correspondants et celles à John Middleton Murry, mais l'ensemble des réponses de ce dernier à Katherine Mansfield n'y figurent pas. Les notes sont plus élaborées, néanmoins il demeure que pour suivre la pensée des deux correspondants, la lecture des lettres d'un volume en regard de celles de l'autre s'impose. Maintenant que les missives des deux partenaires sont du domaine public et nous ouvrent des perspectives sur une période de onze années d'une vie dans laquelle alternent des moments heureux et des périodes douloureuses, tentons dans une appréciation globale de cerner la part de lui-même que l'homme appelé John Middleton Murry a partagée avec une compagne possédant une personnalité très marquée et l'influence que l'écrivain a exercée sur l'œuvre littéraire de Katherine Mansfield. La question pourrait être inversée et s'adresser à cette dernière tant est intégrée la démarche des deux êtres.

Une lecture objective du volume de lettres de John Middleton Murry, avouons-le, n'est guère facile. D'une part, un préjugé favorable à l'endroit de Katherine Mansfield se dégage de son œuvre romanesque et surtout de son *Journal* et de sa *Correspondance*, mieux connus des lecteurs francophones que les ouvrages de son partenaire parus à l'époque et qui ne bénéficient pas d'une traduction française, sauf *Between Two Worlds*, un début d'autobiographie, dont une adaptation parut à Paris en 1941 sous le titre révélateur *Katherine Mansfield et moi*, titre plus conforme au contenu. En effet, Katherine Mansfield est sans cesse présente dans ces pages. Cependant les travaux littéraires de ce dernier débutèrent très tôt et révèlent un esprit audacieux. Encore

étudiant, il fonda en juin 1911 une revue d'avant-garde *Rhythm* qui, après une dizaine de numéros, devint en mai 1913 *The Blue Review*. Le jeune directeur faisant fi des idéologies insulaires s'était nourri de la pensée de Bergson et, en art, il s'était rangé du côté de Picasso. Ces deux revues attirèrent les jeunes écrivains en révolte contre le conformisme intellectuel qui prévalait en Angleterre et surtout furent l'expression d'une ouverture d'esprit sur l'Art moderne. La reproduction d'un dessin de Picasso — une première en Angleterre — est insérée parmi les pages intérieures du premier numéro. Initiative vraisemblablement due à John Middleton Murry qui avait publié en novembre 1911 dans *New Age* un article sur ce peintre. Parmi les collaborateurs des deux revues on trouve entre autres Rupert Brooke, H.G.Wells, Arnold Bennett auxquels s'est jointe Katherine Mansfield. Ces revues n'eurent qu'une petite diffusion et furent de courte durée. Son premier livre, un essai critique sur Dostoïevski parut en 1916 et fut suivi d'un roman, *Still Life*, la même année, œuvres qui d'ailleurs n'atteignirent pas une grande notoriété. N'écrivit-il pas le 11 février 1918 à Katherine Mansfield que son roman lui avait rapporté en droits d'auteur £8-10-0 alors que la dactylographie lui avait coûté £9-0-0 d'où une perte de 10/-. S'ajoutèrent quelques essais et recueils de poèmes. Son œuvre littéraire prit une certaine ampleur, grâce en particulier à son rôle de directeur de l'hebdomadaire *The Athenaeum* (1919-1920). Il sut recruter des collaborateurs de première valeur — n'y trouve-t-on pas dans le numéro initial une étude de Valéry: «La crise de l'esprit» — et la revue connut un succès rapide. Sa faiblesse: la revue s'adressait davantage à une élite, ce qui amena sa perte.

Mais ce qui devait le consacrer parmi les meilleurs critiques de sa génération fut en mai 1921 une série de six conférences à Oxford: *The Problem of Style* qui attira nombre d'auditeurs et est encore reconnue comme un classique. Si le rayonnement de ses ouvrages se limita surtout à l'Angleterre, il sut se faire des admirateurs parmi quelques écrivains français, entre autres Valéry et Charles Du Bos. Ce dernier considérait John Middleton Murry comme un des grands critiques de son époque et on trouve dans son *Journal* et dans ses *Approximations (Troisième série)* outre un long article analysant l'œuvre critique, particulièrement *Le Problème du style*, de nombreux commentaires élogieux sur ses études littéraires traitant de Keats, Shakespeare, Thomas Hardy. De son côté, John Middleton Murry portait un vif intérêt à la littérature française contemporaine. On sait l'attachement qu'il voua à Péguy en tant qu'homme et à ses écrits, qui lui inspira un article dans le *Quarterly Review* de janvier 1918. Témoignage de son admiration pour le créateur d'*À la recherche du temps perdu*, il collabora à un Hommage à Proust publié à Londres en 1924 par un groupe d'écrivains anglais. Il écrit également des chroniques sur les écrivains français dans le *London Times Literary Supplement*.

Ce rappel des travaux littéraires de John Middleton Murry ne se veut pas une simple nomenclature, mais est une indication des préoccupations intellectuelles et spirituelles que partageaient Katherine Mansfield et John Middleton Murry, car pour nombre de lecteurs ce dernier demeure dans l'ombre de Katherine Mansfield qui pourtant n'avait publié de son vivant que trois volumes de nouvelles: *In a German Pension* (1911), *Bliss and Other Stories* (1921), *The Garden*

Party (1922) et deux nouvelles à tirage restreint : *Prelude* (1918) et *Je ne parle pas français* (1920). Les nombreux inédits de Katherine Mansfield publiés grâce à John Middleton Murry accrurent considérablement son audience.

Ajoutons que le tragique de la destinée de la jeune femme fait naître un courant de sympathie envers elle. Par contre, les nombreux commentaires péjoratifs sur la mesquinerie du caractère de l'homme et les accusations que la publication des inédits fut entreprise dans un but lucratif dont John Middleton Murry fut la cible tant des écrivains qui l'ont fréquenté que des auteurs de nombreux essais sur Katherine Mansfield au cours des années laissent dans l'esprit du lecteur une perception négative. De plus l'écrivain avait le don de s'aliéner par ses gestes la sympathie d'amis, tels que D.H. Lawrence, Bertrand Russell, Aldous Huxley, Virginia Woolf qui l'accablèrent de quolibets.

Autre obstacle à une approche objective. On ne peut éviter un rapprochement entre les lettres de Katherine Mansfield à John Middleton Murry, lettres dont la richesse intérieure, la profondeur de pensée, la poésie dépassent de cent coudées le contenu plutôt terne et souvent dénué de substance des missives qu'elle recevait de son mari. Au surplus, Katherine Mansfield possède le don inhérent au correspondant, c'est-à-dire la chaleur humaine qui favorise la communication. Au lieu d'émaner d'un être sur la défensive, paralysé par le poids des tâches qui le dépassent, tel qu'apparaît fréquemment John Middleton Murry dans sa correspondance, on trouve dans celle de Katherine Mansfield une femme qui, malgré la maladie qui la tenaille, la peur de la mort, tend de toutes ses forces à saisir la vie dans sa totalité et en communique la ferveur à son correspondant.

Alors que John Middleton Murry se contente de répondre aux attentes et aux appels de l'autre, pour Katherine Mansfield la lettre est un moyen d'élaborer une doctrine de vie et de la partager. C'est ce qui donne à sa correspondance un caractère de permanence, une valeur unique.

Situer le climat psychologique dans lequel a évolué ce commerce épistolaire me paraît une démarche préliminaire. Rappelons que c'est en réponse à une supplique de sa femme, alors à Bandol pour cause de santé, que John Middleton Murry lui écrivit presque quotidiennement à partir de 1918. Déjà sous le poids d'un état dépressif latent dû au fardeau de son travail de censeur en chef au ministère de la défense durant la Grande Guerre, il parvenait à peine à coucher sur le papier autres choses que l'énumération de problèmes personnels, la description d'occupations journalières, autant de points sans grand intérêt, sans résonance intime, si l'on en juge par les réactions fréquemment agressives d'une femme qui recherchait avant tout un appui. Le ton des lettres laisse trop souvent percer l'impression d'une corvée qui lui pesait. Cet « Homme sans tempérament », pour reprendre le titre d'une nouvelle de Katherine Mansfield, dont le héros ressemble étrangement à John Middleton Murry, est rarement motivé dans ses missives par un sursaut de compréhension chaleureuse devant les moments pénibles que vit sa compagne, devant les sautes d'humeur souvent imprévisibles de cette dernière; sauf durant de courtes périodes réussit-il à prendre en main la situation, à faire le geste de partage redonnant confiance et courage à l'un et l'autre face à l'adversité qui s'acharne contre eux: faillite financière de John Middleton Murry en 1914 entraînée par la défection de l'éditeur de ses revues, séparations, maladie

de Katherine Mansfield confirmée en 1918 qui entraîna chez les deux êtres une nouvelle approche dans leurs rapports.

Une caractéristique sous-tend l'ensemble des lettres de John Middleton Murry : elles émanent d'un être émotionnellement et intellectuellement dominé par une personnalité trop forte qui le paralyse dans son expression. On a nettement l'impression que cet état de domination psychique l'incitait à toujours demeurer en deçà de sa pensée ou de ses sentiments affectifs craignant une rebuffade. Katherine Mansfield n'avait-elle pas affirmé que dans le couple elle avait été l'homme, lui la femme.

Il importe aussi de noter un facteur capital ; l'écart des antécédents familiaux et sociaux et des traits de caractère des deux partenaires. John Middleton Murry venait d'un milieu humble et était dans une large mesure obsédé par ses origines. Pusillanime il s'esquivaient devant l'obstacle. Katherine Mansfield au contraire appartenait à un pays de pionniers et était possédée par l'appel de la découverte qui, tout en la poussant à des excès qui laissèrent des traces amères, la forçait au dépassement. Dans leur poursuite des choses de l'esprit Katherine Mansfield était l'élément créateur, alors que John Middleton Murry, intellectuel par tempérament, se trouvait dans un état de dépendance qui influait sur son comportement.

L'intuition propre à l'âme féminine avait permis à Katherine Mansfield de percer tôt ce côté défensif du caractère de son compagnon. Dans une lettre qu'elle lui écrivait le 15 mai 1915, elle ne peut retenir ces constatations caustiques :

J'ai retrouvé la raison après vous avoir écrit, hier. Je déplore qu'il y ait quelque chose en vous qui me fasse sentir que je ne suis qu'une sottise, quand j'ai envie de vous écrire à toute vitesse. C'est que vous ne le faites jamais ; vous vous tenez sur vos gardes, vous vous surveillez, vous avez toujours peur que je ne fasse une scène (vol. 1, p. 70).

Cependant le ton des lettres n'est pas toujours aussi mordant. Plusieurs des missives échelonnées sur une longue période dans lesquelles Katherine Mansfield chante son amour, démontrent que, malgré les heurts et les incompréhensions, le besoin de partage demeure chez elle toujours vivace.

Mais comment réagit John Middleton Murry toujours sur ses « gardes » ?

Maladroit et, à l'occasion, mesquin dans l'expression de ses états d'âme même les plus sincères, il évoque sans malice, mais avec gaucherie, des personnes ou des situations qui ne peuvent, à cause d'incidents antérieurs ou d'antagonisme de personnalités, que blesser celle qui cherchait auprès de lui un appui non seulement physique, mais également sensible. Un exemple : comment pouvait-il manquer à ce point de psychologie en faisant part à Katherine Mansfield d'un article sur le récent recueil de nouvelles de la princesse Bibesco — née Asquith — dans lequel Rose Macaulay écrivait que l'auteur « s'inspirait de Katherine Mansfield » ? Or, celle-ci était au courant des relations sentimentales étroites qui s'étaient nouées entre Elizabeth Bibesco et John Middleton Murry. La réaction de Katherine Mansfield fut sans équivoque : « Ne m'envoyez pas le *Daily News* sur E.B. » (vol. 3, p. 318).

La séparation engendrait souvent l'incompréhension. En effet cédant, même quelquefois de mauvaise grâce, réaction dans les circonstances compréhensible, aux demandes impulsives de sa compagne soit de donner suite aux appels de Francis Carco d'aller le rejoindre durant la guerre, à son cantonnement à Gray en 1915, ou de partir vivre à l'étranger durant de longs mois dans des climats plus favorables à sa santé, ce qui entraînait des départs précipités, John Middleton Murry se laissait guider par des sentiments altruistes. Preuve de fidélité, il garda intacte sa confiance en l'amour indéfectible que lui portait sa compagne. Les cinq lettres qu'il lui adressa en février 1915 témoignent de sa vision. Cependant ses gestes de bonne volonté provoquaient fréquemment de la part de Katherine Mansfield des réactions imprévues sinon offensantes. Acceptait-il la séparation, sa décision était interprétée comme une indifférence à son sort. Exprimait-il une réserve, il se voyait accuser d'égoïsme.

Le 7 janvier 1918 sur le conseil de ses médecins, Katherine Mansfield partit seule pour le Midi de la France. La guerre avait beaucoup modifié les conditions de vie à Bandol où elle avait été si heureuse lors d'un premier séjour avec John Middleton Murry à la Villa Pauline en 1916. Aussi après quelques semaines n'eut-elle qu'un désir : retourner en Angleterre. Au terme d'un voyage des plus pénibles, bloquée à Paris à cause des bombardements allemands, des suspensions de voyages vers l'Angleterre, elle arriva, épuisée, à Londres le 11 avril. Un déblocage laissait prévoir des suites heureuses. George Bowden ayant consenti au divorce, l'obstacle à un mariage tant désiré avec John Middleton Murry se trouvait levé. Le mariage fut célébré le

3 mai 1918. Mais la réalité fut tout autre. Et pour Katherine Mansfield et pour John Middleton Murry, pour des raisons différentes, ce mariage s'avéra une épreuve pénible. Katherine Mansfield n'alla-t-elle pas jusqu'à le qualifier : « un autre aspect du cauchemar ». Tôt une nouvelle séparation s'imposa. En effet, constatant que l'appartement où ils allaient habiter était peu salubre, John Middleton Murry réussit à convaincre sa femme de séjourner à Loe en Cornouailles où le climat était plus clément en attendant un nouveau logement. Exaspérée par la longueur du séjour qui la privait de la vie commune, elle laisse éclater des récriminations injustes qu'un sentiment d'insécurité lui dictait :

J'apprends que je suis très malade, je vous vois à peine, à travers une brume d'angoisse, je sens que vous ne pensez qu'à une chose, c'est de me ré-expédier à la campagne (27 mai 1918, vol. 2, p. 38).

La réaction de John Middleton Murry dénote combien intense fut son désarroi devant ce manque de compréhension :

I don't need to defend myself to you. The only thing I want to say is that perhaps you didn't quite know how *afraid* I was. How my soul was struck dumb with terror at your illness. I seemed neither to be able to speak nor to breathe. I could never say what I wanted to say to you, things I cannot *say*. (28 mai 1918, p. 159)

En d'autres circonstances, c'est John Middleton Murry qui s'insurge contre le contenu d'une lettre. Dans son envoi du 4 décembre 1919, Katherine Mansfield y avait inclus quelques poèmes le priant de les conserver. Or, elle

avait recopié dans son message une strophe d'un de ses poèmes intitulé *The New Husband*. John Middleton Murry l'interpréta comme un reproche injustifié, en particulier les lignes condamnant l'époux d'avoir abandonné sa femme dans un pays lointain. Bien que profondément blessé, il comprit que la seule façon de corriger ce grave malentendu était de rejoindre sa femme à Ospedaletti pour y célébrer Noël et le Jour de l'An (p. 240). Cette reprise de contact rétablit l'harmonie entre eux.

Nombreux cependant sont les éléments positifs dans ces relations humaines, mais ils se manifestent surtout dans le domaine de la création littéraire.

Portant un intérêt réel aux écrits de Katherine Mansfield, John Middleton Murry lui donnait des conseils pertinents sur les nouvelles qu'elle soumettait à son jugement. Mentionnons à titre d'exemples, son analyse de *Je ne parle pas français*, ce touchant récit dans lequel Katherine Mansfield raconte une rencontre à Paris avec Francis Carco, et de *Prélude*. Dans la revue *The Athenaeum* dont il était le directeur, il lui confia la rubrique des romans et nouvelles et à maintes reprises il lui avoua que ses chroniques comptaient parmi les meilleurs textes au sommaire. Ces études furent groupées en 1930 dans un volume sous le titre *Novels and Novelists*. Avec son frère, il publia une édition à tirage limité de *Je ne parle pas français*. Enfin il intervint auprès des éditeurs londoniens pour assurer la publication, dans les meilleures conditions, de ses recueils de nouvelles. Autant de gestes qu'inspire un attachement véritable et compensent, tout au moins en partie, les maladresses et inattentions qui résident davantage dans le ton et la manière que dans l'absence de sentiments profonds.

De ces manquements et faiblesses de caractère, tirer la conclusion qu'on ne trouve seulement des manifestations négatives dans le comportement de John Middleton Murry n'est pas justifié. En réponse aux demandes instantes de sa femme, réclamant sa présence, ne délaisse-t-il pas ses travaux personnels pour aller la rejoindre en France ou en Italie et la reconforter. Combien harmonieux et enrichissants se révèlent ces moments de partage. Dans sa biographie de John Middleton Murry, Frank Lea se porte à la défense de ce dernier³. Tout en reconnaissant ses déficiences, il fait ressortir ses qualités soit son humilité et sa loyauté.

Si la communication entre deux êtres qui vivent ensemble est pleine de pièges, combien plus grande est la difficulté de maintenir par le truchement de lettres des rapports équilibrés et vrais. En effet, en plus des mots écrits qui trahissent souvent la pensée du rédacteur et peuvent être cause d'interprétation erronée par le récipiendaire, l'élément temps joue surtout quand l'échange est quasi quotidien, car les circonstances entre le moment de l'écriture et celui de la lecture peuvent varier radicalement et brouiller le message.

Jusqu'à quelle profondeur est-il permis au critique de sonder les intentions et les confessions que renferme toute correspondance dont le caractère même d'intimité ne destine pas à la publication, encore moins à l'interrogation? Par contre, en vue d'une appréciation globale de l'œuvre de tout écrivain n'est-il pas essentiel de se pencher sur l'interaction des faits et gestes d'un être — par nature îlot fermé — sur un autre être, également autonome.

Nous avons tenté de cerner les oppositions psychologiques qui engendrèrent à plusieurs reprises de graves dissensions entre John Middleton Murry et Katherine Mansfield.

Cependant au delà de ces oppositions intérieures s'ajoute la tension des absences répétées de Katherine Mansfield à l'étranger qui agit comme un poids étouffant sur John Middleton Murry. Peut-on lui en tenir rigueur si, à l'occasion, se sentant abandonné, il ne réagissait pas avec spontanéité aux appels qui lui étaient adressés.

Mais les raisons de cet écartèlement sont encore plus profondes. Lorsque Katherine Mansfield écrasée par la maladie prit conscience qu'elle devait se purifier totalement et se lança en octobre 1922 dans l'aventure Gurdjieff qui devait lui être fatale, John Middleton Murry ne put la suivre ou l'épauler, car il s'avéra incapable d'adapter ses pas à cette démarche vers un affrontement sans appel dans l'espoir de réaliser dans son intégrité son aventure humaine et spirituelle.

La décision de Katherine Mansfield de chercher refuge à l'Institut Gurdjieff — elle arriva à Avon le 16 octobre 1922 — sema un profond désarroi chez John Middleton Murry comme en témoignent ses dernières lettres. Elles expriment une perception quasi divinatoire de l'issue néfaste que portait en soi cette aventure. Particulièrement significative est la lettre écrite le 14 octobre. Même si est inscrite au bas de la page la mention : «not sent», les mots choisis, tout en évitant de porter un jugement sur la nouvelle orientation de la recherche de Katherine Mansfield, démontrent combien il en avait perçu les risques. À cause de la gravité du dilemme qui se posait à John Middleton Murry, la citation des paragraphes les plus révélateurs exprimera sa pensée de façon plus juste :

Your letter has disturbed me very much. Your going to Gurdieff's institute may be everything that you think : I am sure you know & I don't.

.....
 However, I feel it's quite hopeless for me to say anything: and perhaps useless of me to try to say anything. I simply don't understand what you are doing — but then I haven't understood very much ever since Uspensky began. I've trusted in it & you as something beyond me. Now I don't trust in it. The horrid thing is that I had a feeling that this was going to happen which I dismissed.

.....
 But then I feel I don't *know* anything. You've passed clean out of my range & understanding: and so suddenly, Wig.

.....
 That's the only fact worth thinking about. I can't make head or tail of it. I haven't changed, you have: so probably you're right. But I feel our ships are sailing away from each other, & that we're just waving. (p. 365)

.....
 Certes, le zèle dont John Middleton Murry fit preuve après la mort de Katherine Mansfield en vue de perpétuer sa mémoire par la diffusion de ses écrits et la publication de ses inédits corrige dans une certaine mesure l'image peu flatteuse et partiellement faussée que projettent plusieurs lettres. Cependant dans quelle mesure ces initiatives furent-elles provoquées par un complexe de culpabilité après le fait?

Ce qui ressort de cette émouvante correspondance, c'est combien est limité le degré de communication entre les êtres. Malgré un besoin vital de dialogue, chacun conserve

jalousement un coin réservé qui demeure inaccessible à l'autre, que les mots ne parviennent pas à exprimer, car certaines vérités primordiales ne se découvrent que dans la solitude et la douleur.

Katherine Mansfield et John Middleton Murry sont deux témoins exemplaires de l'isolement qui dresse des barrières infranchissables entre les humains les plus proches, les mieux intentionnés.

Cette correspondance dépasse largement le cadre de la littérature; elle est le reflet de l'aventure humaine de deux êtres avec ses impondérables, aussi une interprétation est-elle très délicate et exige beaucoup de doigté. John Middleton Murry en met de l'avant une qui jette une lumière crue par sa concision et son absolu. Dans sa lettre du 17 décembre 1922 à Katherine Mansfield, alors engagée désespérément dans ce qui allait être la dernière étape de sa vie tourmentée, cherchant une réponse à son angoisse auprès de George Gurdjieff au Prieuré de Fontainebleau, attirée par la confuse doctrine du Développement harmonieux de l'homme, il lui écrit :

And every letter of yours that I get now makes me feel more than ever that we are marching along parallel paths — parallel paths which converge, and that the day is not so terribly far distant when we shall be ready for one another. And then, I know, life will be quite simple. There simply will not be any difficulties. (p. 366)

Sans la mort prématurée de Katherine Mansfield moins d'un mois après cette lettre, ces sentiers auraient-ils pu se rejoindre ou l'ultime effort de rapprochement annoncé

par John Middleton Murry a-t-il été amorcé trop tardivement? Le mystère demeure.

Quelle image de John Middleton Murry projettent ses nombreuses lettres à sa femme? Madame Hankin en propose une qui tout en minimisant les failles souligne l'essentiel: «What demonstrably he cannot be charged with is feigning love for the brilliant, demanding woman who chose him for a partner. Weaker, and unconsciously if not consciously, struggling against the domination of Katherine Mansfield, he helped her within the limits imposed by his own personality. Understanding, at the end, she did not doubt his love. "I feel no other lovers have walked the earth more joyfully — in spite of all", she wrote in farewell. In a very real sense, then, these are love-letters and will be read as such. They are also the record of an unusual yet enduring partnership between two very remarkable twentieth century writers.» (p. 7)

Ce témoignage est sujet à caution, car Katherine Mansfield, dans les dernières années de sa vie, s'était engagée dans une nouvelle voie plus exigeante dans son absolu là où John Middleton Murry n'était pas en mesure de l'accompagner, comme en témoigneront les nombreuses variations et contradictions dans son comportement humain et sa vie intellectuelle souvent sans suite logique au cours des nombreuses années où il survécut à Katherine Mansfield.

L'invitation de Katherine Mansfield à John Middleton Murry de venir la rejoindre pour quelques jours au Prieuré était-elle un désir de rapprochement? À la fin du volume est reproduit un texte de John Middleton Murry dans lequel il rappelle sans commentaires les dernières paroles de Katherine Mansfield exprimant la profonde évolution

intérieure que le séjour dans le groupe de Gurdjeff lui avait apportée : « But now I have come through, at last », she said, « My love for you has all come back to me, renewed and purified —and greater than ever. That was why I wanted you to come. » (p. 370)

Les lettres de John Middleton Murry à Katherine Mansfield sont un complément essentiel à celles antérieurement publiées de Katherine Mansfield à John Middleton Murry. En effet peu de correspondances dévoilent avec autant d'acuité et de franchise les traits de caractère et les aspirations intellectuelles et spirituelles de deux écrivains. Maintenant que sont révélés différents aspects de cet échange, il est possible d'en dresser un bilan. Grâce à ses lettres, John Middleton Murry apparaît sous un jour plus humain, plus attentif à l'autre et en conséquence plus vulnérable. Ainsi est corrigée une appréciation déformée que pouvait suggérer le libellé de certaines lettres de Katherine Mansfield lues isolément. Une lecture conjointe s'avère donc indispensable pour comprendre la tragique aventure de ces deux êtres : existence remplie d'incidents, d'incompréhension, de séparations, de réconciliation et d'affection réciproque qui demeura vivace, malgré les problèmes épineux qu'ils rencontrèrent sur leur chemin.

1. *Katherine Mansfield's Letters to John Middleton Murry 1913-1922*, Constable, London, 1951. Ces lettres ont paru en traduction (3 volumes) chez Stock, 1954-1957.
2. *The letters of John Middleton Murry to Katherine Mansfield*, Constable, London, 1983.
3. F.A. Lea, *The Life of John Middleton Murry*, Methuen, London, 1959.

ANDRÉ RICARD

Fondu au blanc, journal du retour

12 novembre

Retour sur ses erres. Le décalage a parfois du bon. Ulysse, les yeux grands ouverts à quatre heures, se glisse hors de la couche de Pénélope, saluant la perspective d'une longue matinée. Dans l'empilement des journaux qui remontent aussi loin qu'au premier de ce mois, il croira, y plongeant, mesurer bientôt le crédit dont jouissent les médias anglo-canadiens, relayés par les agences qui s'y informent : des commentaires entendus de gauche et de droite au cours du voyage s'impriment là noir sur blanc.

Dans des pays dont je ne connais pas la langue, une voix qui fait tout à coup entendre un nom connu et c'est la confirmation que le débat qui a animé le Québec et tardivement ému le Canada continue de susciter à distance un intérêt, intérêt très vif dans les cercles où je passe. On est occupé à défaire sa valise, on se tourne vers l'écran allumé, interrogeant pour les secondes que dure le point d'information les traits impassibles de la lectrice, puis on reste, des

souliers dans les mains, avec les oreilles encore sonnantes de la sorte de distorsion du proche mêlé à l'inouï. Mais même dans les départements de langues romanes, où la sympathie pour le Québec est acquise, ces remarques embarrassées et têtues sur l'ethnocentrisme du projet souverainiste... Le cas du malheureux chanoine une fois même cité. N'est-il pas notre premier historien moderne? Inutile cette fois de blâmer les autres, nous avons été prompts à le reconnaître pour porte-parole d'une exclusive affirmation de notre groupe, méconnaissant qu'il s'était éveillé à la conscience lors du déchaînement de hargne consécutif à la reddition de Louis Riel; qu'il avait assisté au combat que menaient les provinces, les unes après les autres pour l'abolition du français dans les écoles, les tribunaux...

L'avion des lignes hollandaises plafonnait à peine que reprenait le brouhaha des passagers, actifs aux apprêts de leur campement en altitude pour une nuitée au-dessus de l'Atlantique. J'ai un voisin aux abois qui oblige le troisième de la rangée à se tenir dans le corridor, pendant qu'il retourne les coussins de son siège et plonge dessous. Il aurait perdu son passeport. Soudain, sur les écrans, disparaissent les tracés d'itinéraire et relevés de navigation: bulletin de nouvelles. Un silence surprenant sur fond de vibration pressurisée succède à l'agitation le temps de voir en balance les résultats, de réentendre les déclarations qui ont clos la soirée référendaire. Une nef comme celle d'un temple, avec ses rangées silencieuses de têtes, sous la voûte du carénage, levées vers les écrans; presque la crainte révérencielle des adeptes de quelque culte terminal. Puis l'éclat des conversations, comme le répons collectif dans les rites modernisés: les occupations encomrent à nouveau les allées. Profanes.

Mon voisin indo-pakistanaïse retrouve l'objet des ses angoisses en éventrant sur ses genoux son sac. Impudeur inutile, il avait glissé le passeport — canadien! — dans une pochette extérieure, simple repli du nylon. Encore a-t-il d'abord fallu descendre vestes et manteaux pour le cas où la pièce se serait déposée au fond du porte-bagages. Me voilà donc, coude à coude avec le troisième occupant de la rangée au compactage des étoffes. Pour quelque raison, à cause peut-être du texte qu'un traducteur attentionné a imprimé en gros caractères et que je repassais en y marquant les pièges pour la lecture, ce voyageur m'aborde comme un collègue. Il est Hollandais et quitte une équipe européenne venue rendre compte du climat qui prévaut dans l'Amérique du Nord britannique. Notre compagnon en nage remballa sa nervosité, j'ai donc l'occasion de reconnaître que le journaliste est à l'aise en français presque autant qu'en anglais. Mais il montre de la prévention contre la langue qui se parle dans nos chaumières, qui n'a avec le français, affirme-t-il, qu'un lointain parentage, incompréhensible pour lui. «Cependant vous me comprenez», dis-je sur un ton tout de même interrogatif.

— Difficilement, répond-il.»

Je lui suggère que dans une langue seconde, l'accent demande un peu qu'on s'y fasse l'oreille. L'anglais familier de Londres ou d'Atlanta, lui poserait problème, mettons, serait-il justifié de conclure à des ruptures linguistiques? Et Clinton devrait-il conformer sa prononciation à celle de Thatcher, ou de Woody Allen?

Mais son idée est faite là-dessus, comme sur notre intolérance envers ceux qui ne seraient pas «de souche», une catégorie qu'on lui a appris à nommer. Il cite Toronto et

Winnipeg, la convivialité des rapport biculturels, l'accueil réservé aux immigrants. Il a un air d'intelligence, c'est un homme distingué, avec des yeux inquiets et souriants. « Je serais curieux, lui dis-je, de voir comment se porterait cette convivialité-là, cette chaleur d'accueil, advenant que les citoyens de toutes provenances se confondent dans le choix du français jusqu'à supplanter les usagers de la langue officielle dans le centre de la ville. J'imagine Winnipeg, oui, devenue simple enclave dans le grand Saint-Boniface. » Il lève un sourcil perplexe. Je n'ai jamais su persuader. Je lui manifeste qu'au moins il peut rire.

13 novembre

J'esquisse un compte-rendu pour la Direction Europe du Nord-Ouest qui m'a offert de prendre part à ces colloques littérature et civilisation où j'ai côtoyé des écrivains du Canada anglais et quelques universitaires des pays hôtes. Deux fois sur trois, la politique a dominé les discussions, les événements étant perçus là-bas pour particulièrement dramatiques s'ils menaçaient le Canada.

Souvent je m'interromps de rédiger, et plutôt que l'enchevêtrement familier des branches nues sur un azur déjà hivernal, je vois sur ma fenêtre défiler la campagne encore verte, aimable, exiguë dans l'ordonnance si ancienne des fermes, qui s'étend entre Odense et Aarhus. De là à Bergen, encore le même étonnement de découvrir dans les départements de langues les tensions qui se vivent chez nous entre les deux Canadas. Les romanistes qui viennent à ma rencontre le constatent avec amertume: l'Association nordique d'études canadiennes leur fait peu de place, ce

colloque dans leur ville en est un exemple, les ressources servent les programmes d'anglais. Et, dans le même souffle, de déplorer la fermeture du bureau du Québec à Stockholm, les visées trop strictement économiques à présent du bureau de Londres, le français, pourtant obligatoire à l'école, menacé d'asphyxie.

14 novembre

La semaine interculturelle bat son plein. Prétexe pour la presse à rappeler le discours du premier ministre démissionnaire attribuant l'échec référendaire à l'argent et au vote ethnique. Déclaration inopportune? Mal à propos, sans doute, mais fort utile en ce qu'elle entraîne des débats dont il serait naïf d'espérer faire l'économie.

J'étais hier au Musée de la civilisation pour entendre la pluralité québécoise démêler le nouveau écheveau de l'identité culturelle. Beaucoup de bon vouloir de part et d'autre. Chacun s'excuse d'être qui il est comme si d'avoir une personnalité constituait un empêchement à l'existence de l'autre. L'un des invités, un francophone de Montréal, fait à la fin remarquer que d'être un homme et de le reconnaître n'est pas une tentative de nier aux femmes le droit de s'affirmer comme telles. Retour aux lointaines prémisses de la raison pour s'autoriser à nommer ce qui est manifeste. La dénomination «Canadien français», préférée à «Québécois» trop connotée, apparemment. Mais on parle aussi d'identité en constante définition, l'individuelle comme la collective. Le bon sens.

Depuis la salle, une femme d'aspect et d'élocution plaisants, autrichienne d'origine, a soutenu n'avoir pas été froissée des paroles du premier ministre. Intégrée à la

société francophone, elle ne ressent ni isolement ni discrimination. Du reste, elle a vu sans surprise son fils voter OUI. Mary éprouve la même égalité d'âme devant un fils qui faisait campagne coiffé du bonnet en fleur de lys blanche et bleue, invention «néo-phrygienne» de son groupe d'amis que les médias de quelques pays ont montrée. «Tu es vraiment devenu Québécois», s'exclamaient les Français d'outremer en apprenant que leur parent faisait «finir» son sous-sol. Il est exact que notre ville emmêle les nouveaux venus avec les «né-natifs». Mais il se compte bien quelques irréductibles.

Mary fréquente à l'occasion la bibliothèque du Morrin College avec, dit-elle, l'impression chaque fois d'accomplir un saut dans le temps pour un retour aux heures glorieuses de l'Empire. Les dames anglaises, pourtant affublées du nom français d'un mari, connaissent assez approximativement la langue. Pour déchiffrer une recette, il arrive qu'elles requièrent du secours. «*By any chance*, dit à Mary la longue, droite et charmante Mrs Noël, *would you happen to speak French?*»

Encore nombreuse au tournant du siècle, la population anglaise de Québec s'est retirée par étapes, avec la navigation qui se prolongeait toujours plus à l'ouest, Montréal, puis Toronto. Le père de la loi 101 n'était pas né que l'exode s'achevait. Les photographies sur zinc nous montrent que l'affichage à la Belle Époque, se faisait dans ce que mon père appelait «la langue des affaires», les parcours et destinations *St. John/St. Peter Street, Finlay Market* inscrits dans la dite langue sur les tramways, comme les raisons sociales, les métiers sur les enseignes, les *Emporium of Fashion*, les *Chandlers*, les institutions... Aujourd'hui, je

croise en allant à la poste les Néo-Québécois qui fréquentent les cours de français tout près de chez moi. Ils iront bientôt se fondre dans la population. Pas de ghetto, ni d'hésitation quant au choix de la langue.

Mais certains irréductibles envient ceux qui partent, Dieu fasse que nous conservions Mrs Noël dans nos murs. C'est pendant qu'il vous injecte l'anesthésique ou qu'il travaille au détartrage que Bruce Crutchfield jette, penché vers vous qui gisez bouche ouverte, quelque malédiction sur le *Pi-Quiou*. Et puis, redressant le dossier, il vous met sous le nez la photo-couleur d'une jolie personne en maillot deux-pièces qui s'affaire entre le barbecue et le parasol du patio. «Ma belle-fille, annonce fièrement Bruce. Mon fils s'est marié. Il professera à Toronto.» Le pauvre vieux Bruce mourrait quelques années après sans que lui soit épargné le divorce torontois ni, pire encore, l'encombrement, après le passage à la retraite et à la ville Reine de la vaillante Mrs Beauchamp, d'une gourde en tenue d'infirmière qui l'entendait à peine. Voilà ce que c'est que de vivre à Québec.

Ces propos me trottaient dans la tête lors d'un aller-retour hier de notre capitale à notre métropole — autres objets de susceptibilité et de contentions, fraternelles cette fois. (Je ne sais plus que penser de nous.)

Excepté la musique, qui jouit d'un auditoire mixte, les autres manifestations à Montréal s'adressent à un public invariablement homogène, si peu en rapport avec la diversité des passants qu'on quitte la salle avec une sorte de saisissement de se replonger dans la réalité. Le bilinguisme, il est vrai, a gagné l'autre solitude. Mais, sauf aux matinées écolières de la Nouvelle Compagnie théâtrale, où du moins

se mêlent les ethnies, la fréquentation culturelle reste exclusive. Laquelle des deux parties ignore l'autre avec le plus de constance? Il paraît que c'est nous. Pour ma part, j'ai prononcé, dans ces colloques d'où je reviens, des communications sur l'écriture et la pratique du théâtre sans même de précaution élocutoire pour signaler qu'il s'écrivait une littérature québécoise en anglais (mais revendique-t-elle ce titre?), au demeurant vivante et d'excellente tenue pour le peu de lumières que j'en aie. À chacun sa mauvaise conscience linguistique.

Comment, dans les rues des villes scandinaves, n'être pas présent à ces réjouissantes considérations, auxquelles, ces jours-ci, tout nous ramène. À peine si j'aperçois les naturels d'une « minorité visible » que je m'attache à leurs pas. Elles parlent turc et aussi danois, n'est-ce pas étonnant, ces femmes en foulard islamique qui remorquent un bambin après elles. Le danois! Une langue de si petite circulation, quand l'anglais ici est compris de tous.

Je repense à mes compagnons de hasard dans l'avion : le journaliste (ou cinéaste) hollandais, le passager indo-pakistanaï qui plus tôt retournait désespérément ses poches. Instruit par l'expérience, il vérifie dès à présent qu'il a bien en mains les billets pour la correspondance Amsterdam-Berlin. Notre langue sonne à ses oreilles comme du chinois. Je m'informe. Les parents à qui il rend visite parlent-ils allemand? « *For sure!* », s'exclame le Montréalais, surpris de la question. Puis il regarde, immobile au-devant de lui, un peu troublé, peut-être, en ce lendemain de référendum d'avoir répondu si vite.

On se moque de moi, je veux dire mes proches, que j'adore, de sortir si peu que j'ignore le coût des objets

indispensables. Et je reconnais devoir parfois laisser mes papiers à la guérite du stationnement pour être parti sans prendre mes sous. Mais en voyage, apprécie notre jeune fils, au moins, je me débourre. Hélas! il se trompe. Si j'ai l'air de connaître un peu la ville, c'est que j'ai marché pendant des heures sans parvenir à me fixer sur un établissement où prendre le repas parce qu'au fond manger en tête à tête avec mon for intérieur m'insupporte, et que de se coucher à jeun est l'infailible promesse d'une nuit blanche. J'aime lire ou écrire dans les transports; les restaurants sont mieux faits pour l'observation. Mais seul, c'est malaisé.

15 novembre

Le bouillonnement à propos de la déclaration Parizeau, presque l'appel à la croisade à en croire les exégètes, conforte un nouvel intégrisme de la bonne conscience dont les apôtres ne se lassent pas de redire leur indignation. Derrière la tribune drapée de l'unifolié, à Aarhus, mais à Bergen aussi, les vétérans de l'ANEC en étaient remués. Une diplômée sans poste, à Odense, avait d'entrée de jeu posé la question: quel pourcentage de chômeurs compte votre population; façon de souligner le risque, accru par ce facteur, de désigner à un nationalisme déçu la partie exogène des citoyens (ces voleurs de jobs).

Nous avons sans doute dans notre nombre des nationalistes de droite, des fascistes, nous disposons de toute la palette humaine; ils ne s'énoncent pas couramment dans les éditoriaux. Mais le désir d'intégrer à la majorité linguistique que nous formons les immigrants, désir légitime chez les autres, on nous le reprocherait comme tenant d'un sentiment national excessif — la presse nord-américaine, emballement

hystérique, circonstanciel, a pu commenter dans des termes très dramatiques les aménagements de la loi en ce sens. À supposer un instant que nous soyons majoritaires au Canada, en Amérique, nous francophones, on risquerait peu à parier que la population immigrante s'intégrerait à notre élément et non à un groupe minoritaire, fût-il anglais. D'où pointe la question de savoir si ce refus spontané de se joindre à nous ne se fonde pas, au-delà de tous les alibis, sur la raison d'un froid positivisme qui ne donne pas cher de notre avenir.

Juré pour un concours de bourses, je passe des heures à lire — avec bonheur, je tiens à le dire — sans voir le fond de la caisse. Report du compte-rendu de voyage, ajournement prolongé des travaux de l'automne qu'aurait contaminés la fièvre électorale, surchauffe du ton, déplacement de point de vue; difficile de défendre une zone étanche dévolue à des objets de considération moins immédiate. Pierre Morency en convient qui n'est pas plus militant que moi.

Je ne suis pas de ceux pourtant que blase le débat sur la question nationale. Il y a là-dedans part de rabâchage bien sûr, mais je suis plus frappé encore par le renouvellement obligé du discours face à des données en rapide et intense évolution. À côté du discours économiste, le débat a peu à peu ouvert une agora où s'est exercée la conscience publique, détournée il est vrai des plus graves préoccupations que sont les rencontres hors-mariage du président des États-Unis ou l'à-propos des divorces dans la famille royale.

L'arène politique est assez justement nommée, sauf que les mises qui y rebondissent semblent devoir engager des principes ontologiques: de quoi, de quelle substance spirituelle sommes-nous faits, de quoi au fond sommes-nous

épris? Dans un certain ordre de grandeur, où situons-nous notre être, notre devenir comme peuple, de quel rapport au monde voulons-nous que soit fait l'avenir? Que nous apprend sur nous, chaque jour, la relation du grand et du petit, et à quoi allons-nous faire servir les fruits de l'expérience? Ces questions qui nous accompagnent depuis si longtemps; cette expérience qui, individuellement, a déterminé notre agir dans bien des situations, c'est bien celle qui fonde nos allégeances premières. Ce que la campagne référendaire aura mis en lumière, encore une fois, c'est précisément cet espace irréductible, primitif, ce contenu d'émotion, ce réflexe archaïque responsable des choix, qui fait que le même apparaît aux uns et aux autres sous une couleur, un aspect différents. L'adhésion au pays écoute une voix profonde. L'intelligence peut y tenir sa place, mais c'est, avant tout le cœur qui la nourrit. Si l'engagement tient de la passion, on conçoit la nécessité aussi de tendre l'oreille au discours de l'autre. Dirais-je qu'au cours de la campagne, l'autre voix, tard éveillée était désespérément creuse et froide. — Avec tout cela n'empêche, ce trouble de l'esprit, cette trépidation dans l'espérance à laquelle on se garde de trop s'attacher — cette houle des sentiments.

16 novembre

Hier, au retour du théâtre où nous avons vu *L'Habileur*, l'amie américaine, épouse de guerre qui nous accompagnait se demandait — et à nous — quand s'était produite la découverte pour chacun, de Shakespeare. Pour Mary, dès le secondaire; les classes se déplaçaient annuellement pour assister à des représentations à Stratford. Pour notre amie, pendant la guerre; la France occupée concevait admiration

et respect pour une Angleterre qui menait seule le combat. Le génie de Shakespeare, alors, semblait incarner son héroïsme. J'ai d'abord cru, quant à moi, que la découverte s'était faite à Stratford, où j'avais vu, dans mes vingt ans, un *King John* qui reste un souvenir vivace, un *Henry VI* où la duchesse de Gloucester (Denise Pelletier) interrogeait les esprits dans une mise en scène impressionnante et aussi *Twelfth Night*, qui figurait, je crois à la même programmation. Mais à bien y penser, c'est beaucoup plus tôt. C'est à la radio d'État, quelques années auparavant, que la rencontre a eu lieu. On avait donné une *Tempête* dont j'étais resté abasourdi. J'ai éprouvé par la suite beaucoup de résistance devant les féeries shakespeariennes. Elles me paraissaient codées, comme souvent la peinture de la même époque. Je croyais y entendre un langage qui demandait décryptage pour pleine appréciation. Je me tenais sur la réserve attendant d'être admis à la célébration d'un univers que commandait une clé d'accès. Je demandais à comprendre quand en réalité il suffisait, pour subir l'envoûtement de cette poésie, de pénétrer à la suite du magicien et des fées dans un univers qui tient peu à la raison critique. À la même époque, Radio-Canada donnait aussi des pièces de Kleist. J'y ai entendu *Penthesilée* avec Denise Pelletier dans le personnage de l'amazone. Il va sans dire que cette pièce comme les chefs-d'œuvre qu'offrait la programmation dramatique n'était que bien partiellement accessible à des potaches. Mais nous percevions l'onde de prestige de cette grande écriture. Et pour moi, elle me semblait, confuse et pressante, promettre rédemption à la morne existence du collégien. La disponibilité d'esprit qui caractérise les seize-dix-huit ans, tient bien sûr au seuil très bas de la raison discriminante.

Endormie encore à moitié, elle livre passage à une grande diversité de propositions littéraires et artistiques. Bien sûr, on peut avoir lu Dostoïevsky à dix-huit ans et avoir été retenu comme prisonnier d'un cirque de passions, d'un appel d'au-delà si puissant qu'il semble vous suffire, puisqu'il vous emplit de son mystère. On se sera jeté aussi, en épluchant la liste des livres condamnés par l'Index, sur le chef-d'œuvre de Flaubert pour comprendre bien mal ce que Rome pouvait y voir de délétère, et moins encore ce que les appréciateurs y voyaient de louable. L'accomplissement dans la rigueur et la mesure ne touchent pas à cet âge. À Mozart, profond et raffiné, on préférerait le Stravinsky première manière, et le Beethoven des symphonies, évidemment. Le nouveau, le torrentiel, le pathétique plaisent bien mieux que ce qui a été concerté et mûri dans l'exigence, approfondi dans l'intention, et ce que la crue transporte de scories s'intègre et contribue à une beauté sauvage après laquelle nous soupirons et dont nous voudrions vivre. Mais un jour on rouvre *Madame Bovary* et c'est pour un émerveillement qui n'aura plus de fin. Quelle aberration de ne proposer au jeune âge que ce qu'il est en mesure de comprendre et d'apprécier.

17 novembre

J'étais à Odense lorsque j'ai appris la mort de Jean Michaud. Mary avait téléphoné. Le préposé à la réception me tend un billet où six mots me vont droit au cœur. Je remercie et je gagne ma chambre.

J'ai des papiers que je retourne un peu en vue des rencontres du lendemain. Mais le souvenir de l'ami décédé prend peu à peu toute la place.

Sa mort n'est pas une surprise. Il était à peine rentré de Paris, alerte, tâchant, et n'y parvenant qu'à demi, de distraire le mal que lui laissait la perte récente de sa femme. Des amis proches l'attendaient le soir du référendum, pour suivre le décompte à la télévision. Il ne s'est pas présenté. Le lendemain, constatant que les journaux s'empilaient sur le seuil, on entre chez lui. Notre ami gisait près d'une table, un téléphone en panne entre les mains. À l'hôpital, on a diagnostiqué une crise cérébrale. Il valait mieux qu'il ne recouvre pas de son état comateux.

« *Your friend Jean Michaud is dead.* » dit avec insistance le billet déplié parmi les titres de transport, les couronnes danoises, les clés d'hôtel. Dehors, des carillons se font entendre. Peut-être de la cathédrale Saint-Knud, située tout près, peut-être de la tour de l'hôtel de ville, le motif n'a pas d'évident caractère religieux. Par la fenêtre, je distingue les clochers des rouges églises de brique qui percent d'entre les toits de tuile. La lune montante révèle les ailes annexes de l'hôtel. Ici, les murs, les planchers, les toits sont de terre cuite et, sinon les plus récentes constructions, tout a l'air aussi ancien que la moyenâgeuse église Notre-Dame.

Jean était architecte. Il l'était passionnément. Ce qui tenait à l'aménagement urbain et à l'habitat provoquait chez lui en toutes circonstances des commentaires, élans admiratifs, bouffées d'indignation, surprise, car notre ami gardait l'esprit d'enfance. Il voyait les ensembles, comment évoluaient les goûts, quelles valeurs on attachait aux sites, aux institutions, ce que la disposition de l'environnement disait des sociétés dans leur mutation; il observait, il concluait comme lisant dans la pierre ou le verre, avec finesse et spontanéité.

Il avait passé les mois de juillet et d'août à Percé. D'abord pour y répandre les cendres de Françoise sur la mer. Pouvait-il vivre longtemps sans elle. Je lui téléphone pour lui dire combien je déplore d'avoir manqué son passage à Québec. Il se met à me parler de ce qu'il a pu entrevoir de nouveau dans cette ville près de laquelle il a longtemps vécu. Un parc, celui de Saint-Roch, lui paraît incongru dans un quartier de banqueroute et de liquidations que ses habitants ont abandonné au trafic louche, aux ombres et aux parkings. Dans l'espace vert, parfaitement ratissé, les agents seraient prompts à rappeler à l'ordre le malencontreux promeneur qui fait mine d'étaler ses loques et sa guigne. Mais lui dis-je, sauront-ils imposer cette correction, dont la raideur paradoxale des jeux d'eau servirait à son avis d'emblème, à la faune artistique qui investit les alentours? Les ateliers, les théâtres, les cafés se multiplient depuis que l'Université a rapproché l'Architecture, qu'elle a transporté les Beaux-Arts dans une ancienne manufacture. Ce que la banlieue stérile de Sainte-Foy n'a pas réussi, en trente ans d'implantation estudiantine, c'est-à-dire créer de la vie autour du campus, ce que deux maires n'ont pas encore mené à bien, à savoir insuffler une nouvelle âme à ce quartier de toutes les malchances, se produit spontanément par l'industrie de ceux qui affluent avec plus d'imagination que de capital.

Le Grand Hôtel d'Odense, début de siècle, avec ses colonnes de stuc rouge, les vitraux qui décorent des escaliers en courbes et en grâces, aurait souri à Jean, disciple renégat de Le Corbusier. Nous avons fait sa connaissance par Françoise. J'avais mission, pour la radio, de préparer une interview avec la dramaturge et romancière. Elle avait

suivi son mari à Saint-Nicolas, sur la falaise qui surplombe le fleuve. Jean avait embrassé sa seconde profession avec un durable élan. J'envie les étudiants — il aimait qu'on lui confie ceux de première année — pour qui il se démenait avec une conviction inattendue chez un homme qui avait déjà connu une très prenante carrière. Associé à la réalisation de Place Ville-Marie, auteur de plusieurs édifices publics dont il aimait nous faire les honneurs si l'occasion s'y prêtait, l'expérience qu'il faisait partager à ses élèves s'ancrait dans une pratique variée, approfondie.

Françoise et lui nous avaient reçus à Percé. Ils avaient renoué avec l'habitude d'y passer l'été après leur retour à Montréal. Ils louaient cet été-là la maison d'un cadre des anciennes pêcheries jerzyaises. Grande, haute maison de bois qui regardait la mer, le rocher, l'île Bonaventure. Les fenêtres arrières donnaient elles, sur la rue, un peu éloignée. Elles laissaient voir le palais de justice que Jean avait conçu dans les années 60. Cet édifice, sobre et beau, reflète le souci d'intégration au paysage, à l'architecture existante, à l'environnement. Les dalles dont il est bâti sont incrustées de galets pris à la grève. Il se veut fonctionnel selon l'évangile de notre époque (« Tout ce qui est utile est laid » disait Th. Gauthier), et ses espaces traduisent en outre la solennité dont on revêt l'exercice de la justice. Épuré de lignes, noble de caractère et simple, il n'est pas pauvre.

Tant de bâtiments publics de ces récentes décennies font tache dans leur ingrate indigence de matériaux et d'inspiration. On pouvait nous dire alors que notre conservatisme nous aveuglait, que le temps nous ferait apprécier ces églises, ces immeubles prétentieux, ces monuments bétonnés. Le temps a produit un effet tout contraire dans bien des

cas. Les églises, dans Charlevoix, viennent lamentablement compromettre les plus beaux sites. Et que dire des écoles, ces polyvalentes qu'il fallait édifier à toute vitesse. L'économie et l'efficacité se font mauvaises conseillères aux sociétés qui s'ignorent. Comment s'étonner que chez nous les villes attirent moins le visiteur que la pleine nature. L'architecture, comme legs d'une génération aux suivantes, mériterait qu'on ne la pense pas qu'en termes de dépannage. Et de même l'aménagement urbain, dont les vues du spécialiste, quelquefois lestées d'un gramme de bon sens, sont rendues bancales par les compromis de tous ordres. D'où ces faubourgs bousculés pour des cités parlementaires laissées dans l'inachèvement, ces zones d'habitation écrasées ou bien écartelées pour le règlement toujours transitoire, toujours hideux de la circulation automobile.

À qui voyage, tout pose question. Jacques Caron, premier hôte au royaume de Danemark se fait fort de me présenter sa patrie adoptive. Renseigné, fin causeur, il consent au jeu des comparaisons — la Scandinavie y invite tout particulièrement, constituée de populations dont le nombre s'approche du nôtre, dont la géographie boréale, le gouvernement même, à bien des égards, rappellent les nôtres. Ici, l'art de vivre s'est défini à partir de choix de société exigeants, qu'on ne remet pas en cause. L'acquisition d'une voiture, par exemple, est lourdement taxée, note mon guide au volant de l'austère véhicule avec lequel il me conduit à l'hôtel. Aux portes des immeubles, en effet, imbroglio de bicyclettes : la redistribution de la richesse impose la sobriété. Et peut-être aussi le protestantisme luthérien.

Odense, un peu endormie dans l'enchantement de Hans Christian Andersen, dans l'ombre de ses cathédrales

du XIII^e siècle, de son château, conjoint la mémoire avec l'invention. Les traits persistent des époques antérieures, et la technologie y appose ses perfectionnements. Un semblable esprit de continuité prévaut dans la social-démocratie avec le matériau, plus inflammable, auquel elle se transmet. Typiquement le travail reste vivable et l'esthétique une valeur féconde, incarnée dans un bien-être partagé. On sait que ces pays ne se sont pas jetés à corps perdu dans les bras de l'Europe unie. La «globalisation», plus encore, avec la productivité démentielle dont elle obsède, est ressentie comme une menace aux équilibres qui ont fait la réputation de ces pays. La foi néo-libérale, qui recrute partout des prosélytes, virils et pleins d'assurance, aime en découdre avec ces systèmes trop bien emmitouflés.

18 novembre

Vu *Le Voyage du couronnement* dont je constate le succès en dépit d'une mise en scène «wagnérienne» le mot est de Bill — qui lui convient plutôt mal. Diction appuyée, qui voudrait faire un sort à chaque mot, mouvements contraints dans un dispositif en à-plat plus lourd qu'imposant, et voilà le jeu qui s'étale aussi dans l'incohérence, dissocié de l'esprit de la pièce qui se passerait bien de cette solennité d'emprunt.

Le refoulé dans notre pratique théâtrale! Parce qu'on craint si fort d'effaroucher le public, la densité de propos quitte nos scènes, qui suivent un cheminement semblable à celui du cinéma. Mamet est peut-être le seul dramaturge représenté chez nous qui pense la société occidentale moderne (c'est-à-dire américaine) dans ses thèmes essentiels. Autrement, des pièces qui n'ont pas de quoi constituer

l'argument d'une opérette, comme *La Locandiera*, font des tabacs, et la sibylline entreprise du *Temps et la chambre* voient se rengorger les connaisseurs. Ce qu'on veut créer des œuvres jeunes sont celles qui vont accréditer le portrait violent et réducteur que donne le cinéma de la jeunesse, avec l'indispensable et facile message apocalyptique. Ainsi le théâtre s'annexe-t-il aux « industries culturelles » avec les coûteuses réalisations chargées ou de voiler le vide des œuvres ou de faire écran au contenu. Le culturel s'apparente au chic et il n'est jamais si bien porté que dans les classiques, cette étiquette dût-elle s'appliquer à l'inoctensive dramaturgie du XVIII^e siècle. Le théâtre a un public. Il a un non-public plus considérable encore, constitué d'un auditoire virtuel, mais qui refuse d'être sous-estimé dans ses facultés. Nous sommes un petit peuple avec un bien trop fort penchant pour l'unanime.

19 novembre

Dans une interminable escale à Amsterdam, prisonnier de l'aéroport où les gens déambulent en parlant tout seuls un téléphone à l'oreille, je feuillette les parutions en poésie que j'ai emportées. Les jeunes poètes m'étonnent. La recherche d'une voix singulière en poésie présente plus de difficultés, on dirait, que dans les autres genres. On est formaliste (post, j'imagine), ou délinquant et d'un prosaïsme énorme, sans lumière, ou bien spiritualiste. C'est dans le premier courant que nagent encore le plus d'adeptes. Cette eau-là est froide. Quelquefois interchangeable, l'écriture est lointaine, éprise d'une recherche dont l'émotion est bannie, les images proscrites, la musique et le rythme insaisissables. Dans un sens, poésie en contradiction avec

elle-même, à coup sûr avec le jeune âge par la sécheresse puritaine qu'elle affecte. Les aînés — leur nombre a fondu — montrent au bout de quels errements la maîtrise est atteinte. Les voilà au plus proche d'eux-mêmes, à participer de notre fragilité, de l'inconstance du temps, de l'érosion et de la perte de ce qu'on croit bâtir.

Le prosaïsme et l'abstraction se rencontrent aussi dans l'expression plastique et la musique. Il arrive en outre qu'on y succombe aux séductions de la technologie, moins musicien qu'ingénieur alors, ou bien moins sculpteur que chimiste. Des pratiques couramment privées de public. Le talent tient de l'exception. Au regard du contemporain, il ne se distingue pas aisément de la fumisterie, qui pèse sur tout ce qui va prendre le nom d'art.

Sur le septième art, c'est l'argent qui pèse, c'est même lui qui gouverne. Quel portrait on y trace de la jeunesse! Si peu conforme à celle que je connais. Et à celle, désespérément sage, que révélerait la poésie néo-formaliste, sans passion, sans révolte. Mais n'est-ce pas à ce prix que le cinéma garde son public: en faisant commerce de voyeurisme et de violence? Un plaisir qu'il faut réprouver, au moins déplorer avant d'y courir. La bonne conscience ne se conçoit pas sans hypocrisie. C'est le jeté dont les salons victoriens recouvraient les pieds du piano.

La révolution féministe a été le ferment d'un changement de mentalité dans cette moitié de siècle, dont on n'a pas vu les aboutissants. Le nécessaire combat des femmes a visé bien des cibles. S'agissant de la rencontre des sexes, sa crispation conduisait à de nombreux interdits, et sa méditation sur les différences, qui n'étaient plus attribuables qu'aux modèles imposés, annonçait le règne du même dès qu'on ne peut plus nommer la différence.

D'une époque à l'autre, la sensibilité est ce qui change. Mais nous concernent toujours les questions que Tocqueville se posait, à l'orée du XIX^e siècle, sur les dérives possibles de la démocratie — en laquelle il avait foi! —, sur l'attraction vers l'uniformité. Mais nous reviennent aussi celles qu'étudiait le XVII^e siècle dans les projections d'un modèle idéal de société. Thèmes souvent repris dans notre époque pour aboutir au même constant: l'utopie accouche d'un cauchemar, au mieux d'un océan d'ennui et de morosité.

À l'École nationale, où je me suis trouvé pour la dernière fois en contact avec des jeunes gens qui n'étaient pas de l'entourage de mes fils, j'ai été surpris de voir des filles libérées et des garçons taraudés par l'instinct coupable, s'accusant de machisme dans tous leurs réflexes. La virilité, plutôt mal vécue en économie coloniale, au Québec singulièrement, ne s'en porte pas mieux.

Les contes populaires des pays où la condition féminine est le plus infériorisante révèlent des personnages femmes extrêmement destructeurs. Les psychologues y reconnaissent à l'œuvre, inversée, la répression dont sont victimes les femmes. La part féminine de l'inconscient active à l'œuvre de vengeance. La violence, dans la culture populaire occidentale, traduit, je pense, ce qui mijote sous le couvercle de la *political correctness*.

Signe des temps, dans les églises, au Danemark, on dégage les fresques que les luthériens ont fait recouvrir. Ce qui avait paru menaçant ne l'est plus. Ce qui froissait l'orthodoxie ne dérange plus ni ne trouble. Sous la chaux renaît la couleur, les voûtes se repeuplent à l'abri désormais de l'anathème.

20 novembre

Ce sont des manufactures désaffectées qui encadrent un petit square. L'une d'elles, immense, pousse des tentacules dans toutes les directions, forme des couloirs aériens pour enjamber rues ou passages. J'erre en compagnie de deux professeurs de l'université d'Odense. Ils s'arrêtent à la devanture de l'un ou l'autre des restaurants qui jouxtent des boutiques de mode, des échoppes de maroquinerie, de jouets ou de papiers artisanaux. Beaux menus. On aime manger dans ces pays. Il n'est que dix-sept heures, mais, explique Jacques Caron, on dîne plus tôt ici que chez nous. Jacques Caron est philosophe, spécialiste aussi des littératures scandinaves qu'il a brillamment présentées dans des émissions de Radio-Canada. À Odense, il enseigne la littérature québécoise, pense à passer la main à quelqu'un des étudiants que le département a formés et qui ont séjourné au Québec. Il est venu me chercher au petit aéroport de la ville du dieu Odin, crainte dit-il, des débrayages dans les lignes aériennes scandinaves. En réalité parce que c'est un homme très aimable.

La réservation d'une table qu'il tente de faire à la fin est impossible, tout est pris. Mais lui et le collègue connaissent, dans le dédale des manufactures, un endroit plaisant qui nous recevra à une heure et demie d'ici. Dans le bar où nous entrons, se tient à deux pas de la porte et adossée au mur, une femme ni très belle ni très grande, dont les yeux gris errent sur l'affluence des buveurs, plus compacte encore auprès du comptoir où coulent les bières de toutes sources. De cette femme, qu'on ne bouscule pas, seule auprès d'un guéridon, mes hôtes me confient qu'elle est une comédienne

très connue, arrivée de la capitale pour tenir le rôle féminin principal dans la pièce d'un romantique polonais à l'affiche du grand théâtre de la ville. Ils veulent me présenter. Je recule, que lui dirais-je? Et puis n'est-ce pas indiscret de l'aborder de cette façon? «Pas du tout, me disent-ils. Ici tout le monde se tutoie et les rapports sont très directs.» En effet, les étudiants qu'ils m'ont présentés tutoient en vous serrant la main. Pourquoi pas?

21 novembre

J'ai vu la pièce de Simon Fortin. Grande précipitation à la fin pour attraper le dernier car. La suppression des départs après 23 h rend l'exercice un peu acrobatique du moment que le théâtre se situe en dehors du centre immédiat. Le Rideau Vert, séparé de la gare par les embarras de neige qu'y laissent les cols bleus, marque la limite.

La promenade des veuves, dans son enracinement inattendu en Francoaméricanie induit un passé récent qui nous hante encore. Huis-clos masculin, ensoutané, la femme y tient la place de veuve que lui assigne le service des grands enfants que sont les hommes d'Église même en vacances sur les plages de l'Atlantique. La libido, d'ailleurs, ne se tourne pas souvent vers elle. Ténèbres plus que tolérance, cause de scandales qu'on aura mis beaucoup d'efforts à étouffer. Mais le placard entr'ouvert des sévices sexuels laisse échapper un cri qui se répercutera souvent encore.

Comme c'est presque toujours le cas lors de la première mise en scène d'une œuvre, l'interprétation, ici de grande qualité, s'attache plus à l'anecdote qu'à déduire la théâtralité contenue dans les thèmes et le mouvement de la pièce. Les personnages, en conséquence, trop liés aux

éléments circonstanciels qui fondent l'argument, n'arrivent pas à dégager ce qui échappe au cadre précis de l'action pour signifier ce qu'elle offre d'exemplaire. À cet égard, que l'*Albertine* de Tremblay ait pu fuir, au gré des mises en scènes, les objets qui la reliaient encore au naturalisme, est au grand avantage de l'œuvre qui, dans la lecture de Martine Beaulne, prend toute sa dimension. De cette difficulté à établir la distance théâtrale lors de la première réalisation, Brassard, qui a créé tant d'œuvres, témoignait volontiers. À la fin des représentations, à propos de sa propre mise en scène, il pouvait dire: «Maintenant, je saurais comment faire rendre cette pièce.»

À l'indigence d'éclairage dans le car qui rend pénible la lecture, s'ajoutent les incommodités stroboscopiques du véhicule frôlant à cent vingt-cinq à l'heure les réverbères qui marquent et jalonnent chaque sortie. Autant fermer les yeux et poursuivre, dans un état voisin du sommeil, le voyage dans la campagne danoise, tendrement vallonnée, où, à intervalles réguliers nichent les fermes, habitations et bâtiments dessinant un U autour d'une cour intérieur; et cette disposition, toujours la même, tapie derrière des haies et des boqueteaux, vient se dérouler derrière mes paupières, le cliquètement du train sur la voie ferrée remplacé par la soufflerie de dégivrage que propulse le car lancé dans la nuit.

23 novembre

Elseneur n'était pas plutôt annoncé que tout était vendu. La même chose s'était produite avec *Songe d'une nuit d'été*, qui aura valu au Trident son plus grand succès en vingt-cinq ans d'existence. Deux réalisations de Robert

Lepage. Significatives de la pratique actuelle. D'abord par l'absolutisme du metteur en scène, devenu l'équivalent du réalisateur au cinéma, c'est-à-dire signataire exclusif de l'objet théâtral, le texte étant pris pour acquis, toujours de répertoire, préférablement un classique donc connu de l'auditoire et laissant la surprise, le renouveau, l'émerveillement à l'entier mérite de celui qui oubliera de mentionner au programme qui est le traducteur de l'*Hamlet* dont son *Elseneur* tire d'essentiels extraits, de celui à qui on attribuera ce *Songe d'une nuit d'été*, Shakespeare n'ayant vraisemblablement fourni qu'un matériau brut.

À un an de distance, comment ne pas comparer la vogue de ces deux spectacles avec les dédains qu'essuyait le *Cycle Shakespeare*. L'ensemble avait été préalablement produit à l'extérieur, obtenant en Angleterre même une sorte de consécration. Trois pièces qui, dans la disparité des sujets, tiraient leur unité de présentation d'une profonde sympathie avec les œuvres, servies dans le souci d'en transmettre le discours, actuel et troublant, plutôt que d'en faire le socle d'un bouquet d'images. La machine d'*Elseneur*, lourde et naïve avec ses châssis entoilés pour accueillir en projection des maçonneries et des tapisseries, a quant à elle conquis le public qui, d'un seul élan s'est levé pour l'ovation finale. L'assentiment de la salle, guide et raison d'être de l'industrie culturelle, incline généralement dans le sens du visuel. Dans l'œuvre de Robert Lepage, le succès se mesure au vide relatif de la proposition. L'habile montage pratiqué dans l'*Hamlet* de Shakespeare par Robert Lepage, livré avec d'authentiques dons d'acteurs, causerait une pire stupeur que le *Cycle Shakespeare* sans ce mouvement asthmatique d'horlogerie qui suspend l'action aux cinq

minutes pour marquer les scènes d'un intervalle en apparence aussi long. Le théâtre à machines, autrefois, se suffisait ainsi à lui-même. Effets spectaculaires produits à partir de fadaises auxquelles le public portait peu d'attention, bergeries ou scènes galantes empruntées à la mythologie. J'ai bien cru, entouré du public d'*Elseneur*, que les délires verbaux et les vertiges psychiques d'Hamlet, passés aux rouages de la machine, intriguaient comme elle sans jamais émouvoir, le personnage nous paraissant aussi lointain et factice qu'un Apollon descendu poursuivre quelque mortelle de ses assiduités.

Le *Cycle Shakespeare* usait au contraire d'une appareil simple, et l'émerveillement naissait à découvrir une pièce riche et peu connue ici (*Coriolan*) comme de voir l'une ou l'autre œuvre réinventées dans une audace de conception en accord pourtant avec le sujet et l'esprit du texte. L'heureuse surprise venait également d'une sorte d'ingénierie de l'espace, de l'extraordinaire brio avec lequel l'espace était redéfini pour chaque situation, les rares accessoires chaque fois investis d'un sens inattendu grâce à l'agilité de l'imagination. Dans le *Songe*, la machine, créatrice d'univers fascinants, écrase l'interprète qu'elle entraîne à des voltiges sur des pentes inondées où il dira sa réplique comme sourit le gymnaste entre les sauts périlleux. Mais les gens n'écoutent plus, ils voient. Délire. De toute l'histoire du Trident, quel est le pire rendement? *Mrs Klein*, une pièce intelligente et fine, au demeurant bien interprétée et qui obtient toujours à New York un succès considérable. Il est vrai que New York compte plus de psychanalystes au km carré que de passeurs de drogue ou de «révérends», toutes religions confondues. Mais aussi, il s'est développé

une variété d'intérêts, donc de publics. Nous, il nous faut tous sacrifier au même dieu. L'unanimité comme impératif social : beaucoup de vrai dans les interventions de René-Daniel Dubois. Dépérissement appréhendé des facultés imaginatives par le manque d'effervescence, défaut de sens critique chez l'individu que rassurent les œillères du prêt-à-penser. Nous voilà donc entichés du théâtre d'images. Et pour longtemps s'il faut croire que la représentation théâtrale devient produit d'industrie culturelle, produit idéalement calibré pour attendrir sur le marché mondial. Ce en quoi les mots sont une gêne. Qu'au moins on les emprunte à Shakespeare, tout le monde pense le connaître.

À Bergen prenait place, parmi les assistants au colloque, un critique de théâtre qui, formulant des questions et m'entendant répondre dans ce sens, rappelait que Robert Lepage avait dernièrement été invité au Dramaten de Stockholm. Le monde en effet découvre avec cet homme de théâtre remarquable une approche inédite, novatrice de la scène, et il ne fait nul doute que Lepage sait répondre aux attentes de publics exigeants. Le nôtre, je le crains, décervelé par la pratique intense du loisir télévisuel, enfermé dans une grave inculture, ne lui demande que l'illusion de la pensée. Quand la vague interactive nous aura persuadés que tout tient dans le clavier de la console technique et dans la réponse-réflexe plutôt que dans l'activité qui unit l'esprit, les sens et l'émotion, une culture nouvel-âge sera peut-être en voie de s'épanouir. Le théâtre survivra, toujours proche de ses origines, dernier rendez-vous des personnes entre elles, en marge des échanges cathodiques. Le renouvellement des formes, nécessaire à tous les arts, l'étalement des recherches dans des voies opposées, souhaitable plus encore

que légitime, finit toujours par ramener au fond archaïque, intemporel. Les sociétés ont ritualisé la pratique théâtrale et quelquefois la culture y a apposé un code rigoureux de signes et de prescriptions. De l'improvisation aux formes les plus codifiées, la présence corporelle de l'acteur et du spectateur demeure cependant la constante. La voie spectaculaire (*Fantôme de l'Opéra*), théâtralité de parvenus, est à sa façon aussi puérilement naïve que le naturalisme, finalement abandonné à la télévision pour qu'elle en fasse son pain quotidien. On sait, par la lumière, tout ce que la technologie peut apporter aux arts de la scène. Mais du moment qu'elle n'est plus subordonnée au jeu, au propos, qu'elle prétend à signifier par elle-même, elle dévie de sa course et, pour épater le badaud, pervertit le caractère de la rencontre.

Le critique de Bergen, habitué des festivals internationaux, connaît bien la pratique de la scène chez nous, curieux des recherches les plus hardies. Il rappelle avoir interviewé au Chantauteuil Gilles Artaud directeur de Arbo Cyber Théâtre, dont les convictions le rejoignent.

De Bergen, patrie de Grieg, j'aurai trop peu vu. Je quitte le pavillon des sciences humaines par un escalier au-dessus duquel, lancée au galop, une meute carnassière de bêtes décharnées, crocs découverts, semble en proie à l'auto-dévoration : inquiétante sculpture multimédia, mobile tressautant des angoisses de l'époque. Depuis l'université, à flanc de montagne, dont les parcs et jardins bouillonnent de rhododendrons, on découvre la ville ancienne sous son voile saisonnier. En y mettant un peu de bonne volonté, me disent les romanistes qui me cueillent à l'hôtel pour me faire les honneurs de leur ville, on peut compter jusqu'à sept collines pour lui faire écrin. Écrin d'émeraude car il neige rarement

et la ville profite d'un couvert généreux. Bergen, du reste, tient à paraître à son avantage. On restaure les façades, le pavé des rues trace des motifs par le jeu des teintes du granit: la Norvège, pétrolière, vit plus largement que ses voisins. Nous sillonnons des ruelles étagées au-dessus du port; la ville s'aperçoit dans la brèche des transversales. Elle occupe la tête d'un fjord. Peut-être tire-t-elle son nom du mot *berg*, qui en allemand signifie montagne. Son port attire depuis longtemps la navigation au long cours. Il figurait parmi les premiers comptoirs de la Hanse, et les marchands allemands l'ont administré pendant plusieurs siècles. Mes hôtes de ce soir n'avaient pas mis le colloque à leur agenda. L'Association nordique d'études canadiennes avait une fois de plus oublié la dualité linguistique de notre pays, qu'elle devrait quant à eux refléter. Iron-ils jusqu'à s'en désaffilier? Nous redescendons vers le port, MM Tufté, Sanaker et moi, déambulant le long de bâtiments en bois; tantôt l'un bat la marche plusieurs pas devant et l'autre m'entretient. Au hasard d'un arrêt, inversion des rôles, c'est le second, à la reprise de la promenade qui répond à ma curiosité. Mais ces bâtiments en bois, ils appartiennent, je le sais, au patrimoine mondial. Hier, après dîner, M. Fossum, organisateur du colloque, nous y a conduits, l'écrivain vancouverois, Georges Bowering, et moi.

Par des allées pavées de bois, sous des passerelles, des encorbellements qui ne sont pas sans rappeler la rue Sous-le-Cap, nous parvenons à une cour irrégulière qui abrite un puits et un édicule en maçonnerie aux allures de poudrière. Y a-t-il une autre ville que Bergen où l'armoire des chambres d'hôtel reçoit un parapluie? Le crachin noircit le bois huilé de l'entassement chaotique des magasins et

des resserres aux angles biscornus. Des artisans de tous métiers et aussi des éditeurs y ont emménagé, des architectes, des juristes. Aux étages, seuls les carreaux de quelque arrière-boutique luisent encore. Nous rebroussons chemin pour sortir et trouvons le passage fermé d'une grille. Qu'à cela ne tienne, plusieurs autres intervalles entre les hangars, les appentis permettent de se faufiler dans les rues voisines... Chacun, jusqu'au plus étroit est soigneusement clos d'une grille. Nous frappons aux portes, sonnons au bas des marches : en vain, nul ne passe la nuit dans ce vestige hanséatique hautement combustible. D'entre les barreaux, Jon Erik Fossum hèle les fêtards du pub voisin, prie un chauffeur de taxi de prévenir la police. La pluie, dont nous nous abritons sous un passage couvert accuse la durée de l'attente. George Bowering frissonne dans son imper. Souriant sous sa noire moustache, M. Fossum ne va surtout pas se départir d'une jovialité si indispensable au guide spéléologue en de semblables circonstances. Le Vancouvérois se retourne pour le plaisanter encore de nous avoir mis dans ce pétrin. M. Fossum a disparu. Puis le revoilà de l'autre côté de l'obstacle, à sourire à travers la grille ! Jon Erik Fossum, qui fut réserviste, a des agilités dont il doute que nous soyons capables. Il s'agit d'escalader le mur de pierres sèches d'un jardin en déclivité et, de cette hauteur, d'agripper la barre faîtière de la grille pour s'y hisser : il se fait fort du côté de la rue d'aider à reprendre contact avec le trottoir.

Avec Leif Tufte et Jon Kristian Sanaker, secouant nos manteaux cousus de bruine, nous nous attablons dans un tiède bistro du port, décoré de bas en haut de tableaux du genre qu'on ne voit pas dans les cafés : « Le propriétaire est collectionneur, m'expliquent les hôtes. — Beaucoup de

flair», conviens-je avec eux. Ils me déconseillent le plat qui figure en tête d'ardoise partout dans la ville : l'un d'eux le commande, il me fera goûter si j'y tiens ; sa femme n'en tolère pas l'odeur, il profite des sorties pour se l'offrir. Le plat, de morue séchée et reconstituée, traditionnel et conséquemment festif, réjouit peu la narine ; j'en conclus qu'il en va de la morue séchée pour les Scandinaves comme du fromage pour les Français, et il me revient une scène du *Festin de Babette* où les filles du pasteur initient la nouvelle cuisinière aux apprêts par trempage des filets séchés sur un fil à l'arrière de la maison. La Française imaginée par Karen Blixen n'avait pas inclus le plat au festin.

Nous nous quittons dans la bonne humeur, les jeunes collègues de l'université de Bergen et moi. Jon Kristian Sanaker, au moment des adieux me prie de transmettre son bon souvenir à Mme Swahn, qui m'accueillera demain à Uppsala.

Je comprends son sourire particulier lorsque, le lendemain, je parviens dans la neige fouettante au bureau tenu au point de congélation de Mme Swahn, petite femme grisonnante aux yeux pleins de malice, sorte d'elfe en jupe et veston de tweed, à l'aise autant dans la forêt structurelle et administrative que dans les labyrinthes littéraires et pédagogiques. Sigbrit Swahn est directrice du *Romanska Institutionen*, spécialiste de Proust et de Balzac, correspondante de plusieurs journaux et revues, et très «matter of fact». Elle réserve illico l'hôtel, en réalité une confortable résidence pour étudiants étrangers «les prix à l'hôtel sont impraticables, et puis les allers-retours en train qu'il vous faudrait faire si vous demeuriez à Stockholm!», elle me présente aux collègues, commande un taxi pour transporter

chez moi mes affaires, m'explique comment elle n'a pas l'usage aujourd'hui de sa bicyclette par défaut d'y avoir installé les pneus à neige. «Où dînerez-vous?» On ira chez elle, sans prévenir son mari romancier (elle ne veut rien entendre à mes protestations), et je la suis dans ses courses au comptoir d'abord des alcools, propriété de l'État, devant lequel, comme autrefois chez nous, on commande en consultant des listes (elle n'adhère pas au boycott scandinave des vins français, qui met à mal des viticulteurs et non le président et ses délinquances atomiques), ensuite chez les traiteurs (bien sûr, elle pourrait faire la cuisine toute la journée, c'est la fuite toute désignée), fromage, jambon, tomates — elle a déjà chez elle de la laitue — conversations élaborées avec chacun des fournisseurs, incidemment visite de la ville «de votre chambre vous apercevez la cathédrale, c'est la plus grande de Scandinavie, le dôme de Gustave Vasa, la Carolina Rediviva est juste en haut de la rue, vous êtes sur le plateau même du tournage de *Fanny et Alexandre*, oui, Bergman, est né ici» (elle a tenu à inspecter la chambre, ça lui a paru «très convenable»); nous surprénons le malheureux M. Swahn pieds nus, qui bat en retraite derrière une porte, (elle ne croit pour lui qu'à l'imprévu et effectivement, il réparait, prenant son parti de l'importunité). Les Swahn s'estiment heureux d'avoir acquis cet appartement il y a plusieurs années. Aujourd'hui, il serait carrément hors de portée. La Suède traverse un moment difficile «l'État a été trop généreux, les caisses sont à sec». Toutefois, c'est à Malmö, sur un détroit qui d'un côté ouvre sur la Baltique qu'ils possèdent une maison de vacances assez grande pour réunir à Noël la famille, avec les petits-enfants. L'un des fils, encore jeune, connaît déjà la notoriété après quatre

romans. Quant à M. Swahn père, il a dernièrement fait paraître une prose poétique, s'adonne ces jours-ci à traduire Alexandre Dumas (plus souvent il traduit de l'anglais) et adore écrire, entre ses romans, des histoires pour enfants.

«Il sera à votre conférence demain», dit Mme Swahn en enfilant son manteau pour me raccompagner. Le pauvre Krister acquiesce avec un courageux sourire pendant que j'insiste pour le dispenser. Il fait froid et Mme Swahn se lève tôt, mais elle craint que je m'égaré, ce qui n'aurait pas manqué. «C'est ici qu'il vient jouer au billard» dit-elle, parlant de Krister. Derrière la vitrine éclairée on voit les joueurs penchés sur les tables, et dans le reflet les clochers rouges de la cathédrale : ça y est, je peux continuer seul.

La conférence n'a lieu qu'en fin d'après-midi. Uppsala n'est pas bien grande. Les jardins de Linné, sous la neige, laissent apparaître la géométrie appliquée à la nature au siècle du despotisme éclairé. Peher Kalm, un disciple venu en Nouvelle-France faire l'inventaire des espèces médicinales, a sans doute discuté ici la classification des spécimens recueillis. Ville universitaire dès le XV^e siècle, célèbre pour sa bibliothèque et pour avoir enfanté de nombreux savants, dont Celsius, Uppsala compte parmi ses trésors un institut scientifique sous le dôme duquel se creuse l'hémicycle abrupt d'un très ancien théâtre d'anatomie. Les séances de dissection, à l'époque des lumières encore, offraient un spectacle assez prisé. Thomas Diafoirus, du *Malade imaginaire*, promettait ce divertissement à la jeune Angélique, viendrait-elle à agréer sa cour. Le froid pénétrant pousse le marcheur à rechercher les espaces clos. La cathédrale, géante, élaborée sur plusieurs siècles, engrange les richesses et splendeurs depuis le gothique français

jusqu'au rococo allemand. Les chapelles latérales dressent contre les tapisseries le marbre, le bronze et la pompe du tombeau de rois oints sous ces voûtes des saintes huiles du sacre. Au sommet des sarcophages galbés dorment, mains jointes, les gisants d'évêques, d'hommes de science. La nef impressionne, vertigineuse, où s'envole, puissante et immatérielle, une croix de cristal qui écarte des bras lourds de lumière.

Retour au bureau frigorifique de Mme Swahn, et nous voilà en route, trop résolument, vers l'auditoire qu'elle a réuni (« Krister aussi prétend qu'il ne sait pas parler et, mis en situation, il se débrouille très bien; je suis sans pitié»). Dîner en tête à tête dans un pavillon du parc, que domine le château (elle a dû mettre fin à la rencontre, les questions et commentaires foisonnaient). Je ne pars que le surlendemain, encore plane-t-il sur les circonstances l'incertitude d'une grève qui tourne à la violence dans les lignes aériennes scandinaves. Elle se tiendra au courant des détails, me recommande une collègue de l'université de Stockholm, m'engage à voir un peu la ville.

Elle avait raison, la capitale, mélange à parts égales de mer, d'eau douce et de palais, appelle au vagabondage au long des *strands*, par-delà les ponts. Mais le Musée national, que me conseillait Mme Swahn se dresse tout à coup sur mon passage et la main paralytique qui tient la hampe du parapluie crie miséricorde. Outre l'exposition *Lumières du Nord*, hommage aux peintres scandinaves du tournant du siècle, des Rembrandt célèbres, des Chardin que je m'étonne à découvrir de si petites dimensions. *La Blanchisseuse* figure pour le mois de septembre à un calendrier qui date de quelques années, cadeau de Bill, et que nous ne nous

résignons pas à décrocher. À tous les mois apparaît au mur de la cuisine une reproduction de ce héros de l'intimité, scène de la vie de famille ou bien nature morte. Idéalisation de la sédentarité, lumières et poésie secrète de l'existence casanière dont les Vikings semblent ne pas avoir abusé.

À mes feuillets embroussaillés, dans la retraite studieuse, je commence à présent le vrai voyage. Quelques polaroids flottent encore avant le fondu au blanc. Devant le Cattégat gris et venteux se profile Jorn Carlsen, en caban, tête nue, tendant le bras vers le voilier qu'il menait hors de la rade même en hiver du temps que ses fils appareillaient avec lui. Je rapporte cette image souvenir de l'universitaire navigateur large d'épaules et râblé, irradiant une énergie victorieuse; président de l'ANEC, il fut l'hôte parfait d'Aarhus. Souvenir acoustique celui-ci: les appels anxieux de l'épouse de M. Larsen, résonnant dans la cage d'escalier pendant que le romaniste, à grandes enjambées dans les passages vite replongés dans le noir par le jeu de la minuterie, se perd sans daigner répondre aux «Knud?... Knud!» lancés dans l'inquiétude, peut-être le tourment de la trop profonde mélancolie de celui qui, muet, débonnaire, reparait au détour pour indiquer le chemin le plus long à travers les intervalles de nuit boréale.

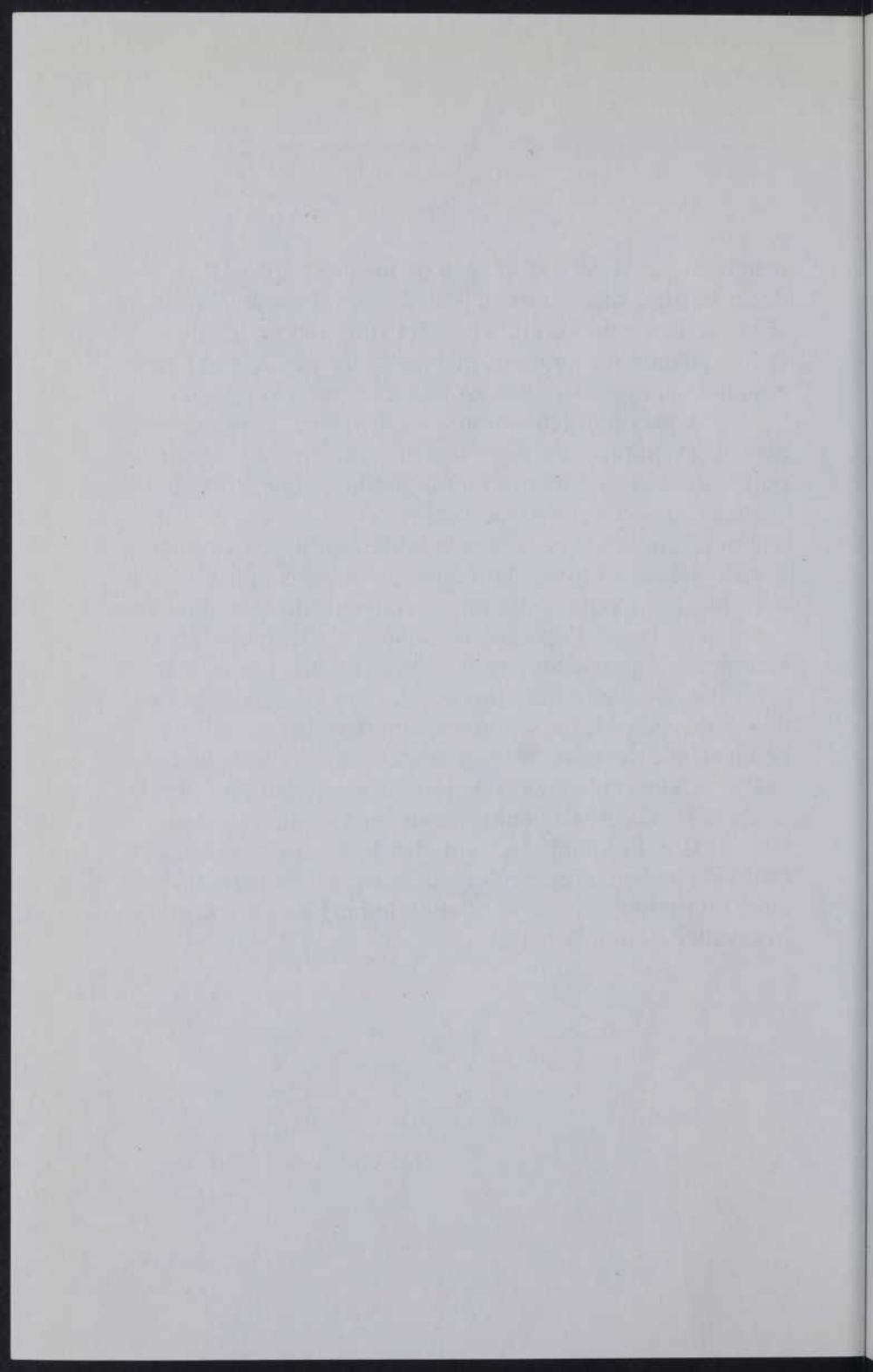


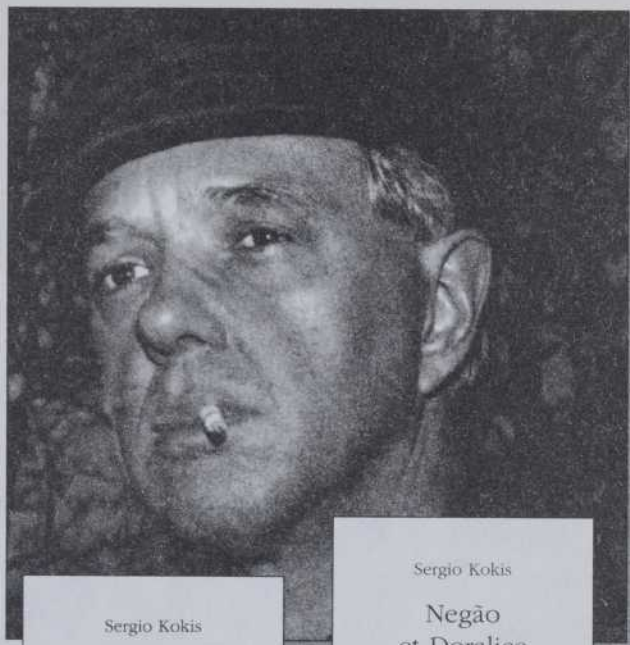
TABLE DES MATIÈRES

Pierre MORENCY	Écrire	5
Frédéric-Jacques TEMPLE	Calendrier du Sud	17
Philippe HAECK	Les femmes et H.	21
Roseline CARDINAL	Fait divers	39
Jovette MARCHESSAULT	La chasse au personnage	53
Gloria ESCOMEL	Au large des grands songes	59
	La vigne sauvage	63
Roland BOURNEUF	Quand ils viendront	71
Jean CHÂTEAUVERT	L'essieu	81
Claudine BERTRAND	Langue de pièges	93
Gisèle VILLENEUVE	Et il ne pleuvait même pas !	99
Paul BEAULIEU	Les sentiers parallèles : Katherine Mansfield et John Middleton Murry	113
André RICARD	Fondu au blanc, journal du retour	133

EIGHT

[The text in this section is extremely faint and illegible. It appears to be a long paragraph or a list of items, but the characters are too light to transcribe accurately.]

SERGIO KOKIS



**LE PAVILLON
DES MIROIRS**

- Prix de l'Académie des lettres du Québec
- Grand prix du livre de Montréal
- Prix du Salon du livre de Québec
- Prix Québec-Paris

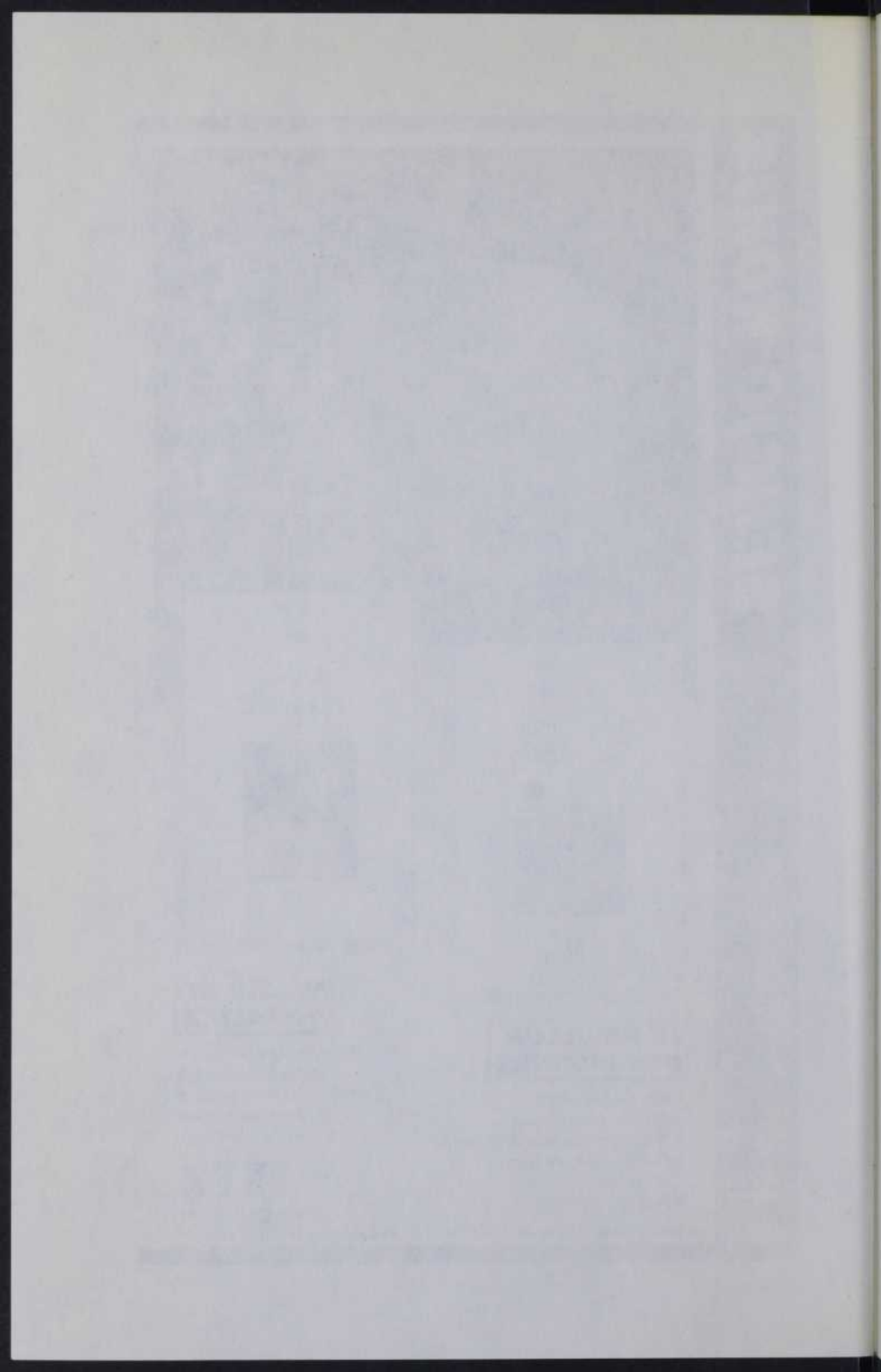
**NÉGÃO ET
DORALICE**

*Avec Négão et Doralice,
Sergio Kokis réussit
magistralement l'épreuve
du deuxième roman*
Francine Bordeleau

XYZ
éditeur

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37



L'HEXAGONE La littérature d'abord



Jean Royer Chronique d'une Académie 1944-1994

DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE À
L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Essai, 168 pages, 19,95 \$

Un demi-siècle d'histoire. De Victor Barbeau à Jean-Guy Pilon, les tableaux d'une vie littéraire foisonnante. Un livre sur le goût des commencements et sur le fait que la culture est le destin.

«Un petit ouvrage fort utile [...] par celui qui demeure toujours le gardien de la mémoire culturelle et littéraire du Québec.»

Pierre Cayouette, *Le Devoir*



Nicole Brossard Baroque d'aube

Roman, 272 pages, 22,95 \$

Ce nouveau roman pourrait être pour beaucoup, jusque là rebelles devant le défi lancé à la lecture, la porte enfin grande ouverte sur une des entreprises majeures de la littérature québécoise.

Jacques Allard, *Le Devoir*

Baroque d'aube est une œuvre d'une grande beauté poétique, généreuse, accessible. La langue fait corps avec la lumière, les odeurs et les silences marins. Sons et sens deviennent complices inséparables.

Rita Painchaud, *Le Sabord*

*Composé par
Mégatexte.
Imprimé par
AGMV Inc.
le dix avril
mil neuf cent quatre-vingt-seize.*

Imprimé au Canada
Printed in Canada



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.